SERIE EMERAUDE

GILBERT STIÉBEL

SORTILÈGES

ROMANS D'ACTION

LE MASQUE
Collection de romans d'aventures
(Série Émeraude)
créée et dirigée par
ALBERT PIGASSE

SORTILÈGES

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS BAUDINIÈRE

Au Céleste Enfer (Chine).

Terres brûlantes (Amérique du Sud).

La Maffia de la Goutte (Chez les Bouilleurs de Cru).

GILBERT STIÉBEL

SORTILÈGES

PARIS
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
2 BIS, RUE DE MARIGNAN, 2 BIS.

Copyright by LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 1939.
Tous droits de traduction, reproduction, adaptation et représentation réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

SORTILÈGES

I

L'aventure n'est pas morte. Mais nous sommes trop habitués à elle. Elle s'achète au guichet, à tant le kilomètre. Une ligne aérienne multiquotidienne dans les deux sens, c'est maintenant de la routine. Plus d'accidents ou presque, grâce aux deux, trois, quatre moteurs, à la radiogoniométrie, à la maîtrise des pilotes. L'horaire est suivi au quart d'heure près. Ce n'est plus drôle.

Si. C'est même merveilleux, car l'inconnu est toujours là. D'ailleurs cette régularité tient de la fable, mais comment s'extasier, avec des nerfs accoutumés à tout, un cerveau sursaturé d'extraordinaire, qui ne s'émeut d'une inondation qu'à partir de vingt mille noyés, d'un tamponnement sur le chemin de fer que si tout le monde

est broyé, d'un crime que s'il apporte vraiment quelque nouveauté dans l'ignoble.

Aux esprits de ce temps obtus à la poésie il semble très naturel que pour partir à telle minute fixée et arriver à telle autre après avoir suivi une ligne toute droite sur le vert, le brun, le bleu et parfois le blanc de la carte, des centaines de pièces aient été assemblées d'après des plans enfin au point après des centaines d'essais, des terrains aient été nivelés, des contrats aient été signés entre les nations, des conversations aient été rendues possibles entre le sol et n'importe quel endroit sans cesse mouvant du ciel ; que tant d'hommes soient morts pour cela. Plus le temps de s'ébahir devant des lieux communs.

Pourtant Jordan était content. Non pas de partir, car depuis beau temps il avait émoussé la sensation des départs et épuisé leur magie ; bien avant que la littérature se fût emparé du mot et l'ait exploité en des tonnes de livres. Eternel vagabond, alors que d'autres du même genre ne sont jamais chez eux nulle part, il se sentait

partout chez lui, et ce matin comme les autres, sur le terrain de Marignane, attendant le départ de l'hydravion d'Air-France pour Alger. Il était content parce que l'air était bleu, parce qu'il allait connaître encore un pays, parce qu'il dormait admirablement en avion, parce que, lorsqu'il ne dormait pas, ses yeux jamais blasés se réjouissaient du paysage, et que la mer était pour lui un spectable inépuisable.

Et puis surtout parce qu'il était en vacances. Lui que ses affaires avaient mené dans tous les recoins du monde, il se rendait à Alger — tout juste la grande banlieue — pour son plaisir, et pour répondre à l'invitation du père d'un ami mort dans ses bras, au front, voilà plus de vingt ans, avant qu'il ne se lançât dans les affaires.

Quelles affaires ? Question mesquine. Aucun annuaire industriel ou commercial ne contient la rubrique des « aventuriers ». Fi donc ! Quel affreux mot ! Pas pour Jordan, qui le comprenait ainsi : amant de l'aventure. Oh ! pas de phrases dans son cas ; simplement, l'idée seule d'un bureau,

d'un chantier, l'avait écœuré, quand il fut sorti vivant de la grande bagarre, et un instinct implacable l'avait toujours conduit, depuis, dans les endroits du monde où huit jours après se passait quelque chose. Alors bien entendu il en tirait profit. Lui qui n'eût pas été capable de vendre une paire de bretelles, il savait revenir riche de partout où il était allé, parce que sachant tout faire et s'adaptant à tout, et surtout se trouvant toujours là où il fallait, il se rendait indispensable. Enumérer ses « coups », échelonnés sur vingt ans et sur tous les degrés de la planisphère ? Fastidieux. Et toujours il se retrouvait en France pour y effectuer quelque période de réserve. Le seul coin resté très pur de son âme était son amour du pays et son désir de le servir en toutes occasions. Il savait bien que la France n'avait pas de quoi être fière d'un pareil servant, mais justement il mettait tout son orgueil à rattraper autant que possible son état d'aventurier par celui de bon Français... et sa facile conscience était alors en paix. Les pires dangers qu'il

avait courus n'étaient pas ceux recherchés pour le bénéfice, mais pour servir. Car pour cela on savait toujours qu'il était prêt.

Ainsi atteignit-il quarante-cinq ans, ayant parfois bien agi, d'autres fois moins bien, selon les lois inscrites aux codes civilisés, mais jamais contre ses propres règles d'un honneur très particulier, à la fois intransigeant et passablement élastique.

Sa dernière affaire, grâce à laquelle il s'octroyait aujourd'hui un congé, lui fut permise par la guerre d'Espagne.

— Naturellement, lui avait dit un camarade à moitié au courant, tu as vendu des armes et des avions aux uns ou aux autres, et tu te moques de toutes les morts dont tu es responsable, pourvu que tu y aies fait ta pelote !

— Tu n'y es pas, et je n'ai rien d'un assassin. Mais si tu avais vu les oranges qui pourissaient à Valence, alors qu'au dehors elles doublaient de prix ! Et, tu sais, rien n'est plus passionnant à forcer qu'un blocus !

Là-dessus il avait éclaté d'un rire de gosse.

Car Jordan était demeuré incroyablement jeune, malgré ses cheveux légèrement gris près des tempes. Il avait le regard d'un fauve, et d'autres fois celui d'un enfant, laissant l'un pour l'autre en moins d'une seconde, selon les circonstances.

Ce matin il rayonnait de plaisir.

Les passagers étaient priés de monter à bord. Un coup d'œil à sa montre : dix minutes avant le décollage ; tout le temps pour faire un saut au bar et s'offrir la fine à l'eau du départ.

Mais, alors qu'il se dirigeait vers le lieu de ses délices immédiates, les hélices se mirent l'une après l'autre à tourner, pour l'essai au point fixe. Partie remise seulement : il consommerait dans le bar de l'hydravion.

Au moment qu'il s'engageait sur la courte échelle de coupée, une jeune femme sortit précipitamment de l'appareil et sauta lestement à terre. A l'employé qui voulait

la retenir en lui disant qu'il n'y avait plus que deux minutes, elle dit qu'elle voulait chercher son sac, oublié au bar... Non, non, elle tenait à y aller elle-même. Haussement d'épaules du steward, qui pensait aux trois minutes de retard que cette péronnelle occasionnerait... Jordan rectifia sa cravate, et plongea dans le fuselage rebondi. Le voyage serait agrémenté d'une aimable présence... à moins qu'elle ait le mal de l'air. On verrait bien. Jolis yeux, en tout cas. C'est tout ce qu'on avait pu voir de sa silhouette emmitouflée dans un grand manteau au col relevé.

Mais qu'est-ce qu'elle faisait ?

— Monsieur Verdon, vint crier un mécano en passant sa tête à l'intérieur, vous lui avez fait peur, à votre passagère : on ne la retrouve pas.

— Va vite demander l'ordre de partir, dit Verdon, le chef de bord : déjà cinq minutes à rattraper. Tant pis pour elle !

L'autre s'en fut et revint aussitôt, essoufflé :

— L'est fêlée, cette fan' de chiche : elle

a pris un taxi et la voilà partie sur Marseille ! Pour vous, le chef dit qu'il y a qu'à vous en aller... »

Pendant que tout se fermait, que l'échelle était enlevée, que les amarres étaient larguées, que les moteurs donnaient des tours pour amener l'engin contre le vent, les passagers s'entre-regardaient, amusés et interrogateurs, et les pensées de tous furent résumées par le geste de l'un d'eux qui, ayant montré la place laissée vide, se frappa le front du bout de son index recourbé.

— C'est bien vrai, pensa Jordan, les femmes sont folles. Qu'est-ce qu'il lui a pris ? La frousse au dernier moment ? C'est trop drôle.

Le décollage. Jordan aimait cette épreuve de puissance, l'arrachement des flots par la frénétique volonté des moteurs, puis, après cette première victoire, la transformation en oiseau de grand large. Jamais un pilote ne se lasse de cela.

Son esprit revint à celle qui aurait dû

occuper le fauteuil un rang devant le sien à bâbord.

— ...Tiens : la belle dame a oublié sa couverture de voyage, dans sa précipitation !... Je parie qu'elle n'a même pas pensé à ses bagages, qui doivent être restés à bord, et...

— Elle n'avait pas de bagages, déclara dans le même instant le steward, répondant aux questions des autres passagers.

— Pas de bagages... songeait Jordan. C'est curieux. Enfin : dommage ! Elle était bien jolie... jolie ? Qu'est-ce que j'en sais, on ne voyait rien d'elle. Ah ! les hommes ! les femmes sont toujours belles quand on ne peut plus qu'en rêver... Ah ! les femmes !... Tout de même elle avait des yeux bigrement... ses yeux...

Le ton des moteurs s'enflait, pour prendre de l'altitude.

— Ses yeux...

Pleine mer. Traversée d'une galette de nuages.

— Des nimbo... non : des strato... non,

zut !... mais j'ai vu ces yeux-là quelque part...

Derrière ses paupières mi-closes il fit défiler tout ce qu'il put en fait de souvenirs féminins. Ce que c'est que de manquer de mémoire ! riait-il en lui-même. Il ne pouvait mettre aucun nom à la propriétaire des yeux. Sûrement une très jeune femme, étant donné sa démarche et sa silhouette, et sa voix. Mais...

— Ah ! assez de ce jeu idiot. Voyons les autres passagers.

C'était chez Jordan une habitude devenue mécanique, de graver en sa mémoire la physionomie des gens avec lesquels il se trouvait, où que ce fût.

Un gros homme d'une quarantaine d'années, une vieille dame, un autre homme d'environ trente ans, un jeune couple, un autre couple moins jeune, formaient avec Jordan, les deux pilotes, le radiotélégraphiste et le steward, le chargement humain du « Fougueux » — tel était le nom de cette belle unité d'Air-France.

Ses compagnons donnaient, pour Jor-

dan, lieu à des appréciations aussi fantaisistes que définitives : celui-ci était sûrement un négociant en vins. Celle-là, la veuve d'un professeur au lycée d'Alger. L'autre, un vendeur de tracteurs agricoles. Un couple de colons, cela crève les yeux. Et ces deux chérubins qui passent leur temps à se murmurer des histoires dans les cheveux, ils sont « just married », et vont en Algérie pour leur voyage de noces. Le steward a une tête à s'appeler Maxime... C'est quand même malheureux que la voisine se soit défilée de cette façon. Drôle de façon, au fait ! Cela cache sûrement une ténébreuse histoire... elle devait être la bonne amie du pilote, qui l'avait introduite clandestinement pour lui faire faire le voyage, seulement elle a vu quelqu'un, et...

— Assez de bêtises ! Assez joué ! Ces gens ne sont pas drôles ; la mer de nuages, c'est bon pendant une heure... Dormons !

II

Jordan fut réveillé par la voix du steward annonçant que la radio venait de faire savoir au chef de bord qu'il ait à brûler l'escale des Baléares s'il était assuré d'avoir assez de carburant, d'autant plus que la « météo » annonçait un vent du Nord, donc arrière, assez appréciable à l'altitude de deux mille mètres. Le temps devait redevenir entièrement découvert dans une demi-heure environ... La raison de l'escale sacrifiée ? Un combat naval et aérien entre les nationaux et les gouvernementaux, aux environs même d'Alcudia.

Bien entendu les commentaires allèrent leur train, à grand renfort de phrases toutes faites, sur cette affreuse guerre entre gens d'un même pays, sur la folie des hommes, sur tout ce que peuvent ne pas connaître des gens, mais en parler quand

même à fond, et comme toujours très partialement, selon leurs opinions politiques.

— Moi, concluait Jordan pour lui-même, j'ai passé onze cargos d'oranges.

Cette pensée le remit en joie : il appela le steward et lui demanda la fine à l'eau qu'il avait dû se refuser à Marignane.

L'avion marqua une légère secousse au moment où le steward passait auprès du siège vide : il agrippa le dossier pour reprendre son équilibre à peine compromis, et buta du pied contre quelque chose qui était sous le fauteuil, et devait avoir, de là, glissé dans le mince couloir réservé au passage.

— Une valise! s'écrièrent ceux des passagers qui avaient suivi l'incident. Elle avait donc une valise.

Le steward la prit en mains et se préparait à la porter à l'arrière, lorsque, par gestes hésitants, il la leva auprès de son oreille, l'y maintenant quelques instants, pendant que son visage se donnait le masque du plus parfait étonnement :

— Ça fait du bruit !

— Comment ?

Chacun voulut écouter, et la mallette passa de mains en mains. De fait, un tic tac régulier se laissait entendre de l'intérieur.

— On dirait un réveil.

— Ou un métronome !

Jordan, l'esprit tout d'abord arrêté à sa fine à l'eau encore remise à plus tard, écoutait distraitement les réflexions des gens. Et puis soudain tout prit pour lui de l'importance.

— Excusez-moi, s'écria-t-il d'une voix forte, et le silence des voix se fit à peu près. Ceci appartient-il à l'un de vous ?

— Non, fit-on de toutes parts.

— A l'équipage ? demanda-t-il au steward.

— Certainement pas, nos affaires sont à l'arrière, dans le...

Jordan se leva, prit sans autre formalité l'objet des mains du gros passager, dernier tenant du gage dans ce singulier jeu du furet, le tint une seconde, comme pour la forme, contre son oreille, voulut vainement en faire jouer la serrure...

Le bénéfice des hommes habitués à l'action rapide est qu'un centième de seconde leur suffit à la préparer, lorsque c'est nécessaire.

Jordan regarda les fenêtres... fermées ; la ventilation d'air est assurée par une tuyauterie. Par la porte, trop dangereux : le plan fixe pourrait se briser. Vivement il se dirigea vers l'avant, pénétra sans façon dans le poste de pilotage, bouscula presque le « radio » qui en laissa tomber son casque à écouteurs, fit glisser la vitre du hublot de droite, essaya de passer la mallette... trop étroite, l'ouverture. Un sec coup de coude fendit le triplex, un autre coup... voilà, cela passe... et avant que le pilote, d'ailleurs occupé à ses commandes, eût eu l'idée d'intervenir, la petite valise se dirigeait vers un nuage...

Les passagers intrigués se pressaient à tous les hublots tribord...

... lorsque après une chute d'à peine cinquante mètres, sans que les moteurs ne permissent d'entendre le moindre bruit,

l'objet se transforma en un jaillissant bouquet d'artifice.

L'avion marqua un ressaut ; il y eut des crânes choqués contre les vitres. Puis plus rien. Jordan regagna son fauteuil.

Un assez long moment de stupeur, bien légitime. Enfin, ils se rendirent compte : « Mon Dieu, c'était une bombe ! »

Un chaos de réflexions simultanées transforma la cabine en volière de cacatoès.

D'un geste, le pilote fit un signe au steward, puis lui dit quelque chose à l'oreille. Jordan fut prié d'aller à l'avant.

Ceci permit aux passagers de se rendre enfin compte que ce grand monsieur les avait sauvés, et ce fut un nouveau hourvari d'appréciations, le concernant, cette fois, et débordantes d'admiration. Les questions se précipitaient ; Jordan fit un geste pour les apaiser, car, un pied dans la cabine, l'autre dans le poste de pilotage, il ne pouvait entendre le pilote, ni lui parler.

— Jordan, pilote de guerre.

— Verdon.

La main droite du pilote de ligne lâcha le volant et par-dessus l'épaule rencontra celle de l'aventurier en vacances.

III

Jordan se fût contenté de cet hommage. Pourquoi des phrases ?

Mais il dut essuyer l'assaut de ses compagnons et, en souriant un peu, redemanda le calme. « Comment avez-vous deviné ? » Ainsi pouvait se résumer le flot désordonné de paroles.

— Comment j'ai pensé à une bombe ? A vrai dire...

— J'en étais sûr, à cause du mouvement d'horlogerie, interrompit le grand jeune homme.

— Un bon point, monsieur ; vous êtes allé, plus vite que moi, plus avant dans la

certitude de ce qui fut en effet la vérité. Puis-je vous demander pourquoi vous n'avez pas fait part de votre impression ?

— Eh bien ! eh bien ! vous comprenez, l'idée était si absurde... on ne voit de ces histoires que dans les bouquins du Masque.

— Rien n'est absurde, vous le voyez. Tout peut arriver... La preuve! c'est ce que je voulais vous dire tout à l'heure : je ne savais pas du tout fermement que cette mallette était... explosive, mais je ne savais pas non plus qu'elle ne l'était pas. Alors...

— Alors, dit la vieille dame avec une intonation légèrement malaisée, dans le doute : hop-là, par-dessus bord, comme cela, sans savoir... Oh ! ajouta-t-elle devant les expressions désapprobatrices des autres passagers, ce n'est pas un reproche, au contraire : nous ne pouvons que nous féliciter de ce geste qui ne s'est pas montré trop cavalier...

— J'accepte le reproche, sourit Jordan, et je le mérite. Mais, veuillez me croire, madame, il y a des circonstances, heureu-

sement rares, de l'existence, où il faut savoir prendre rapidement ses risques. D'ailleurs, dans le cas présent, voyez : une passagère prend place, à Marignane, puis ressort de l'hydravion avant le départ, soi-disant pour chercher son sac oublié au bar. Elle ne revient pas. Elle file en taxi. Nous partons donc sans elle. Elle ne laisse pas de bagage, croyait-on, sauf cette couverture qui cachait opportunément son fauteuil. Pourtant un faux geste de Maxime...

— Je m'appelle Lucien, monsieur...

— Vous avez tort... Alors apparaît la valise, qui avait été poussée du pied. A qui est-elle ? A personne. A la passagère, évidemment. Le tic tac, trop fort pour une pendulette de voyage telle que les dames en ont habituellement. Une bombe ? Pourquoi ? Réponse : pas le temps de chercher pourquoi. Alors si ce n'est pas une bombe ? Pas le temps non plus, d'autant que le bruit devient plus précipité. Et comme vous l'avez dit, madame, dans le doute, hop-là ! Je m'excuse pour le courant d'air

à cause du carreau cassé. Si vous vouliez, jeune homme, fermer la porte...

Le radio, ainsi interpellé, n'eut cure d'obéir et participa au rire général, rire nerveux de ceux qui se rendent compte d'avoir échappé à une catastrophe.

— Quel miracle, dit la jeune épousée, que cette chose abominable ne se soit pas passée juste trois secondes avant ! Où serions-nous ?

Son mari regarda les profondeurs maintenant nettes de nuages, et ses épaules se voûtèrent dans un frisson.

Jordan admit :

— C'est entendu, il fallait faire vite...

— Mais, quand même, cette bombe qui n'éclate qu'au bout d'un très long temps, c'est formidable !

— On abuse peut-être de ce mot, cher monsieur. Aucune explication n'est plus magique, aujourd'hui. Tout porte à croire que le mouvement ne devait être déclenché que par une petite secousse, qui aurait, par exemple, pu se produire lors de l'amé-

rissage à Alcudia, et que causa le pied de Maxime.

— Lucien, monsieur.

— Si vous voulez. Dites-moi, mon garçon, est-ce vous qui avez porté la fameuse valise et qui l'avez placée sous le siège ?

— Bien sûr que non, monsieur. La dame a tenu à la garder à la main. Elle disait que c'était si petit que cela ne valait pas la peine de...

— Pensez, une personne si correcte d'apparence !

— Qui aurait pu croire ?

— Quel crime affreux !...

— Elle avait l'air très jeune...

— Moi, j'avais bien remarqué...

Toutes ces opinions étaient émises ensemble.

— Mais j'y songe, dit le seul passager qui n'avait pas encore parlé, quelle raison avait-elle de...

— Voilà qui fera l'affaire de la police, émit Jordan, qui appela le steward : vous, là, hum !...

— Lucien, monsieur...

— Bon. Cela fait une demi-heure que je vous ai demandé une fine à l'eau...

— Je propose une tournée générale, dit le gros monsieur, en l'honneur de notre sauveur.

— Hurrah !

— Je vous en prie, mesdames, voyons messieurs, ne me rendez pas ridicule... A propos de police, je pense à quelque chose.

Il se leva, et alla dire au pilote :

— Je n'ai pas à vous donner d'ordres, mon cher camarade, mais je pense qu'il serait bon de télégraphier à Marignane, pour qu'on fasse des recherches, en partant du taxi... Ceux qui attendent à l'aérodrome doivent être des habitués.

— En effet, dit Verdon qui fit signe au « radio », lequel avait écouté, et tapa le message.

— J'espère, ajouta Jordan, que vous avez relaté l'incident sans détails inutiles ?

Le « radio » prit une mine penaude :

— Vous n'avez pas donné mon nom, au moins ?

— Euh ! s... s... si, finit par avouer l'autre.

Jordan eut un geste de mécontentement :

— On ne peut pas vous flanquer la paix ! Oui, jeune ahuri, c'est pour vous que je parle. Je suis en vacances, m'entendez-vous ! Et j'ai horreur de la publicité.

Sa mauvaise humeur dut s'exécuter à sourire pour répondre au toast que lui portèrent tous les voyageurs. Il put avec peine regagner sa place. Les conversations continuèrent sans lui sur le sujet du jour ; mais quelqu'un remarqua qu'il avait les yeux clos. Le silence se fit ; il convenait de respecter son repos.

Il ne dormait d'ailleurs pas.

Simplement, il ne pensait à rien.

IV

— La police d'Alger nous prie de demander à tous les passagers si l'un d'eux connaît la propriétaire de la mallette, dit le steward.

— Quelle question idiote ! C'est évident que si la bonne femme avait un complice à bord, il n'irait pas le déclarer tout bêtement !

C'était évident, mais cela n'empêcha pas une vague atmosphère de suspicion de s'établir entre les uns et les autres, qui se regardèrent sans sympathie.

Heureusement, quelqu'un fit cette remarque très pertinente, qui dissipa toute gêne :

— Voyons, c'est d'autant plus bête que si cette femme devait avoir un complice, celui-ci ne se serait pas amusé à se faire

sauter avec tout le monde. Non : je pense que ce que la police veut savoir, c'est si quelqu'un, ici, connaît la criminelle : dans ce cas, il y aurait une piste à suivre, qui pourrait la faire retrouver ainsi que peut-être le mobile de son acte. Ceci dit, si l'un de nous connaissait cette personne je pense qu'il l'aurait dit aussitôt après le départ.

Gardant toujours l'attitude du sommeil, Jordan ne put réprimer un très vague sourire : il aimait la logique, cette qualité qui se perd au profit de ce qu'il appelait le coupage des cheveux en huit, au point que les gens d'aujourd'hui ont pris l'habitude d'envisager les solutions les plus saugrenues d'un problème au détriment de la seule bonne, la plus simple généralement.

Le steward avait repris la parole :

— Mesdames, messieurs, je comprends bien que c'est ridicule, mais c'est la consigne, il n'y a qu'à s'y soumettre, sans quoi cela compliquerait les choses. Alors, je vous demande : y a-t-il ici un passager, ou une passagère, qui connaît la propriétaire de la mallette ?

Sept « non » amusés lui répondirent, et il allait transmettre au chef de bord le résultat prévu de son enquête, lorsqu'il fût arrêté par la voix de Jordan, qui souleva une paupière pour jouir de l'effet que ne pourrait manquer de provoquer ses paroles :

— Moi, mon vieux Maxime, je connais ses yeux.

V

L'arrivée sur Alger était chose connue de tous les passagers, sauf Jordan et un des deux couples, lequel battit des mains pour une fois désunies à la vue du spectacle qui, au vrai, en valait la peine. Jordan également se plaisait au magnifique panorama, puis aux détails abondamment expliqués à son oreille par son corpulent voisin.

— Ce pâté compact, là, plus blanc que le reste : c'est la Casbah.

— Et ce coin qui paraît si joli, au port ?

— C'est l'Amirauté.

— Ce grand bâtiment en « T »...

— C'est le Gouvernement Général.

— Mazette ! je ne sais pas s'il est beau vu de près, mais de loin...

— De près, il est encore plus beau ! se rengorgea l'aimable homme.

Jordan ne répondit pas, car lui. avait voulu dire qu'il trouvait cette bâtisse parfaitement affreuse. Au reste, l'appareil, ayant rasé les arbres, avait décrit une élégante courbe pour se présenter au vent et, ses moteurs réduits à un doux ronronnement, plana avec une suprême finesse. L'eau fut violemment séparée en deux gerbes par le nez du « Fougueux », puis tout se calma et la quotidienne aventure devint très prosaïque : fixée à un crochet, une corde tirée d'une minuscule vedette hala vers le bord le gros engin, maintenant impuissant, où se pressait une foule diffi-

cilement contenue par un service d'ordre insuffisant.

Ce dernier spectacle mit aussitôt Jordan en boule. Il courut vers le pilote, avec lequel il eut un bref colloque, dont le résultat visible fut qu'il coiffa la casquette à peine trop grande de celui-ci et, malgré la chaleur, revêtit son manteau bleu. Verdon lui avait promis de faire le lendemain porter ses bagages à l'adresse qu'il griffonna rapidement. Il avait surtout promis la discrétion.

La porte, sur le haut du fuselage, était déjà ouverte, et un escabeau installé. Jordan dit d'une voix forte :

— Mes amis, vous m'avez dit tout à l'heure que je vous avais sauvé la vie...

— Oui... oui... oui...

— Je vous demande une seule chose en échange : attendre deux minutes pour sortir, après moi, de l'avion.

Il s'élança, franchit la passerelle sous les regards étonnés du personnel de la base, qui ne connaissait pas ce « nouveau », mais qui était comme tout le monde occupé à

regarder dans l'appareil lequel des passagers pouvait être le fameux Jordan, fendit péniblement la foule, repoussa un petit Arabe en loques qui lui criait :

— Li soir d'Alger ! Dition spiciale ! missié Jordan sauvi tout l'monde.

Enfin il atteignit un taxi...

Pas de chauffeur. Un autre taxi : pas de chauffeur non plus. Tous le guettaient là-bas. Quoi faire ? Personne.

Personne ? Tant mieux : un regard circulaire pour bien s'en assurer, et Jordan s'assit rapidement derrière le volant d'une auto particulière.

Malchance : le modèle était muni d'une clef de contact, et celle-ci était sûrement dans la poche de son propriétaire.

Rageur, il claqua la portière. Il en claqua cinq autres, avant de trouver une voiture dont le maître, trop confiant en l'honnêteté des hommes, avait laissé le démarrage à la merci d'une simple manette à tirer.

Jordan mit en marche et, manquant se perdre dans les méandres des voies qui

sillonnent le port, se trouva enfin en pleine ville. Il allait n'importe où, au hasard, avec l'intention de s'arrêter à la première station de taxis.

Un coup de sifflet. Bon ! il avait forcé un barrage. Un peu plus de pied sur l'accélérateur !

Il roula dix minutes pour dépister à coup sûr l'agent qui avait peut-être pris son numéro et, enfin, s'arrêta au trottoir d'une grande avenue. Il écrivit sur une feuille arrachée de son calepin : « Toutes mes excuses au propriétaire de la voiture, mais je hais la foule. Le manteau et la casquette appartiennent à M. Verdon, d'Air-France. Merci du grand service si obligeamment rendu. Jordan. »

Personne ne semblait l'avoir suivi. D'un air très naturel il marcha jusqu'à ce qu'il eût rencontré une station de taxis.

— Dar-es-Salam, chemin du Marabout, jeta-t-il au chauffeur en tête de file.

Une course sinueuse commença, toute en montées continuelles, sans cesse interrompue par un arrêt de tramways, un bar-

rage d'agent, un passage clouté, où les piétons se prélassaient exprès.

Jordan avait regardé une plaque, au départ : « Rue Michelet ». Après cinq boucles très fermées à gauche et à droite il lut encore, à un autre croisement : « Rue Michelet ». Drôle de ville ! De part et d'autre montaient raides ou descendaient à pic des ruelles obscures ou de larges voies modernes.

Le taxi vira sec à droite, pour s'engager dans une rue qui, si elle s'avéra serpentine, présentait toutefois une horizontalité que par contraste remarqua Jordan. « Chemin du Telemly », vit-il au premier coin. Mais le plat ne dura que trois minutes et un rude coup de volant vers la gauche l'engagea en un sentier cahoteux bordé de haies et de murs, à peine plus large que le véhicule, et qui n'avait jamais été pavé. D'effarants cahots arrachaient des plaintes aux ressorts et au chauffeur, qui dut emballer son moteur en première pour venir à bout de la pente. Enfin, un coup de frein le projeta en avant.

— Hé ! mon brave monsieur, souffla l'homme. Trois courses comme ça, et on va à l'hôpital, nous deux ma voiture ! Et ce n'est pas fini : faut que je monte encore deux cents mètres en zigzag pour pouvoir redescendre sur une route un peu plus chrétienne. Faut avoir tué père et mère...

— Ce n'est pas ma faute si les gars qui ont fait les rues de votre patelin étaient saoûls, mon vieux ! lui répondit Jordan en tarissant la source de toute autre récrimination par un notable pourboire.

Mais l'autre retrouva son orgueil sous l'outrage, et grogna :

— Appeler çà un patelin ! La plus belle ville de France !

Le pont arrière hérita d'un démarrage rageur qui le fit hurler à la mort.

Jordan se trouva devant un grand portail rompant la suite d'un mur de clôture blanc de chaux. Une arabesque se déroulait sur un battant. « Cela doit signifier « Dar-es-Salam », pensa-t-il ». Pas de sonnette. Il frappa plusieurs fois le marteau de cuivre, et presque aussitôt un indigène vint

lui ouvrir, et se tint devant lui en une pose interrogative.

— Ton maître est-il là ? Dis-lui que M. Jordan est arrivé.

Le portier regarda dehors, cherchant l'équipage dans lequel le voyageur attendu avait pu venir jusqu'ici. Ne voyant rien, son étonnement fit vite place à de l'indifférence polie, et il se dirigea vers la maison, priant Jordan de le suivre, puis d'attendre dans une pièce qui était une sorte de patio, une ancienne cour intérieure maintenant recouverte d'une verrière.

Bientôt un grand vieillard enturbanné, entièrement vêtu à l'arabe, et barbu à l'ancienne, vint le rejoindre, et s'écria dans le français le plus pur de tout accent :

— Monsieur Jordan, soyez le bienvenu dans cette maison qui a retenti des rires de mon fils, lequel vous aimait plus qu'un frère.

— Comme il vous ressemblait ! dit Jordan très ému ; et, sautant toute ouverture de politesse : Je suis heureux d'être ici, Sidi Saïd... Excusez-moi, je suis sottement

ignorant de la formule qui convient et c'est ainsi qu'autrefois Amar et moi vous nommions familièrement lors des innombrables occasions où nous parlions de vous. Toute notre belle jeunesse remonte à mon souvenir en vous voyant, et je me rappelle surtout aujourd'hui la promesse que j'avais faite à Amar, en juillet 1914, de venir passer l'automne avec lui sous votre toit... hélas !

— La volonté supérieure était autre...

— Mais voyez, je la tiens aujourd'hui, et j'ai tant de plaisir de vous connaître enfin.

— Mais... ne m'en veuillez pas de vous interrompre... je ne vois pas vos bagages, ni surtout Kaddour, qui est allé vous chercher à l'arrivée de l'avion. Pourtant il est parti très en avance...

— Ha, ha ! dit Jordan, c'est toute une histoire. Je suis venu en taxi, et mes bagages ne seront ici que demain.

— Comment ! cet écervelé a donc manqué...

— Non, non, il n'y est pour rien : je vais vous expliquer...

Ils furent interrompus par un grand bruit de voix, et un Arabe fit irruption, puis s'arrêta net, comme interdit, à la vue des deux hommes.

Saïd-ben-Manar le questionna dans sa langue et l'autre lui répondit avec volubilité, les mains ouvertes au bout des bras pendants, pour mieux affirmer qu'il n'était responsable de rien.

Le vieillard se tourna vers Jordan, et celui-ci parla :

— Je ne comprends pas ce qu'il raconte, mais c'est la vérité : je me suis proprement enfui de l'hydravion, pour des raisons personnelles...

— Justement, que me raconte-t-il ? Toute une histoire de bombe...

— Voyez, maître, dit en français Kaddour, en lui tendant le « Soir d'Alger ».

Jordan regardait d'un air très amusé son hôte qui, ayant mis des lunettes, lisait l'article consacré à l'événement avec un air de plus en plus étonné.

— Mon cher monsieur Jordan, je savais

que vous étiez un homme extraordinaire, mais...

— Oh ! n'exagérons rien : admettons tout simplement que je suis un type dans le genre de Zeus, dont les Grecs disaient qu'il voyageait entouré de sinistres...

— Comment pouvez-vous plaisanter de quelque chose d'aussi grave ?...

— C'est que, voyez-vous, je ne trouve pas cela grave du tout. Depuis un quart de siècle je vis de miracles, et de toujours me tirer sans une égratignure des situations les plus abracadabrantes ne me semble aucunement épouvantable, mais plutôt fastidieux...

— Mon fils bien-aimé m'écrivait aussi que vous vous plaisiez à aiguiser votre esprit dans le sens élégant et léger du paradoxe, et j'aime chez les Français ce dédain de la mort aussi fort que leur goût de la vie, et qu'ils portent aux lèvres comme une fleur de jasmin. Réjouissons-nous donc de ce que la « baraka » soit sur vous... nous appelons ainsi l'œil d'Allah... Voudriez-vous boire le thé, je vous prie? Oh !

je veux vous présenter Kaddour, le fils de mon ancien compagnon, qui était lui-même celui du meilleur frère d'armes de mon père. Il est maintenant mon enfant, et me décharge des soins de la maison, dont ma vieillesse se fatiguerait...

— Maître... murmura l'autre en lui baisant la main.

— J'espère... je suis certain que vous vous entendrez excellemment, tous les deux.

Jordan tendit la main à Kaddour, qui la prit — après une très courte hésitation, lui sembla-t-il — et, le fixant profondément, lui dit :

— Monsieur Jordan, que l'œil d'Allah continue à vous protéger. Tant que vous serez sur la terre de mes ancêtres je me déclare responsable de vous.

Il garda encore un moment son regard dans le sien, et Jordan en fut gêné. « Drôle de bonhomme ! » telle fut sa pensée.

Kaddour frappa ensuite dans ses mains, et commanda le thé à la menthe et les gâteaux.

Plus tard, Jordan, en compagnie de Kaddour qui ne sortait du silence que pour répondre aux questions posées, visita le parc qui entourait la maison. « Dar-es-Salam », « la Demeure de la Paix », vraiment le nom convenait à cette calme et belle retraite du vieil Algérien ! La propriété était immense, et la promenade fut longue, toute en montées et en descentes, bien entendu ; elle les mena à travers les plantes et les arbres, coupés çà et là d'une clairière qui permettait la vue sur Alger et sa baie.

Tout en haut, le chemin qu'ils suivaient les conduisit à une petite construction blanche et qui paraissait cubique pour autant qu'on la distinguait dans le soir tombé vite.

— Un marabout ? (1) interrogea Jordan.

— Oui.

— Tiens, la porte a été murée !

---

(1) Le terme de marabout s'applique également aux petites mosquées comme celle dont il est question ici, et à celui qui les dessert.

— Il est désaffecté.

— Depuis longtemps, on dirait...

— Oui.

— Très curieux !

— Oui, dit encore Kaddour le laconique.

VI

Après le léger repas du soir, les trois hommes prolongèrent cette première veillée fort avant dans la nuit, le vieillard fumant le narguileh, les deux autres des cigarettes.

C'est que les circonstances qui avaient, ce jour-là, conduit Jordan à Dar-es-Salam valaient qu'on en reparlât :

Il était le petit-fils du colonel Jordan, qui avait, sous Bourmont et Bugeaud, fait toute la campagne d'Algérie ; ensuite,

blessé, il y était resté quelques années encore pour administrer la récente conquête. Il ne s'était marié qu'à son retour en France, et son fils, le père de Jordan, fut aussi officier et gagna ses épaulettes en Italie, puis son plumet à Gravelotte.

Jordan lui-même préparait Saint-Cyr en 1914, et c'est alors qu'il rencontra un jeune Arabe d'Alger, Amar-ben-Saïd-ben-Manar, que son père avait envoyé en France pour parfaire des études déjà très poussées au lycée d'Alger.

Jordan avait aussitôt été attiré par Amar, qui lui rendit sa sympathie. Il lui dit l'histoire de son grand-père. Le grand-père de l'autre avait été un des principaux lieutenants d'Abd-el-Kader, et sa résistance aux Français s'était prolongée bien au delà de 1830 puisque, repoussé toujours plus au Sud et se battant toujours, il avait été tué en 1860 seulement, en plein bled, au loin de Bou-Saada, alors qu'il cherchait à lever encore une harka pour arrêter l'avance des Roumis. Il laissait sous sa tente trois femmes hurlantes d'effroi,

dont la plus jeune serrait contre son sein son fils Saïd, âgé d'un an.

La France rendit plus tard ses biens à la famille, et proposa même à Saïd, devenu grand, de l'aider dans le gouvernement du pays, offre qui fut refusée avec hauteur. Ce n'est que bien plus tard encore que Saïd-ben-Manar, sentant toute lutte vaine et nuisible pour son propre peuple, se convainquit des bienfaits que lui apportait la France, qui sut faire siens les intérêts de l'Algérie. Son fils fut élevé dans le respect de la loi d'Allah et des coutumes de ses pères, mais instruit de façon à pouvoir être un serviteur utile de l'Algérie française.

C'est ainsi que les petits-fils de deux ennemis s'engagèrent dans une amitié que dénoua brutalement la mort.

Car Amar partit le trois août 1914 pour la caserne, et en septembre il se battait déjà, à la tête d'un peloton de spahis. Tandis que Jordan était dans l'infanterie.

Les deux amis ne cessèrent de s'écrire des lettres où ils exprimaient leurs regrets

de ne plus vivre en un temps où l'on se battait autrement que toujours dans la boue, jusqu'au jour de 1915 où ils se rencontrèrent à Arras, lors d'un repos, et se jurèrent de finir la guerre ensemble.

Ce fut Amar qui eut la bonne idée : passer dans l'aviation.

Ils firent tant et si bien que six mois plus tard ils rejoignaient une escadrille du front où ils se débrouillèrent pour être affectés au même avion, Amar comme pilote, Jordan comme observateur.

Mais, alors qu'ils revenaient d'une incursion très poussée au-dessus de l'arrière ennemi, ils furent assaillis par un chasseur qui vida sur eux sa mitrailleuse avant que Jordan pût se défendre. Le mauvais temps qui avait permis à l'autre de leur piquer dessus sans être vu, leur permit à leur tour de lui échapper. Leur mission n'étant pas terminée, et l'appareil ne semblant pas fort endommagé, Jordan s'étonna de la direction Ouest que prenait Amar, alors qu'ils devaient encore se rendre à quinze kilomètres au sud.

Deux fois il passa un papier au pilote, lui enjoignant de terminer sa mission. Amar, au poste avant, répondait « non » de la tête sans même se retourner.

Jordan n'insista plus, sachant que son ami devait, pour rentrer, avoir quelque autre raison que la peur.

En effet, après un atterrissage qui contrairement à l'habitude manqua totalement de style et faillit les faire percuter dans les « Bessonneaux », l'appareil fit un « cheval de bois » et s'immobilisa. Jordan, sombrement pressenti, se pencha sur son ami, qui avait renversé la tête en arrière ; les yeux clos, une écume rouge aux lèvres, il se laissa descendre, inerte, de la carlingue, puis étendre sur l'herbe mouillée.

Il avait reçu une balle entre deux côtes, et les poumons étaient sûrement touchés.

Il dit en souriant à Jordan, qui le tenait dans ses bras, qu'il comptait sur lui pour le venger, et qu'il lui demandait la promesse d'aller un jour voir son père, à Alger, pour lui dire qu'il était mort en

soldat. Puis dans un flot de sang il rendit sa vie.

Encore un an de combats, comme pilote de chasse, cette fois, où le dommage avait toujours été pour ses adversaires, et ce fut la paix, qui laissa Jordan désorienté.

Quelques essais de travail de bureau le persuadèrent vite qu'il n'était pas fait pour ce genre d'occupation. Le manque de conseils, paternels ou autres, l'empêcha de rester dans l'armée, et ce furent vingt années de folles et inutiles aventures...

— ...d'où je suis sorti indemne, mais ni grandi, ni enrichi. Et me voilà ce soir devant vous, Sidi Saïd, tenant enfin ma promesse : je vous ai dit tout à l'heure que votre fils était mort en héros.

Le vieillard n'avait cessé de tirer placidement sur son narguileh ; mais ses yeux disaient son émotion, et ses mains ne pouvaient s'empêcher de trembler.

Kaddour avait tout écouté en silence, et sans même avoir bougé un doigt ; il n'avait pas un instant quitté Jordan du

regard, et ses prunelles sombres brillaient passionnément.

L'aube pointait lorsqu'ils se séparèrent pour le sommeil.

VII

Une question, pourtant, fut laissée dans l'ombre au cours de ce rappel du passé, et Jordan, ne sachant si son hôte était au courant de cet épisode de la vie de son fils, ne voulait en parler le premier. Or. Saïd ne toucha pas le sujet.

Avant de s'endormir, Jordan se demanda, sans d'ailleurs trouver de réponse, si le silence du père d'Amar était voulu, ou s'il venait de son ignorance de la chose, qui pourtant avait marqué.

En effet, en 1914, Amar s'était fort épris d'une jeune étudiante en droit, qui ne

tarda pas à lui rendre la pareille. Jordan, le grand ami, fut le premier averti de leur intention de se marier. Il ne manifesta pas la joie à laquelle s'attendaient les fiancés. La différence de races et de religions lui paraissait un obstacle insurmontable au bonheur, et avec le plus de tact possible il exposa ses raisons ; mais elles se heurtèrent aux raisons du cœur des jeunes gens, qui prétendirent avoir dûment tout pesé, et être sûrs que leur amour serait le plus fort. Ils se marieraient en juillet, après les examens.

Une terrible lettre de Saïd-ben-Manar gâcha les choses. Pour ne pas fâcher son père, Amar demanda quelques mois de patience à sa fiancée : il irait à Alger, et se faisait fort d'en revenir avec le consentement paternel.

Mais la guerre interrompit tout projet : on s'en tint au serment d'attendre la paix, après laquelle se ferait aussitôt le mariage.

Après le combat mortel, ayant parlé de son père à son ami, ses derniers mots

avaient été : « Tu iras la voir, et... » La phrase ne fut jamais terminée.

Jordan, lors de son premier congé, sonna à la porte de la jeune femme. Pas de réponse. La concierge lui dit qu'un monsieur très brun était venu la chercher et que, plus tard, le même avait présidé au déménagement complet de l'appartement, se dérobant obstinément aux questions les plus pressantes de la brave femme concernant la nouvelle adresse de sa locataire.

Et c'était tout. Jordan, malgré quelques recherches encore auprès d'anciennes camarades d'études, ne sut jamais ce qu'était devenue la fiancée d'Amar.

VIII

Il se réveilla à dix heures. D'un bond il se leva et ne fut pas long à être prêt.

Son hôte l'attendait dans le patio, et après les politesses d'usages, lui annonça qu'un porteur était venu le matin, avec ses deux valises.

« Brave Verdon ! » pensa Jordan.

— Quant aux journaux, continua Saïd en souriant, ils ne sont pleins que de vous. La guerre possible pour demain, la faillite peut-être plus imminente encore, le naufrage d'avant-hier qui fit deux cents victimes, tout cela, cher monsieur Jordan, passe loin derrière l'exploit de ce mystérieux héros... Oui, oui, il faudra vous habituer à être un héros.

De fait, l'histoire était racontée en long et en large, et le besoin de tirer à la ligne

aidant, des détails aussi imaginaires qu'inutiles abondaient à chaque paragraphe. On prêtait à Jordan telle phrase qu'il n'avait jamais dite, la criminelle portait un ravissant tailleur vert... alors qu'en réalité il se rappelait pertinemment qu'elle avait un long manteau de voyage beige. « On gagne sa vie comme on peut, pensa-t-il. »

Ce qui le retint plus sérieusement, fut cet entrefilet :

« Le taxi qui a ramené la femme à la valise, depuis Marignane jusqu'à la ville, a été retrouvé. Mais le chauffeur ne peut que déclarer avoir laissé sa cliente au coin de la Canebière et du Vieux-Port. Malgré les plus actives recherches, le mystère reste entier. »

Et cet autre : « L'enquête est confiée, à Alger, à M. le Commissaire Causse. Nous sommes allés l'interviewer, et il a bien voulu nous déclarer qu'il avait déjà débrouillé plusieurs fils de cette troublante

affaire. Avant de s'engager sur une piste lui permettant d'arrêter la meurtrière, il lui reste à retrouver M. Jordan, ce qui ne saurait tarder. »

Jordan se promit de faire languir plusieurs jours le brave commissaire, histoire de s'amuser un peu.

Mais, s'étant mis à parcourir un autre journal, il sursauta soudain en lisant ceci :

« M. Lheureux, portier principal de l'hôtel Arletta, a déclaré qu'il connaissait Jordan, le héros évaporé, ou du moins qu'il était sûr qu'il était le même que le Jordan qu'il avait connu pendant la guerre, alors qu'ils se battaient dans la même escadrille. »

Jordan fit part de sa découverte à Saïd, et de son désir d'aller immédiatement s'assurer de la chose.

— Mon ami, lui dit son hôte, vous n'êtes ici tenu à rien qu'à obéir à votre propre plaisir. Allez où vous voulez, et servez-vous de la voiture, seul moyen de communica-

tion commode entre ici et la basse ville. Elle est à votre entière disposition ; vous ne pourrez abuser : je ne m'en sers presque jamais.

Dix minutes après, Jordan pénétrait dans le hall de l'Arletta, et il ne fut pas long à voir, derrière un comptoir constellé d'affiches de voyage, semblant régner sur une escouade de grooms chamarrés, son ancien compagnon de combat et de rires, Lheureux, surnommé « Verni » par les copains d'antan.

Il y eut une double exclamation :

« Ah !... Oh ! »

Puis les touristes éberlués virent ces deux hommes, ayant dépassé la quarantaine, se ruer l'un sur l'autre, se prendre les doigts comme des danseurs de menuet, et se livrer à une sarabande échevelée en hurlant :

— Zig, zig, pouett et zanzibar, tag, tagadag, ta : tsoin-tsoin !

Mais un monsieur en redingote fendit le cercle des curieux et interrompit le spectacle, en s'écriant, furieux :

— Etes-vous fou, portier... que signifie cette comédie ?

— Monsieur le Directeur, lui répondit Verni, tandis que Jordan approuvait, ça c'est le salut des gars de l'escadrille des Tordus... Viens t'en jeter un, mon pote !

Et il entraîna Jordan dehors, laissant tout le monde pantois.

— Tu vas te faire saquer, dit Jordan à son ami retrouvé, une fois qu'ils se furent remis de leur danse au moyen d'un anis du pays, attablés dans un café assez voisin de l'hôtel.

— Penses-tu ! Je lui expliquerai, et c'est un bon type, il comprendra. On ne rencontre pas tous les jours un ancien Tordu... sans compter qu'il ne risque pas d'en venir beaucoup : Blossant, tué. Harpin, tué...

— Ramirof...

— Lenormand...

— Pécheux...

— Miradoux...

— Perrin...

— Tais-toi, tu me flanques le cafard. Et

le petit Amar avec qui tu faisais équipage ?

— Justement, mon vieux, je suis chez son père...

— Le riche Saïd ? J'aurais dû y penser tout de suite... Mais, dis-moi...

Jordan dut raconter toute l'histoire, celle de sa vie, sur laquelle il donna peu de détails, et celle, surtout, de l'attentat.

— Quelle affaire ! dit Verni. Te voilà l'homme du jour...

— Vous me rasez tous avec ça! Parle-moi de toi, mon vieux.

— Oh ! moi, tu sais, rien de spécial : après l'armistice, à l'usine, toutes les places étaient prises par les jeunes... alors... tu vois, — ajouta-t-il un peu mélancoliquement, — j'ai repris l'uniforme... Oui... les pans de la vareuse sont un peu plus longs, et puis... sur le col, il n'y a plus de numéros... il y a deux clefs d'argent...

— Et sur ta poitrine, espèce de vieille noix, il y a toujours ton ruban rouge, et les autres...

— Bien sûr, c'est pour ça que j'ai été embauché. Au début j'ai fait du tintouin

parce qu'on voulait que je mette toute la batterie, avec les palmes... ils m'en auraient plutôt fait rajouter... Mais toi ? alors, tu habites Dar-es-Salam... c'est la vie de château, et...

— Excuse-moi de t'interrompre : connais-tu le type, là... qui vient de se lever, il était près de nous...

— Où donc ?

— Trop tard : il est parti. Il avait une tête qui ne me revient pas. Je suis sûr que... Ah ! mais oui, ça y est !

— Quoi donc ?

— Tu viens de parler de Dar-es-Salam... tu as cité mon nom... il a entendu peut-être... il va aller raconter çà, et voilà : finie, ma tranquillité ! Les flics, les journalistes...

— Je suis navré, vieux haricot, mais, tu sais, ça ne pouvait pas durer éternellement...

— Non, mais j'aurais volontiers fait droguer ton... Comment appelles-tu le commissaire ?...

— Causse ? Ha-ha ! mon vieux : le roi

des ballots. S'il arrive à découvrir quelque chose... Il a tanné tous les passagers du zinc, voyant en chacun d'eux un complice de la bonne femme... les interrogeant sur toi, principalement...

— Les malheureux, ils ne pouvaient savoir grand'chose...

— Oh ! dis donc, Jordan : le voilà !

— Qui ?

— Causse !

— Quand je te le disais...

En effet, un homme, qui venait d'entrer dans le café, eut un regard circulaire pour les consommateurs et, ayant reconnu Lheureux, s'approcha de sa table et dit à son compagnon :

— Etes-vous monsieur Jordan ?

— Oui, monsieur, et vous ?

— Commissaire Causse. Je vous prie de me suivre, j'ai à vous interroger, et ici il y a trop de monde... Vous, Lheureux, j'irai vous voir à votre loge si j'ai besoin de vous.

— A ma loge ! répéta Verni en haussant les épaules.

— Veuillez monter dans ma voiture...

— J'ai la mienne, monsieur le commissaire, et si vous permettez...

— Euh !... bon, bon... mais n'essayez pas de vous enfuir...

— M'enfuir ? Pourquoi ?

— Je t'ai dit qu'il est cinglé ! souffla Verni.

— Vous, taisez-vous, portier. Et vous, monsieur, je vous répète : suivez-moi jusqu'à mon bureau, où nous serons à l'aise pour bavarder... Euh ! à propos : comment avez-vous une voiture ?...

— Elle appartient à Saïd-ben-Manar...

— Chez qui vous habitez, nous savons déjà cela... Je vais vérifier...

Jordan, à son tour, haussa les épaules...

IX

Au bureau central, le commissaire Causse s'écoutait parler :

— Ainsi, monsieur Jordan, vous saviez que cette valise contenait une bombe...

— Je vous répète que non ! je vous ai expliqué...

— Encore mieux : vous ne saviez pas qu'elle contenait une bombe, vous ne saviez pas que le coup de pied du steward avait déclenché le mécanisme...

— Non, mais...

— Mais vous avez jeté l'objet... et, de fait, l'objet était une bombe !

— Eh oui !

— Alors, vous êtes extra-lucide ! Vous ne saviez rien et vous avez tout fait comme si vous saviez tout...

— Je ne savais rien, non, mais n'im-

porte qui, un peu habitué à réfléchir vite, entendant un bruit anormal dans une mallette anormalement fermée, anormalement abandonnée dans la cabine d'un avion par une passagère anormale, n'importe qui aurait trouvé cela drôle.

— Les autres personnes ont trouvé cela drôle aussi, mais vous seulement avez agi.

— Je suis habitué, non seulement à penser vite, mais aussi à agir vite... cela m'a souvent servi, dans mon existence.

— A propos, quelle est votre profession ?

— Hum !... je n'en ai pas.

— De quoi vivez-vous ?

— De... mes rentes...

— Vos réponses ne me plaisent pas...

— Je suis désolé !

— Et vous vous moquez de moi : mon petit monsieur, rira bien qui... Reprenons: vous avez jeté la bombe, allez-vous le nier ?

— Sûrement pas. Mais vous, allez-vous me le reprocher ?

— Je ne vous le reprocherais pas si les circonstances étaient plus claires, ainsi que

votre attitude : sans rechercher les honneurs, un citoyen quelconque... quelconque, mais avec une conscience nette, ne se serait pas dérobé, lors de l'arrivée, aux très légitimes félicitations de...

— De qui ? Les miennes me suffisaient, monsieur le commissaire. N'oubliez pas que j'ai sauvé ma propre peau avec celle des autres passagers. Quant à la popularité, elle ne m'amuse pas. Voyez quelles bêtises les journalistes m'ont déjà fait dire, alors que je n'ai rien dit... Vous rendez-vous compte de ce que c'eût été ?

— Ta-ta-ta ! On ne me la fait pas, à moi. Et pourquoi avez-vous caché votre adresse ?

— Pour la même raison de tranquillité. Oh ! je ne pensais pas rester toujours caché, mais j'espérais laisser à cette affaire le temps d'être oubliée par le public, seulement je n'ai pu résister à serrer la main de mon vieux Verni, dont j'avais vu le nom...

— Verni ? Qui est-ce ? Un de vos complices...

— Ha-ha-ha ! J'accepte le mot : oui, et un fameux complice, dans plus d'une affaire pendable... Non, non, monsieur le commissaire, n'inscrivez pas, il y a prescription...

— D'abord, qu'est-ce qu'il fait, ce nommé Verni ?

— Dites : le surnommé Verni. Vous le connaissez bien, son vrai nom est Lheureux.

— Ah ! le lascar ! je me doutais bien qu'il avait un passé...

— Très chargé, monsieur le commissaire.

— Et... demanda Causse de sa voix la plus douce et la plus faussement indifférente, ces coups pendables...

— Vous êtes trop curieux, cette fois...

— Voyons : puisqu'il y a prescription...

— Eh bien ! vous m'êtes très sympathique, et je vais vous confier tout : nous avons beaucoup volé ensemble.

— Tiens, tiens ! où ? quand ?...

— Je vous dis : c'est si vieux...

— Allez donc, monsieur Jordan...

— C'était pendant la guerre !

— Crénom ! Et on l'a décoré ! Je... je parie qu'il n'a même pas droit... je vérifierai...

— Vous feriez fausse route : c'est pour ses coups pendables qu'on l'a décoré...

— Allez vous me dire, à la fin...

— Là... là... vous m'interrompez tout le temps... D'abord, laissez-moi vous signaler que le fils de mon hôte actuel, mon ami Amar-ben-Saïd ben-Manar, était de notre bande, mais au retour d'une affaire nous avons été abattus...

— Comme des chiens !...

— Si vous voulez... et Amar a été tué. Moi, je m'en suis toujours tiré sans une égratignure. Verni, lui, si j'ai bonne mémoire, a reçu quelques morceaux, un dans un bras, un dans la mâchoire... d'autres ailleurs, sans importance... On l'a appelé Verni quand même, parce qu'il aurait dû chaque fois y rester...

— Bande d'assassins...

— Le terme, alors, n'était pas exact...

— Dans ce cas, voulez-vous me dire... quel était votre genre d'activité ?

— Nous... nous volions, ne vous déplaise... bon ! Je vois que vous tenez à prendre des notes... alors, voici des détails. Le nom de notre bande : escadrille C. 323, dite « escadrille des Tordus »...

— Quoi ?

— Chef de bande : capitaine d'Espignac.

— Assez ! hurla le commissaire, faisant voler à travers la pièce calepin, crayon, presse-papier, et se dressant en renversant son fauteuil : Vous vous êtes assez foutu de moi, avec vos jeux de mots idiots...

— D'accord, le jeu de mots est idiot, mais je tenais à être compris. Et, en effet, je trouve que j'ai assez perdu de temps : Sidi Saïd m'attend ; d'ailleurs, j'ai faim...

— Monsieur... Jordan... arrivait péniblement à prononcer l'autre dans sa fureur... je ne sais ce qui me retient de vous arrêter...

— Probablement la crainte du ridicule : si jamais ce n'était pas moi qui avais amené cette bombe dans l'avion, hein ?

— Fichez le camp ! Fichez le camp... Et surtout ne vous en allez pas...

— Pardon ? Je ne saisis pas...

— Vous comprenez très bien, mon bon ami : n'essayez pas de vous esquiver : vous serez surveillé. Restez à Alger, n'est-ce pas... et à ma disposition.

— Eh bien ! charmantes vacances ! Enfin !... Au revoir, monsieur le commissaire. Votre bon ami vous salue...

— Bon ami ? Vous... Moi ?... Je vous défends...

Mais Jordan avait déjà démarré, poursuivi par les imprécations étranglées du commissaire.

X

Jordan parvint à faire sourire son hôte, au récit de ses aventures comico-policières, qui firent les frais de la conversation, à Dar-es-Salam, jusqu'à l'heure de la sieste. Par contre Kaddour, sans dire un mot à son habitude, avait comme la veille écouté attentivement, ne cessant de fixer Jordan que lorsque le regard de celui-ci venait de son côté.

Saïd-ben-Manar proposa à son invité de faire un grand tour en auto, avec Kaddour comme guide. Plus tard il visiterait l'Algérie plus à fond.

— Plus tard, oui, avait répondu Jordan. En attendant, je suis consigné au quartier... dans Alger du moins, par l'aimable policier... Je reconnais que je n'ai pas fait mon possible pour l'aider, mais je ne peux

pas l'aider, je ne sais rien. Et puis, Sidi Saïd, vraiment, avec sa tête de tranche de roquefort, il inciterait un ange à se moquer de lui. Mais si vous permettez, je vais encore profiter de votre voiture pour me promener un peu en ville.

Ce qu'il fit.

A son retour, il trouva trois journalistes, dont un d'un journal de Paris dépêché en avion le matin même, qui l'attendaient pour l'interviewer.

— Messieurs, leur dit-il, mon hôte déteste les invasions intempestives. Pourtant, puisqu'il ne vous a pas mis à la porte, voici ce que je vous déclare, avec la promesse d'un coup de pied quelque part si vous déformez mes paroles ou si vous en ajoutez : « Alger, dans laquelle je me suis promené tout cet après-midi, aurait pu être une ville magnifique, si elle avait été sinon bâtie, du moins agrandie selon un plan quelconque, ainsi que le maréchal Lyautey en a imposé au Maroc...

— Monsieur Jordan, nous voudrions vous parler de l'attentat...

— Si vous m'interrompez, je me tais. Bon. Où en étais-je ? Oui : mais c'est une ville manquée, faite de trente-six styles et d'aucun. Le coin de l'Amirauté est admirable, parce qu'on y a pas touché. Je n'ai pas encore visité la Casbah, et je réserve là-desus mon opinion, mais pour le reste...

— Monsieur...

— Pour le reste, c'est monstrueux : ici, une maison néo-mauresque ; là, un immeuble modern-style ; ailleurs, un building de sept étages mitoyen d'une masure. Des rues où l'on se perd, changeant de nom lorsque par hasard elles sont droites, et gardant le même à travers dix tournants...

— Monsieur...

— Est-ce vous, ou moi, l'interviewé ?... Un golfe béni de Dieu, abîmé par des générations d'hommes sans goût. Quant aux hommes, pour ce que je les connais, les ayant vus dans les rues... mais je n'ai jamais vu d'aussi indociles piétons, aussi bien les Français que les indigènes... traversant exprès à un mètre des passages

cloutés, ou, lorsqu'ils sont dessus, ralentissant à plaisir leur allure pour embêter les automobilistes qui viennent. Par contre, ceux-ci tiennent si peu leur droite, et, avant de prendre une rue transversale, passent si négligemment leur bras à droite lorsqu'ils vont tourner à gauche, et vice versa... On comprend que la Municipalité leur inflige le plus odieux traitement qu'on ait vu depuis les Grandes Compagnies. Pour quelle raison, sinon pour tuer le tourisme, taxerait-elle ainsi, ou laisserait impunément taxer chaque véhicule qui s'arrête au trottoir!

— Monsieur Jordan, au sujet de l'attentat...

— Messieurs, vous en savez là-dessus plus que moi, à en juger par les bourdes que vous avez déjà écrites. Les faits précis, ils ont déjà été ressassés, n'y revenons pas. Je ne sais rien de plus et n'ai rien à vous déclarer, sauf que cette histoire commence à m'échauffer les oreilles, que je suis ici pour me promener et me reposer, et que je ne veux plus entendre parler de tout

cela. Au revoir, messieurs, je vous dirai même : adieu.

Les trois reporters se regardaient, atterrés.

— Ah ! dit encore Jordan, vous pouvez ajouter ceci : j'ai une estime particulière pour la façon dont le commissaire Causse mène l'enquête, et je suis persuadé que son flair et son intelligence lui permettront d'arrêter très rapidement le ou les coupables. Bonsoir.

XI

Deux jours se passèrent pour Jordan dans le repos et le loisir charmant d'une hospitalité à la fois généreuse et sans entraves ; il s'égaya fort à la lecture des deux journaux algérois qui avaient passé sous silence son appréciation à l'emporte-pièce sur leur bonne ville (alors que leur confrère parisien avait mot pour mot rapporté sa diatribe), mais commentaient assez durement sa résistance à l'interview, alors que les autres passagers s'étaient complaisamment étendus sur cent détails qui, au reste, n'aidaient en rien la recherche de la solution du problème.

Le lendemain, le commissaire Causse se présenta à Dar-es-Salam et demanda à voir Jordan, qui vint à lui le sourire aux lèvres :

— Vous vous épongez, monsieur le com-

missaire. Ce diable de chemin du Marabout force à faire de la gymnastique, mais c'est excellent pour raffermir les mollets.

— Trêve de vos éternelles plaisanteries, je vous prie. Je voulais vous voir pour...

— Cela tombe bien : je désirais également vous voir, pour vous demander de me rendre ma liberté : je compte visiter la côte, l'intérieur, et...

— Rien à faire pour le moment ! D'ailleurs, bien que j'avoue avoir pris cette mesure à cause de vous, je l'ai, par esprit d'équité, étendue aux autres passagers.

— Les malheureux ! Mais voilà qui me fait, comme on dit, une belle jambe.

— Monsieur Jordan, je n'ai pas de temps à perdre. Et je vous conseille de ne pas m'énerver comme l'autre jour. Vous ne feriez qu'aggraver votre cas.

— Je frémis !

— Ça va, ça va... Euh... je vous serais reconnaissant de bien vouloir m'accompagner dans une petite promenade à travers le parc de la propriété : cette maison est trop pleine d'oreilles...

— Comment ?... Ah ! bon : c'est une image... Soit ! promenons-nous.

— Voilà : je ne vous cacherai pas que mes soupçons sur votre personne ont pris de la solidité.

— C'est gai ! Et comment cela ?

— Mon Dieu ! je n'ai aucune raison de vous le cacher : j'ai procédé par l'absurde.

— Ah ! ah ?

— Oui, par élimination : l'enquête personnelle et très serrée que j'ai faite sur toutes les personnes présentes dans l'avion, me laisse un seul suspect sur les rangs...

— Et je gage que cette personne, capable à elle toute seule de rester sur plusieurs rangs, est votre serviteur.

— Blaguez toujours... Tiens, qu'est-ce que c'est que cet édicule ?

— Un marabout désaffecté...

— Voilà qui explique le nom donné à ce chemin creux...

— Monsieur le commissaire, votre sens de déduction m'étonnera longtemps en-

core... Vous disiez donc que vous en étiez arrivé à la certitude de ma culpabilité...

— Par l'évidence de l'innocence des autres. L'équipage : hors de tout soupçon ; Air-France n'exige pas de son personnel que des qualités techniques hors de pair, mais surtout une moralité au-dessus de tout soupçon. Pourtant j'ai tenu, par acquit de conscience, à interroger quand même... mais n'anticipons pas... Donc, les passagers. A part vous, il y en avait sept : une vieille dame...

— Oui, la veuve d'un professeur...

— Qu'est-ce qu'il vous prend ? Elle est propriétaire d'un boui-boui derrière la rue Bab-Azoun. Nous la connaissons de longue date, et elle a trop besoin d'être en règle à tous les points de vue pour se permettre la moindre incartade, à plus forte raison de se mêler à un crime du genre de celui qui nous occupe. Bien. Secundo : un gros homme, si vous avez remarqué...

— Oui, le négociant en vins...

— Quoi ? Je vous parle du docteur Cuin-

che, dentiste à El-Biar. Impeccable. L'autre passager seul...

— Je me souviens : un représentant en machines.

— Où allez-vous chercher ces histoires ? C'est un professeur au lycée d'Alger. L'enquête a été poussée un peu plus à fond en ce qui le concerne, à cause... vous savez... ces intellectuels... à cause de ses idées extrémistes.

— Brrr : un arnarchiste... L'œil de Moscou, pour le moins ?

— Non : Un ancien camelot du roi.

— Tous les soupçons étaient justifiés, en effet. Et ce dangereux révolutionnaire n'est pour rien dans...

— Non.

— Puisque vous en êtes sûr, il faut bien le croire. Alors...

— Restaient les deux couples : l'un, ménage de colons...

— Je l'avais deviné !

— Apparentés, lui, au sénateur sortant.

— C'est une référence !

— Elle, à l'avant-dernier gouverneur général.

— Mazette ! Pas coupables ?

— Bien entendu ! Enfin, deux tourtereaux en voyage de noces.

— Je le pensais bien : ils n'ont fait que roucouler et se becqueter pendant toute la traversée. J'aurais voulu être à la place du mari : quelle adorable petite blonde !

— Vous n'y êtes pas : le jeune couple, dont la femme est blonde, ce sont les colons. La lune de miel, ce sont les autres.

Jordan partit d'un éclat de rire qui laissa le commissaire interloqué. Il retrouva la parole :

— Je ferais un fameux policier ; vous savez, en voyage, on s'ennuie un peu. Alors je m'amuse à coller des étiquettes sur les physionomies des gens ; eh bien ! pour mes sept compagnons, je m'étais trompé du tout au tout. Mais c'est rare, croyez-moi ; je prétends m'y connaître. Et d'ailleurs, dans le cas présent, ce n'est pas moi qui me trompe, ce sont eux... Oui, oui : ils n'ont pas du tout le physique de leur em-

ploi ; ils ont choisi un destin qui n'était pas le leur. Cela arrive souvent. Ainsi, vous, monsieur le commissaire...

— Moi ! Quoi ?

— Malgré l'importance de vos fonctions actuelles, j'aurais juré... oui, parfaitement : vous avez une tête de préfet de police...

— Vous... vous croyez... Ah ! c'est encore une de vos astuces stupides...

— Je ne me permettrais pas...

— Ça va bien. N'essayez plus de noyer le poisson. Vous ne me ferez pas marcher. Ne jouez pas au plus bête avec moi, vous n'y arriverez pas !

— Ah ! ah ! ah ! oh ! pardon, monsieur le commissaire...

— Euh ! Je voulais dire : au plus fin. Et puis, en voilà assez : vous êtes seul suspect, plus que suspect, par vos agissements mystérieux depuis A jusqu'à Z ; votre décision de jeter la mallette...

— Je vous répète...

— Votre fuite au débarquement...

— Je vous ai déjà dit...

— Taisez-vous ! Et dites-moi plutôt depuis quand vous connaissez M^lle^ Dupont ?

— Mad... comment ?

— Dupont, D, u : du ; p,o,n,t : pont. Ah ! mon ami, cette fois vous ne trouvez plus rien à dire !

— Et pour cause : sauf erreur de mémoire, je ne connais pas de M^lle^ Dupont.

— Alors, voulez-vous me dire le vrai nom de la criminelle ?

— C'est elle, qui s'appelle Dupont ?

— Ou qui s'est fait appeler ainsi sur son billet d'avion. Vous le savez mieux que moi.

— Elle ne s'est pas foulé le cervelet pour trouver ce nom. Quant à savoir mieux que vous quoi que ce soit de cette histoire, une dernière fois je vous répète que vous faites ab-so-lu-ment fausse route.

— Tiens, tiens !

Après un silence destiné à donner plus de poids à ce qu'il allait dire, Causse reprit, lentement :

— Ainsi vous ne la connaissiez pas !

— Sauf pour l'avoir vue débarquer de

l'hydro au moment que j'y entrais moi-même... non.

— Jordan, vous êtes fait : je vous ai parlé tout à l'heure de l'équipage... Eh bien ! vous avez avoué au steward que vous connaissiez la passagère...

— Moi ? C'est un peu fort !

— Je vous confronterai tous les deux, puisque vous niez bêtement...

— Attendez... attendez... j'y suis : je me souviens, en effet, qu'il a posé, de la part de la police d'Alger, une question que tous les passagers ont d'ailleurs jugé idiote...

— Hein ?

— Ah ! pardon ! Mais aussi, avouez que cela ne signifiait rien, de demander aux gens s'ils connaissaient cette femme, puisque les innocents... cela tombe sous le sens... quant à un complice, s'il devait y en avoir un, bien sûr qu'il n'aurait pas eu la bêtise d'avouer qu'il...

— La preuve que si ; vous avez dit...

— Je n'ai rien dit du tout : j'ai simplement, soudain, été frappé par un détail : la

voyageuse portait un chapeau à bords rabattus, et un manteau à col relevé sur le visage...

— Je sais.

— On ne voyait que ses yeux... des yeux très grands... très sombres... et brillants, à la fois. Alors je ne sais quelle similitude... ou une réminiscence... m'a fait penser tout haut... et je me rappelle avoir dit : « Je connais ses yeux. »

— Vous ne niez plus ?

— Je ne nie pas avoir dit cela, strictement cela, rien d'autre. Si c'est là-dessus que vous échafaudez une accusation, je vous préviens...

— ...que je cours à une erreur judiciaire, je parie ?

— Enfin, cela ne tient pas debout, réfléchissez. Pourquoi, si je suis coupable, me serais-je amusé à me faire sauter moi-même avec les autres ? Et quel besoin d'emmener avec moi une complice... qui s'enfuit !

— Précisément, je compte sur vous pour m'éclairer sur le point de la demoiselle,

dont la fuite peut s'expliquer par un « dégonflage » au dernier moment. Par contre, puisque vous vous obstinez à faire l'innocent, je vais, comme si vous ne le saviez pas mieux que moi, vous dire pourquoi vous aviez cette bombe : vous ne deviez pas du tout vous faire sauter avec l'avion. Le mécanisme ne devait se déclencher qu'après un choc. Mais il était réglé trop fin : le coup de pied du steward n'était pas prévu au programme, n'est-ce pas ? Il vous restera à expliquer au juge d'instruction à quoi vous destiniez l'engin, qui vous vouliez assassiner !

— Le juge d'instruction ? Non ! Etes-vous sérieux ? Je commence à le craindre ! Tout cela à cause d'une boutade à laquelle je n'ai d'ailleurs plus pensé du tout... Sacré Maxime!

— Vous dites... Qui est ce Maxime ?

— Euh !... Ah ! là là ! Maxime, c'est le steward...

— Tiens donc ! Il m'a dit s'appeler Lucien Naud !

— Je vais vous expliquer : je vous ai dit

tout à l'heure que je m'amusais souvent à prêter un métier aux gens...

— Quel rapport ?...

— De même, je leur donne des noms quelquefois. Dans mon petit jeu avec moi tout seul, je trouvais que ce garçon avait une tête à s'appeler Maxime. Voilà.

— Me prenez-vous pour un complet abruti ? Croyez-vous que vos sornettes vont prendre avec moi ? D'où connaissez-vous ce faux Maxime... ou ce faux Lucien Naud ?

— Monsieur le commissaire, je vous ai écouté avec tout le respect que je dois à votre état, avec toute la patience voulue... je comprends que vous vous énerviez devant cette énigme que vous n'avez pas encore percée... j'avoue que votre supposition concernant la bombe tient à peu près debout... le reste, non ! Mais j'en ai assez. Je ne suis pour rien dans cet attentat contre... contre je ne sais d'ailleurs pas qui et je m'en fiche. Je ne connais pas M^lle^ Dupont. Je n'ai rien à faire avec le brave steward, qui certainement s'appelle

Lucien. Je suis venu à Alger pour mon loisir, et pour tenir la promesse faite à mon frère d'armes, Amar-ben-Saïd, de venir voir son père...

— Et... pourquoi avez-vous attendu vingt ans pour...

— J'avais... autre chose à faire.

— Quoi donc ?

— Cela ne vous regarde pas. Si vous me croyez coupable, arrêtez-moi, et je vous assure que vous me payerez cher mes vacances gâchées.

— Je ne vous arrête pas encore, Jordan : j'attends un complément d'information sur votre passé. Pour l'instant, je sais que vous avez fait une belle guerre et rendu quelques services bénévoles au 2e Bureau... mais cela ne vous a pas empêché de devenir assassin, terroriste ou je ne sais encore quoi... mais je le saurai lorsque j'aurai appris quelle a été votre activité, quels ont été vos moyens d'existence, depuis la guerre jusqu'à maintenant... à moins que vous ne vous décidiez à faciliter ma tâche en me disant tout cela.

— Une chose, monsieur le commissaire, une seule chose, un seul mot, voilà ce qui me reste à vous dire : Zut !

— Je retiens l'outrage à votre charge.

— Retenez tout ce que vous voudrez, et retenez surtout que je n'ai pas exprimé vraiment ma pensée.

— Insultez, crânez, mon brave : vous en rabattrez peut-être devant le juge d'instruction. Je vous renouvelle la prière formelle de ne pas vous éloigner, et de vous tenir prêt à la première convocation. Je vous préviens que vous serez surveillé, étroitement. Essayer de vous échapper serait une nouvelle preuve... Bonsoir.

Jordan ne lui répondit même pas, écœuré.

XII

Belles vacances, en vérité !

Saïd-ben-Manar était désespéré de l'aventure, lui qui s'était promis d'offrir un séjour le plus attrayant possible à l'ancien ami de son fils.

Quant à Kaddour, il paraissait nerveux, fumant cigarette sur cigarette. Jordan remarqua à plusieurs reprises qu'il lui arrivait d'en jeter une à peine entamée, pour en allumer une autre aussitôt après. L'esprit toujours éveillé de Jordan ne s'arrêta guère à cette constatation, préoccupé qu'il était de ses propres arias.

Le lendemain le réveilla maussade. Il décida de faire un tour à pied. A peine engagé dans le chemin du Marabout, il aperçut une silhouette qui, à son approche, se rencogna dans le fourré. Son esprit prime-

sautier ne put s'empêcher de s'offrir une petite vengeance. Feignant de n'avoir rien vu il alluma une cigarette, de façon tout exprès à ce qu'elle s'éteignît aussitôt. Quelques pas plus haut, il s'arrêta tout naturellement à la hauteur de son surveillant, fit craquer une nouvelle allumette, tira convenablement cette fois, et lorsque le bout de bois donna le plein de sa petite flamme, il le jeta négligemment dans le buisson : un léger cri de douleur en sortit.

Jordan s'éloigna en sifflotant.

Mais, lorsqu'il eut tourné le coin du parc, un nouveau sbire lui emboîta le pas. C'en était assez pour lui rendre sa mauvaise humeur, et le dégoûter de sa promenade. Il résolut de rentrer.

Il allait rebrousser chemin, lorsqu'il aperçut dans le mur qui entourait le parc de Dar-es-Salam un effondrement qui à cet endroit en réduisait la hauteur à un peu plus d'un mètre. Le policier avait disparu dans le chemin.

« Bonne occasion, pensa-t-il, de ne pas repasser devant ces oiseaux de malheur. »

Et il enjamba facilement la clôture. Sa promenade était terminée... il entendit alors un chuchotement venant de la gauche. Etait-il encore surveillé, à l'intérieur même ? Il s'avança dans la direction des voix, et s'arrêta net. Il venait de reconnaître Kaddour, accroupi à l'ottomane contre le mur du marabout, à côté d'une indigène, et discutant vivement avec elle. Ce garçon l'intriguait. Malgré sa répugnance à agir en espion, il feutra ses pas et gagna un if d'où il pouvait impunément tout voir et tout entendre. Mais ceci ne l'avança guère, car il ne comprenait miette à l'arabe. Simplement, le ton âpre de la conversation susurrée lui parut être celui d'une dispute, Kaddour parlant d'un ton sifflant, la femme murmurant de temps en temps comme une plainte. Il ne voyait pas ses traits cachés sous un pan d'étoffe blanche, mais sa voix disait sa jeunesse.

Bientôt Kaddour se fit de plus en plus doux, et, prenant les mains de son amie dans les siennes, lui tint un langage que l'on devinait tendre.

Jordan eut honte d'épier les amoureux. Il s'en alla, prenant garde de ne pas être vu.

« Ainsi, songeait-il en gagnant la maison, voilà pourquoi notre Kaddour était hier si nerveux : un rendez-vous manqué. Les belles Algériennes posent aussi des lapins à leurs bruns soupirants !... Qu'est-ce qu'il a pu lui dire ? Au fond, rien de bien méchant, puisqu'ils avaient l'air au mieux ensemble, à la fin. »

XIII

— Un monsieur t'attend, monsieur Jordan.

— Encore un journaliste ou un flic. Je ne veux voir personne. Sidi Saïd est-il là ?

— Non, répondit le serviteur. Le maître ne rentrera que dans la soirée... mais ce visiteur... il insiste.

— Tu veux dire qu'il t'a donné cent sous...

— Je te jure... il n'a rien donné. Il est bien poli.

— Dis-lui que je ne suis pas là ; ça suffit !

— Je ne pourrais le croire, dit en souriant un jeune homme qui s'avança la main tendue vers Jordan. Permettez : Edmond Roquelier, ni... ni flic, ni journaliste.

Jordan examina le nouveau venu, et le résultat de son inspection fut qu'il avait une « gueule sympa », ce qui, pour lui, englobait pas mal d'éléments favorables.

— Monsieur, excusez ce mensonge, mais je suis harcelé, et de méchante humeur. Je ne tiens à voir personne ; je ne vois d'ailleurs pas ce que vous pouvez avoir à me dire... Au fait, quel état exercez-vous, qui vous permette de vous imposer ?...

— Architecte, monsieur.

— Je me demande de plus en plus en quoi...

— Oh ! c'est tout un concours de cir-

constances... Voici : je dirige le service de l'Urbanisme...

— Eh bien ! mon cher monsieur, je ne vous félicite pas...

— Je connais vos opinions : je les ai lues hier dans « Paris-Matin », et c'est ce qui m'a donné l'envie de vous connaître...

— Si c'est pour m'enguirlander, vous tombez mal.

— Au contraire, je suis tellement de votre avis.

— Mais alors...

— Mon service n'existe que depuis peu d'années...

— Ah bon ! il était temps...

— N'est-ce pas ? Il y a beaucoup à faire. Nous travaillons surtout pour l'avenir...

Et le jeune homme se prit à développer ses idées avec une fougue et une intelligence qui firent que Jordan, d'abord simplement amusé, l'écouta avec un plaisir et un intérêt croissants.

— Mais je vous importune... chacun a son dada...

— Son idéal, voulez-vous dire. C'est au

contraire assez rare de nos jours, où l'on voit plus souvent les hommes bâcler leur travail comme une corvée.

— Vous êtes très aimable. En tout cas, je me laisse emporter au delà du sujet précis de ma visite... Par où commencer ?... vous connaissez le marabout qui se trouve au bout de ce parc, à l'angle ?...

— Oui. Et alors ?

— Je voulais depuis longtemps le voir... mieux que du chemin, d'où on aperçoit tout juste son toit de tuiles vertes.

— Cela vous était facile...

— De demander à Sidi Saïd ? Détrompez-vous ; il est très bon, très aimé des Arabes, et passe pour un sincère ami de la France ; mais il tient farouchement à sa tranquillité, et refuse mordicus de recevoir quiconque, les Européens en tout cas. Or, je vous dis, je tenais à voir le marabout. Aucune raison péremptoire de service ne me permettait de me targuer de quelque réquisition... c'est alors que j'ai lu hier vos boutades, qui m'ont tant amusé, et je me suis dit que, peut-être, vous m'aideriez,

vous qui avez la chance exceptionnelle d'être reçu ici.

— Je veux bien intervenir auprès de mon ami en votre faveur, car vous m'êtes sympathique. Mais si sa volonté de ne recevoir personne est aussi ferme que vous le dites... surtout après les visites intempestives de ces jours derniers qui l'ont assez indisposé... D'ailleurs il est sorti.

— Je le sais : je guette depuis ce matin... justement, puisqu'il est sorti...

— Là, monsieur, vous allez un peu loin. Je ne suis pas chez moi, et je ne puis me permettre...

— Oh ! je vous en supplie... Il n'y a rien de mal...

— Vous arrangez les choses... Non, n'insistez pas. Mais vous paraissez porter un fort intérêt à cette bicoque... Pourquoi ?

— C'est toute une histoire... Sommes-nous tranquilles pour parler, ici ?

— Venez dans la roseraie, entre la maison et le portail : il n'y a rien à redire à cela...

— Voilà ! Mon métier m'amène à con-

naître des quantités de choses, qui parfois n'ont pas de rapport direct avec lui, mais sont passionnantes du point de vue de l'histoire de ce pays. Ainsi, ai-je trouvé dans une vieille bâtisse arabe en démolition, un ancien plan d'Alger et des environs, sur lequel est tracé bien entendu le Telemly... Vous savez ce que c'est que le Telemly ?

— Naturellement : la voie qui se trouve au bas de la propriété.

— N'avez-vous rien remarqué de spécial ?

— Si, le chemin du Telemly est la seule rue d'Alger, sauf dans la tout à fait basse ville, qui soit horizontale.

— Parfait. Et à quoi attribuez-vous cette particularité ?

— Mon Dieu... je ne vois rien d'extraordinaire...

— Eh bien ! apprenez que le Telemly est un ancien aqueduc, aujourd'hui recouvert par la chaussée qui, à flanc de colline, en suit tous les méandres.

— Très curieux !

— N'est-ce pas... c'est ce qui explique l'horizontalité, sauf une légère déclivité vers le Nord-Ouest... Et tous les petits chemins qui tombent sur le Telemly dans ses parties renfoncées qui forment des virages aigus si dangereux pour la circulation actuelle, étaient autrefois des ruisseaux, qui devenaient torrents pendant les pluies, et qui se déversaient dans l'aqueduc.

— En effet, le chemin du Marabout a l'air d'un lit de ruisseau de montagne, ou de tout ce que l'on voudra, plutôt que d'un chemin... Mais à propos du marabout...

— J'y viens. Sur la carte dont je vous parle, est marqué le marabout. Or, chez mon ami Brioux, que vous connaissez...

— Non.

— Si, le professeur...

— Vraiment, je ne connais pas de professeur, ni de M. Brioux...

— Voyons ! vous avez traversé ensemble la Méditerranée de façon plutôt mémorable...

— Ah ! j'y suis... parfaitement.

— Donc, Brioux a chez lui un vieux des-

sin au papier tout jauni, représentant un vieillard répandant, auprès d'un marabout au toit de tuiles, de l'eau sur la tête d'un malheureux qui paraît scrofuleux, ou lépreux. Une file de pauvre diables attendent leur tour. Par contre, un... client déjà servi se débarrasse de sa béquille, un autre jette au loin ses bandages... Brioux connaît presque par cœur l'histoire de l'Algérie depuis la conquête — et même bien avant — et il sait où trouver, dans les archives, les documents les plus divers. Ainsi a-t-il reconstitué plusieurs épisodes de ce que l'on appelle la petite histoire, pour ce qui est de ce pays, et plusieurs livres lui ont acquis l'estime de l'élite, sinon la renommée ou la fortune.

— De plus en plus intéressant.

— Oui. Nous avons donc décidé de rechercher si ce marabout avait la sienne.

— Sa quoi ?

— Son histoire. Nous fûmes enclins à le croire par la légende de son dessin : « Hadj Brahim El Chibani guérissant les malheureux. » De fait, après quinze jours, Brioux

vint chez moi, triomphant, et me raconta le résultat de ses recherches : parmi les ruisseaux descendant d'El-Biar et affluant au Telemly, celui-ci devait traverser certaines couches minérales possédant quelques vertus thérapeutiques, ou bien est-ce le vieux Brahim... Chibani en arabe signifie : vieux, et Hadj...

— Hadj, oui, je sais, est le titre de sagesse dont ont droit de se parer les musulmans qui ont accompli le pèlerinage de la Mecque.

— Exactement. Ainsi, Hadj Brahim se mit à faire des miracles, rien qu'avec une légère ablution de l'eau de ce ruisseau.

Le remède était-il vraiment infaillible ? on en peut douter...

— Puisqu'il ne s'agissait pas de remède, mais de miracle !

— Bien sûr ! En tout cas, la légende veut que tous les maux se trouvassent guéris par Brahim, dont la réputation de sainteté alla grandissant jusqu'au jour où le Gouverneur d'Alger, désirant alimenter un bassin dans le parc de sa villa privée, ordonna de

détourner le cours du petit torrent... et les miracles cessèrent. Aujourd'hui, le bassin existe toujours, mais la villa est détruite et le parc morcelé.

— Et Hadj Brahim ?

— Il se drapa dans sa dignité, et après avoir, devant tout un groupe de fidèles auxquels il enjoignit d'appliquer sa parole, clamé sa haine envers le roumi envahisseur, et voué à l'assassinat, considéré dans le cas comme acte saint, les descendants, jusqu'à la quatorzième génération...

— Bigre !

— ... tous les descendants de ceux qui avaient participé aux travaux de détournement du filet d'eau miraculeux... Il abandonna le marabout qu'on avait construit pour lui, en ordonnant que son entrée fût murée pour le préserver de tout risque de profanation des infidèles, souhaitant qu'on le conservât là, jusqu'à complète ruine, en témoignage durable de l'outrage subi.

— C'est passionnant. Alors...

— Alors il se retira sur la montagne de Chrea, au-dessus de Blida, où il finit sa vie

en saint homme. Ses... disciples, si j'ose dire, et plus tard leurs enfants, se formèrent en une espèce de secte : les Ouled Chibani...

— Les Enfants du Vieux...

— Si vous voulez... Jusqu'à... il y a environ soixante ans, ils massacrèrent tant de fonctionnaires, d'anciens soldats devenus colons, que seule une répression impitoyable vint à bout de cette maffia arabe. On pense que leur haine, ou bien leur progéniture, est éteinte, bien que de temps en temps il arrive encore qu'un descendant de ceux de la conquête soit trouvé mort sans qu'on découvre ni assassin, ni mobile au crime.

— Toute cette histoire est extraordinaire, monsieur Roquelier, et je suis bien aise de ce que vous ayez passé outre à ma mauvaise humeur. Mais je ne vois pas pourquoi vous tenez essentiellement à voir ce marabout, puisque vous avez toutes les preuves en main ?... Naturellement, votre curiosité de chercheur...

— Il n'y a pas que cela : Brioux est un

esprit précis, il ne se contente pas de fortes présomptions. Il ne sera sûr de son fait que si le marabout du dessin correspond indubitablement à celui-ci. Vous comprenez, maintenant, mon insistance...

Jordan réfléchit un moment, puis sa décision fut prise :

— Allons, venez ! Je m'excuserai auprès de Sidi Saïd.

A peine l'architecte eut-il vu le marabout qu'il s'écria, débordant d'enthousiasme :

— C'est bien cela ! Trait pour trait ! Sauf la porte qui est murée, et la déformation de perspective à cause d'un de ses côtés faisant corps avec l'enceinte, tout y est : les deux pierres, là, une de chaque côté de l'entrée, la topographie même... Oh ! monsieur Jordan, comme Brioux va être content ! Quel chapitre pour son prochain livre !...

— Tiens ! Kaddour ! l'interrompit Jordan. Je ne vous avais vu venir, ni entendu.

— Le maître est rentré, monsieur Jordan, et serait heureux de vous offrir le thé.

— Lui avez-vous dit que j'étais avec... un ami ?

— Il ne m'a rien demandé. Il m'a seulement prié de vous chercher.

— Dans ce cas, monsieur Roquelier, pas besoin de vous présenter... Je vais vous reconduire... Kaddour, voulez-vous dire à Sadi Saïd que je le rejoins tout de suite.

Les deux hommes s'étaient déjà séparés, lorsque Jordan rappela soudain l'autre :

— Il vient de me sauter une idée au cerveau... elle est si saugrenue... pourtant... Dites-moi : les recherches de votre ami le professeur sur cette histoire fantastique de Hadj Brahim et de ses Ouled Chibani n'auraient-elles pas transpiré... en dehors de vous deux ?

— Non... non, certainement pas. Mais, pourquoi...

— Je vous dis que c'est une idée folle... cet attentat en avion, qui met la police sur les dents... au point qu'on m'accuse moi-même...

— C'est stupide !

— Mais c'est ainsi. Ce crime doit avoir

un but, un mobile ; quelqu'un devait être visé : ne serait-ce pas M. Brioux, pour avoir voulu remuer les cendres d'un passé que quelques fanatiques pensent peut-être leur appartenir en propre... un passé sacré... en quelque sorte tabou pour les... roumis, comme ils nous appellent ?...

Le jeune homme pâlit :

— Ce serait hallucinant ! Et pas si impossible qu'on croirait à première vue... Comme vous dites, certains musulmans sont terriblement fanatiques...

— Pourtant ce serait pousser la vengeance bien loin...

— Vous ne les connaissez pas ! Je suis inquiet. Je vais immédiatement aller chez Brioux, il doit être rentré du lycée... il me dira s'il a commis une indiscrétion... cela m'étonnerait, mais tout est possible. Au revoir, monsieur Jordan.

XIV

— Sidi Saïd, je dois m'excuser d'avoir laissé pénétrer quelqu'un chez vous. Je sais que vous n'aimez pas cela, et que les irruptions de ces journalistes, puis du commissaire Causse, et cette surveillance...

— Cette surveillance exercée sur votre personne est ridicule. Et, en effet, il me plaît rarement de decevoir des inconnus, mais puisqu'il s'agit d'un de vos amis...

— Je dois reconnaître que je ne le connaissais pas...

— Que voulait-il, alors, si ce n'est pas indiscret ?...

— Nullement. Ce visiteur, M. Roquelier, est architecte, et chargé de l'urbanisme pour Alger. Il désirait voir le marabout, pour...

— Je me rappelle maintenant que mes

serviteurs, qui ont des ordres pour cela, ont à deux reprises éconduit un Français qui insistait pour relever des plans, ou je ne sais plus quoi de ce genre... Mais laissons ce sujet, car je désirais vous parler de quelque chose qui me tient beaucoup plus à cœur : vous savez que nous autres, Arabes, aimons peu parler aux étrangers de nos affaires intimes... mais l'ami de mon fils n'est pas un étranger pour moi...

— Sidi Saïd, je suis très ému...

— Laissez-moi parler, mon ami, je suis las... une courte promenade comme celle que j'ai faite aujourd'hui suffit à me rappeler que je suis très vieux.

J'ignore si vous saviez absolument tous les détails de la vie que menait Amar, à Paris...

— Je... crois que oui.

— Connaissiez-vous sa fiancée... celle qu'il voulait épouser ?...

— Oui, Sidi-Saïd. Elle était une de nos camarades, étudiante à la Faculté de Droit. Je ne vous en ai pas parlé l'autre soir...

— Je vous sais gré de votre discrétion,

mon noble ami. Mais veuillez l'abandonner entièrement, puisque c'est moi qui vous le demande... D'après vous, ces enfants s'aimaient-ils vraiment, et celle qu'il appelait sa fiancée était-elle digne de lui ? Répondez avec votre cœur grand ouvert...

— Ils étaient dignes l'un de l'autre, dit gravement Jordan, et j'aurais voulu rencontrer dans ma vie un amour comme le leur, aussi pur, et profond... Pourtant...

Il y eut un silence chargé de souvenirs. Le vieillard libéra un soupir qui paraissait l'oppresser.

— Pourtant ?

— Pourtant... au risque de heurter leur amitié, lorsqu'ils me demandèrent en riant ma bénédiction, je tentai de les dissuader de s'unir...

— Votre jeunesse était grande de sagesse...

— Ils me traitèrent de vieux fou !

— Que durent-ils penser de moi ?...

— Amar vous vénérait, Sidi Saïd...

— Cela n'empêche que lorsque je lui ai

écrit pour lui représenter les dangers découlant des différences de races...

— Et de croyances, je le leur ai dit...

— ... et de coutumes, et de tout... mon pauvre enfant a osé me répondre que ces idées étaient bonnes autrefois... Je lui ai alors interdit purement et simplement ce mariage.

— Il a beaucoup souffert...

— Hélas !

— Mais il comptait vous persuader... alors... la guerre...

— Oui... la guerre... Elle est devenue sa maîtresse... pour une jeune fille que vous dites sérieuse...

— Sidi Saïd, elle l'était...

— Oh ! mon ami, je suis arrivé à un âge où j'ai compris que personne n'a le droit de se nommer juge... mais vous savez la suite...

— Je ne sais plus rien : j'ai cherché vainement à la revoir après la mort d'Amar...

— Dans ce cas, je vais tout vous apprendre : j'ai envoyé un ami, qui habitait Paris, avec la mission de l'amener ici... car

mon malheureux fils lui laissait en tout héritage la promesse d'un enfant...

Jordan sursauta :

— Il ne me l'avait jamais dit...

— Il l'ignorait lui-même...

— Alors...

— Mon envoyé eut du mal à la convaincre... elle voulait élever seule...

— Telle que je la connaissais, je l'aurais plutôt imaginée acceptant votre générosité avec gratitude...

— Mon ami, je veux être franc avec vous : il n'y avait pas de générosité dans mon offre qui concernait finalement non pas elle, mais l'enfant de mon fils qu'elle portait... Bref : elle est venue ici, et une petite fille est née... mais, elle-même... n'a pas survécu... Allah sait ce qu'il fait...

— Ensuite, Sidi Saïd ?...

— Notre petite Zorah est toujours parmi nous. Je l'ai élevée dans la foi des pères de son père... Oh ! ajouta-t-il en souriant tristement, ne croyez pas que j'en aie fait ce que vous appelleriez une esclave, destinée à devenir une bête de harem ! Les jeunes

doivent vivre avec leur temps, et. du reste il n'aurait pas été bon de comprimer des instincts de liberté, d'indépendance, que, peut-être, elle tenait de sa mère. Je l'ai envoyée au collège, en France. Je lui permets de voyager seule : elle est d'ailleurs allée ces derniers temps passer quelques jours à Constantine, chez un parent... Vous voyez qu'elle n'est pas à plaindre, et que beaucoup de Français se font une idée inexacte de l'évolution de nos mœurs... Hors de l'Algérie, pour parler d'un détail mais qui est typique, elle est toujours vêtue à l'européenne ; et en la voyant, sans la connaître, vous la prendriez pour une petite Française.

— Sidi Saïd, je ne sais si cela choquera vos idées sur des convenances auxquelles je suis inaccoutumé... mais je serais heureux, en souvenir de ses parents, de connaître votre petite-fille dès son retour...

— Elle est revenue hier...

— Elle habite ici ? demanda précipitamment Jordan, à qui était venue une idée...

— Bien sûr. Où voudriez-vous... Mais

vous savez que chez nous les jeunes filles — elle est ce que vous appelez majeure... — vivent à l'écart des hommes, surtout étrangers à la famille. Mais vous la verrez demain... nouvelle que je voulais vous annoncer... Zorah, vous disais-je, a principalement vécu et grandi ici... son seul compagnon de jeux fut Kaddour, et...

— Et leur amitié est devenue de l'amour, et ils vont se marier, et ils seront heureux, et ils auront beaucoup d'enfants.

— Ha-ha-ha ! vous êtes incorrigiblement gai... et je vous envie. Mais vous devez être devin...

— Hum !...

Jordan pensait en souriant à la scène dans le parc, et par association d'idées, il reprit :

— Sidi Saïd, saviez-vous que votre mur de clôture, en un endroit, s'est un peu écroulé ?

— Vraiment ? Ce Kaddour, depuis qu'il ne pense plus qu'à sa noce, devient effrayant de négligence...

XV

A ce moment un serviteur parut et remit à Jordan une carte, de la part de Roquelier, où il lut ceci :

« Excusez mon insistance, mais il faut à tout prix que je vous voie aussitôt. C'est très grave pour vous. »

Jordan fit part du texte à Saïd-ben-Manar, qui lui dit de le recevoir, puisqu'il s'agissait d'une chose si importante. Comme il faisait mine de se lever, Jordan le retint, désirant présenter le jeune architecte à son hôte, auprès duquel il pourrait ainsi directement s'excuser de la curiosité.

Roquelier entra en coup de vent dans la pièce, et réduisant au nécessaire les formalités exigées par la politesse, parla d'une voix encore essoufflée :

— Monsieur Jordan... je viens de chez

Brioux... ce n'est pas lui qui était visé par les Ouled Chibani...

Le vieillard retira vivement de ses lèvres l'embouchure du tuyau de son narguileh.

— Avez-vous entendu parler du colonel Jordan ? reprit Roquelier haletant.

— La bonne blague : je suis son petit-fils.

— Et savez-vous qui a commandé les travaux de détournement du ruisseau du marabout ?

— Vous n'allez pas me dire...

— Si : le colonel Jordan, par ordre du gouverneur. Brioux vient de regarder son dossier.

— Vous en déduisez...

— Que c'est vous qu'on voulait tuer !

— Mes chers amis, dit Saïd, je serais heureux de comprendre quelque chose...

— Ignoriez-vous, monsieur, vous qui êtes le fils de celui qui combattit le colonel Jordan, et qui donna l'hospitalité à Hadj Brahim...

— Je n'ignore rien de cette histoire, que vous paraissez également connaître assez

bien. Le colonel Jordan et mon père furent ennemis. Lui et ses hommes furent les responsables des travaux dont vous parliez, et qui ont été l'origine de bien des troubles. Je sais aussi tout ce qui concerne les Ouled Chibani. Je ne parle pas volontiers de tout cela, qui représente pour moi le souvenir de très anciens jours de colère qu'il est mauvais de ressusciter... Ils sont bien morts... la présence sous mon toit de M. Jordan, le compagnon très aimé de mon fils, en est la preuve. Et je ne vois pas le rapport...

— Comment, monsieur ! Cela tombe sous le sens : les Ouled Chibani, au courant de la venue de M. Jordan, ont décidé de le tuer.

— Et de tuer avec moi une dizaine de personnes ? Cela me paraît aussi sombre que rocambolesque. D'ailleurs, comment auraient-ils su le jour exact de mon départ de Marseille et, surtout, que je prendrais l'hydravion plutôt que le bateau ?

— Il est possible qu'un de ces forcenés se trouve parmi le personnel de...

— Non : je réponds de ma maison en-

tière. Cependant, même en admettant un instant qu'un domestique m'ait entendu parler de votre voyage à mon intendant Kaddour, toute votre supposition romanesque tombe d'elle-même...

— Comment cela ?

— Parce que... comme vous dites en France... elle pêche par la base : car les Ouled Chibani n'existent plus.

— On ne dirait pas...

— Permettez-moi de me dire bien placé pour le savoir : lorsque Hadj Brahim-el-Chibani eut lancé l'anathème contre le colonel Jordan, ses collaborateurs, ses soldats, ses ouvriers, et leur descendance...

— Jusqu'à la quatorzième génération !

— Oui. Je vous disais qu'ensuite il se retira près de Chrea, où il vécut jusqu'à sa mort, qui l'atteignit à l'extrême vieillesse. Or, avant de mourir, attristé de tout le sang arabe déjà versé à cause de sa malédiction, et d'autre part convaincu, malgré sa haine du conquérant, que le peuple algérien gagnerait à ne plus se rebeller inutilement contre la civilisation française,

Hadj Brahim appela auprès de lui tous ceux — ou leurs fils — qui avaient fait serment de le venger, et exigea d'eux le serment contraire, qu'ils consignèrent par écrit... Le document est conservé par le petit-fils du meilleur ami de Hadj Brahim, Youssouf-ben-M'Hammed, qui entretient à Chrea l'humble maison où vécut El Chibani.

Je suis sûr que si, aujourd'hui, il pouvait voir notre pays pacifié grâce à la France, alors qu'il se consumait en vaines guerillas, s'il savait que votre civilisation, votre hygiène, votre protection ont permis à votre peuple de se multiplier, de vivre à l'abri de la famine, de l'usurier juif, de l'envahisseur barbare, du voisin turbulent, il se féliciterait de son dernier vœu.

Vous savez maintenant à fond les détails de cette histoire. Vous voyez que, faute de tout connaître, vous alliez vous engager sur le chemin de l'erreur...

— Et Brioux, mon Dieu ! qui voulait demain porter un rapport à la police ! Je retourne aussitôt chez lui, si vous me permettez...

— Ouf ! dit Jordan en faisant par plaisanterie le geste de s'éponger le front... Quoi ! encore de la littérature pour moi ?

Il décacheta un pli qu'on venait de lui remettre, le lut, puis le montrant :

— Voilà qui nous sort du roman, et nous ramène à la réalité terre à terre.

C'était une convocation chez le juge d'instruction pour le surlendemain.

XVI

Jordan réfléchissait au cours des événements récents, et sa philosophie, qui le portait à sourire de tout, s'amusait au tour qu'ils prenaient, à travers les éléments les plus divers : plaisir d'un voyage en un pays qu'il ne connaissait pas. Aventure fulgurante de l'épisode en avion. Emotion des souvenirs remués en compagnie du père de

son ami mort dans ses bras. Joie de retrouver son ancien copain Verni. Pittoresque de l'histoire du marabout, avec rebondissements imprévus par les détails appris de Roquelier, dont les conclusions, Dieu merci, avaient été démontrées fausses grâce à Saïd-ben-Manar. Note sentimentale des fiançailles de la tendre Zorah et du sombre Kaddour. Et, en bouquet, le ridicule de l'accusation qui pesait sur lui, à cause de cet imbécile de Causse... Demain, le juge d'instruction ! Stupide ! Peut-être vivait-il son dernier jour de liberté... la vie est bêtement drôle...

La « tendre » Zorah ! Pourquoi lui était-il venu ce qualificatif ? Il ne la connaissait pas... mais oui : à cause de sa mère, qu'Amar et lui appelaient toujours la tendre Ghzell (1) — ghzell, gazelle, en arabe ghzell, — à cause de ses yeux de gazelle... elle avait de très beaux yeux, qui ne pou-

---

(1) Il existe en arabe un son que l'écriture française ne peut rendre exactement, ce n'est ni " r " *ni* " ch ", *mais plutôt le bruit rauque d'un bref râclement de gorge, comme dans la* " jota " *espagnole. Il est traduit ici tant bien que mal par* " gh ".

vaient s'oublier une fois qu'on les avait vus...

Jordan suspendit sa pensée, marcha de long en large sous le regard étonné de son hôte, habitué chez lui à plus de calme. Il s'arrêta soudain et demanda tout à trac :

— Etes-vous certain que la mère de Zorah soit morte ?

Suffoqué par cette question, le vieillard dévisagea Jordan avec une lueur d'inquiétude, et ne répondit qu'au bout d'un temps, et très doucement, comme on parle à quelqu'un qu'il vaut mieux ne pas énerver plus :

— Je l'ai fait enterrer...

— Excusez-moi, Sidi Saïd... il faut croire que toutes ces histoires de vendettas africaines m'ont troublé le cerveau... je suis un imbécile !

Ce qui en réalité le troublait, était la soudaine réminiscence qui lui avait sauté à l'esprit, des yeux de la fiancée d'Amar, liée à celle des yeux de la jeune femme à la valise qu'il avait croisée sur l'échelle de coupée de l'hydravion à Marignane.

— Mais quelle absurdité ! Il n'existe pas une paire d'yeux unique au monde ! Et quelle idée grotesque de demander si cette femme était morte ! Attention au coup de bambou !...

Saïd-ben-Manar rompit le fil de son soliloque mental :

— Chassons, mon ami, ces bulles de tristesses. La vie est la plus forte, elle continue la vie, vous allez la voir de façon charmante... Saada !

Un domestique accourut, auquel il dit quelques mots en arabe. Moins d'une minute après apparut devant eux une jeune femme voilée, toute blanche vêtue.

« Zorah ! » pensa Jordan.

Mais, ayant levé sur lui son regard elle poussa un hurlement strident, et, battant des bras, tomba à la renverse, évanouie, tandis que Jordan se précipitait sur elle et lui arrachait le pan d'étoffe qui recouvrait son visage.

Il retint mal un grognement. Saïd-ben-Manar à son tour se pencha sur sa petite-fille. D'ailleurs, attirés par le cri, Kaddour

et trois serviteurs se bousculaient, suivis de quelques vieilles femmes appartenant à la maison, et que la peur laissait muettes.

Après avoir lancé à Jordan un regard plus noir encore que d'habitude, Kaddour prit sa fiancée inerte dans ses bras et l'emporta.

Un ordre du vieillard renvoya tout le monde. Il retint Jordan et lui dit tristement :

— Qu'a-t-il pu se passer ? Zorah est nerveuse depuis son retour de Constantine... mais de là à une crise de nerfs en vous voyant...

— Sidi Saïd, c'est normal : l'émotion de revoir un ami de son père et de sa mère, qu'elle n'a pas connus...

— Je ne trouve pas cela aussi normal que vous... mais pour l'instant, il convient de faire chercher un médecin.

Les pensées tournaient dans la tête de Jordan en un carrousel ivre ; il luttait contre une idée dont il ne voulait pas : non, c'était impossible que cette jeune fille fût une criminelle. Pourtant, ou bien il

était halluciné, ou bien il reconnaissait en elle la passagère au col de manteau relevé... du moins ses yeux, qui dès le premier instant lui avaient donné une impression indubitable de « déjà vu », sans que, sur le moment, il ait songé à sa mère. Mais, pourquoi ?... pourquoi ?... Non : impossible, décidément.

De quoi devenir fou.

XVII

Le même après-midi, la jeune fille, à laquelle le docteur avait administré une potion à la valériane qui la fit dormir plusieurs heures, se réveilla et se prit à trembler, ne répondant pas aux questions anxieuses de son grand-père ni de sa vieille nourrice en pleurs. Kaddour avait demandé l'autorisation de sortir jusqu'à la nuit avec la voiture, ne pouvant supporter, disait-il, de savoir sa fiancée malade sans pouvoir y remédier ; une longue promenade lui ferait du bien.

Jordan dit à son hôte :

— Sidi Saïd, je sais que ce que je vais vous proposer paraîtrait peu convenable si je n'étais un ami de votre fils, en qui vous pouvez avoir toute confiance.

— J'ai toute confiance en l'ami de mon

fils, répéta le pauvre homme que l'émotion et l'inquiétude avaient affaibli.

— Permettez-moi de me rendre auprès de votre petite-fille. J'ai appris... hum !... en Chine, au cours d'un de mes voyages, à masser la nuque... hum ! tout à fait extraordinaire, comme passes magnétiques, vous savez. Je vous garantis qu'après elle sera calme, et dormira de nouveau.

— Allez, mon ami.

Un domestique accompagna Jordan jusqu'à la chambre de Zorah, et transmit à la nourrice la consigne d'avoir à laisser le Roumi avec sa jeune maîtresse. Eberluée d'un ordre aussi inconvenant, elle regardait Jordan bêtement, sans bouger. Il dut la pousser dehors.

Zorah était assise près de la fenêtre, la tête vers le jardin. Au bruit, elle se retourna et fixa Jordan d'un regard absent, d'un regard de folle. Puis son expression se mua en celle de la terreur, et elle ouvrit la bouche pour crier, mais Jordan lui plaqua sans plus de façon la main sur les lèvres :

— Là... là... petite fille, je suis votre ami. Je vais ôter ma main, mais ne criez pas : vous avez déjà rendu malade votre grand-père. Là... voilà... donnez-moi vos mains... Très bien... ne parlez pas... ne tremblez pas, petite Zorah... vous savez que votre père était mon meilleur ami... et j'aimais bien aussi votre mère...

La jeune fille qui, jusque-là, s'était laissé faire en conservant son attitude absolument hébétée, fondit d'un seul coup en sanglots. Jordan l'attira contre sa poitrine, sans qu'elle résistât.

Elle devint si faible, si molle, qu'il craignit un nouvel évanouissement et la tint serrée dans ses bras hésitants, habitués à des caresses moins pures. Il se sentait fort gêné, et son esprit éternellement tourné vers le côté comique des événements ne put s'empêcher de se moquer de lui-même : il devait avoir l'air malin ! Si on le voyait !... Quelle gosse charmante !...

Il pencha, très peu, ses lèvres vers la chevelure toute proche...

...Bas les pattes ! Assez joué ! Dange-

reux ! Serait-il ému, par hasard ? Allons donc... lui, un barbon !...

Il éprouva le besoin de parler pour dissimuler son trouble qui n'était que trop réel, et la berça tout doucement :

— Pleurez, ma toute petite enfant... les vilaines choses s'en iront de votre jolie tête... Il pleut, il pleut, bergère... Quand vous rirez, il y aura du soleil... non, ce que je peux être idiot !... Voilà... c'est fini... Quoi ? ça recommence ? Parfait... Nous avons le temps...

Après un dernier gros soubresaut de chagrin qui lui secoua les épaules, elle releva la tête et le regarda.

— Pour regarder son grand ami Jordan, il faut se sécher... Là... mon Dieu ! tout à fait votre maman...

Patatras : les sanglots recommencèrent, mais cessèrent vite cette fois.

— Je suis un vieil âne...

Elle eut cette fois un pâle sourire, et lui dit, en bégayant presque car ses dents claquaient encore :

— Vous êtes... très bon.

Jordan pouffa :

— Je m'attendais à tout, mais pas... Ah là là ? c'est trop drôle !... Première fois qu'on me dit... Allons, qu'y a-t-il de nouveau ?

Elle s'était remise à trembler :

— C'est trop affreux !...

— Quoi ? De pleurer comme un petit jet d'eau ? D'accord...

— Vous savez bien...

— Je ne sais rien du tout...

— C'est vrai : vous ne pouvez pas savoir...

— Mais si, je sais tout...

— Ne vous moquez pas...

— Je sais que vous êtes jeune, belle, pure, amoureuse, et que vous ne connaissez rien des bêtises de la vie... je ne sais pas pourquoi vous-même avez fait une grosse bêtise...

— Oh ! taisez-vous...

— Non. Mais je sais que vous n'y êtes pour rien, ou pour pas grand'chose... je sais que j'ai des souliers pleins de poussière... oui, regardez-les... et que le bout

d'un de mes lacets est effilochés... Je sais que les petites filles qui ont un gros, gros paquet sur le cœur et qui n'osent pas regarder les gros, gros yeux de leur oncle Jordan, n'ont qu'à regarder ses grands, grands souliers, avec un lacet cassé... et pendant qu'elles comptent combien il y a d'œillets aux souliers... c'est très facile... elles parlent... cœur à cœur... et le gros paquet pèse beaucoup moins...

— Ce n'est pas ma faute...

— Evidemment...

— Je vais tout vous dire...

Il se tut, continuant toujours à la bercer à peine. D'un seul trait, après un certain embarras au début, elle déchargea son âme :

— Je... j'aime Kaddour... c'est un homme merveilleux, vous savez... si tendre... si fort... lui, il m'a toujours aimée... il m'a attendue... J'ai approché d'autres garçons, en France, ici... il n'y a que lui, pour moi... Souvent il me fait peur... il m'aime trop... il est si exalté... pour tout... il fréquente des amis qui ne le calment pas...

un certain Youssouf-ben-M'Hammed, surtout, qui ne m'a jamais plu...

Jordan chercha où il avait entendu ce nom, et il se rappela : dans la bouche de Saïd-ben-Manar, comme étant celui du légataire moral d'El Chibani.

— Je l'ai souvent supplié de laisser là cet ami... Mais il ne voulait pas. Un jour... il y a deux semaines... alors que je revenais à la charge, il me promit de ne plus le voir après notre mariage... j'étais si heureuse. Je ne sais pourquoi... je lui ai dit qu'il me demande à son tour une preuve d'amour... celle qu'il voudrait... Le lendemain, il me rappela mes paroles... Je lui déclarai que d'avance j'acceptais tout... alors il me dit que le surlendemain mon grand-père recevrait une invitation pour moi, de la part de mon oncle Hassan Yaccoub, d'aller passer quelques jours chez lui à Constantine. Je devrais faire tout ce qu'il me dirait... Je promis à Kaddour... inquiète un peu... mais quand je lui ai demandé ce que j'aurais à faire, il m'a rassurée, en me disant que cela serait très facile, et en

même temps... magnifique... très grand, oui, c'est son mot : « K'bir »... Il m'expliquerait tout après notre mariage... La lettre arriva, et j'allai chez mon oncle. Celui-ci me donna beaucoup d'argent, et me traça un plan de conduite qui me parut... assez simple en effet à exécuter, mais si bizarre, justement, que je lui demandai la raison de tous ces actes qui me paraissaient sans logique... Il me dit ceci : « Kaddour, qui t'aime et que tu aimes, m'a affirmé que tu ne demanderais rien et ferais tout ce que je t'indique... il t'expliquera plus tard. » En effet, j'avais promis. Je pris donc à Philippeville un cargo italien qui me débarqua au large d'Alghero, en Sardaigne. Là, habillée à l'européenne, bien entendu... Vous savez, on me prend pour une Française, ainsi...

— Je sais ; continuez, petite Zorah...

— De Sardaigne, on me fit, en barque, rejoindre un autre cargo, français, celui-là, mais qui avait un drôle d'équipage... ont prit ma photographie... le lendemain on me donna un passeport français au nom

de Mlle Dupont. Je débarquai à Marseille. Je pris à Air-France un passage pour Alger, daté... Non c'est trop horrible...

— Rien n'est horrible... puisque tout a bien tourné... Calmez-vous...

— Mon oncle m'avait donné une petite valise...

— Je la connais...

— Oh! je vous en supplie... avec une petite clef, mais qui n'ouvrait rien, je m'en suis rendu compte. Elle était lourde pour sa taille... elle contenait, m'avait dit Hassan Yaccoub, des livres, pour un ami qui devait prendre l'avion le même jour que moi, c'est-à-dire que je ne devais pas faire le voyage... simplement entrer dans l'appareil, donner un tour à droite avec la clef, que je jetterais ensuite, poser la mallette sous le fauteuil que je me réserverais en y laissant une couverture, ressortir de l'hydravion juste avant le départ sous un prétexte quelconque...

— Vous avez ponctuellement fait tout cela...

— C'était si facile ! J'ai pris ensuite un

taxi pour rentrer de l'aérodrome à Marseille. Là, le soir, j'ai pris un train pour Cannes, où j'ai brûlé mon passeport. Des marins vinrent me chercher à un endroit convenu et, sans bagages, comme pour une promenade en mer, me firent monter sur un petit bateau à moteur, très rapide, qui fila droit au sud pendant deux heures, après quoi, ayant un peu louvoyé, il rencontra ce qu'il cherchait : l'Italien qui m'avait menée de Philippeville à Alghero ; nous allâmes contre son bord, où l'on me fit monter. Le surlendemain, seulement, de nouveau à Philippeville, où j'avais débarqué dans ce costume-ci sans éveiller la moindre attention, j'appris cette chose atroce.

Ses nerfs la secouèrent une fois de plus, et Jordan la calma en lui caressant les cheveux, tout en pensant qu'il était rudement facile de sillonner sans ennuis cette Méditerranée que les accords de Nyon avaient pourtant pointée de vaisseaux de guerre chargés de la surveiller. A condition, bien entendu, Jordan le savait entre tous, d'être

parfaitement en règle, comme le sont toujours les irréguliers.

La jeune fille n'avait pas terminé :

— J'ai fait des reproches terribles à Kaddour, et voulais lui dire que je ne pourrais jamais l'épouser, après cela... mais je ne le lui ai pas dit... je l'aime trop... et puis... il m'a répété qu'il m'expliquerait tout bientôt... Mais je ne savais pas que l'ami de mes parents devait prendre cet avion... et je ne vous ai reconnu qu'aujourd'hui, pour vous avoir croisé quand vous embarquiez... C'est abominable... jamais je n'oublierai... je suis une criminelle...

— Vous savez, petite fille, j'ai horreur des grands mots...

— Les journaux l'ont imprimé en toutes lettres, et c'est vrai...

— J'ai encore bien plus horreur des journaux... Maintenant, écoutez-moi bien : vous êtes une adorable jeune fille trop confiante, un peu exaltée... votre papa l'était aussi... les criminels sont ceux qui ont abusé de vous... lâchement... tandis qu'ils étaient dans l'ombre...

— Non ! Non ! cria presque Zorah : Kaddour n'est pas un assassin, ni un lâche...

— Bon... Bon... bien sûr...

— Vous ne me croyez pas...

— Mais si...

— Je vous assure... lui-même, je suis certaine... on s'est servi de lui... je le sais.

— Vous le savez ?

— Je le sens... Je connais trop son âme droite...

— Hum !

— Croyez-moi, je vous en supplie... ou alors, pourquoi avoir commencé par me faire tant de bien...

— Mais je ne demande qu'à continuer... seulement, les faits sont les faits...

— Pour moi aussi... et vous ne me condamnez pas...

— C'est un peu différent...

— Non, je suis sûr qu'il y a Youssouf dans cette affaire...

— Possible... Ecoutez, je vais vous tirer de là : je dois demain aller chez le juge d'instruction...

— Non... Oh ! non...

— Je suis convoqué... je m'arrangerai... je me suis toujours arrangé... vous ne serez pas inquiétée... je vous le jure... sur la mémoire de votre père...

— Et Kaddour ?...

— Nous verrons... qu'il ne fasse pas l'idiot, et se tienne tranquille, c'est tout ce que je lui demande. Ah ! vous m'en faites faire ! Faut-il que je vous... faut-il que vous soyez la fille d'Amar...

— Où peut-il être ?

— Qui ?

— Kaddour ! Au lieu de s'occuper de moi, il a pris l'auto pour se promener !

— Je le soupçonne d'avoir encore gâché les choses... En attendant demain, soyez bien sage, et si on vous demande de déposer une valise... rue d'Isly, par exemple, demandez à voir ce qu'elle contient... Là... je me moque de vous, maintenant...

— Mais comment pourrez-vous ?... Oh ! que je voudrais être morte !

— Bravo ! c'est une solution... Vraiment, on peut dire que vous m'aidez...

— Oh ! comprenez-moi donc ! comment

puis-je vivre avec l'idée d'avoir... comme une folle...

— Ça, c'est un peu vrai...

— Je suis une criminelle !

— Cela recommence ?

— Je finirai par faire comme maman !

— Quoi donc ?

— Je me suiciderai !

— Mon petit, une dernière fois je vous supplie, je vous ordonne d'être sage... ou je vous laisse tomber, avec Kaddour... Et d'abord, qu'est-ce que c'est que cette nouvelle chanson, du suicide de votre maman : vous savez bien qu'elle est morte quand vous êtes venue au monde ?

— C'est faux. Mon grand-père le raconte, mais c'est faux : elle s'est jetée du rocher de Sidi M'lid, à Constantine... un jour qu'elle y était allée en excursion...

— Qu'est-ce que vous dites ?

— La vérité. Ce n'est pas la faute de Sidi Saïd, qui a été très bon pour elle, mais à sa manière... elle n'a pas pu supporter...

— Qui vous a appris cela ?

— Ma nourrice... C'est affreux...

— Ce n'est pas gai, évidemment... Mais c'est le passé. Comme dit mon ami : la vie continue la vie... Chassez de votre cerveau ce à quoi vous ne pouvez plus rien changer... n'abusez pas des adjectifs : c'est affreux, c'est abominable, et cœtera... nous sommes dans un sale tournant, il faut en sortir... je vous en sortirai... Si, si, je vous l'ai promis. Mais aidez-moi... en restant tranquille : c'est votre seule consigne pour le moment. Demain, vous me ferez le plaisir de quitter Alger... pas pour Constantine, n'est-ce pas. Vous devez bien avoir d'autres cousins... je me charge d'expliquer à Sidi Saïd... Vous resterez absente jusqu'à ce que tout soit fini, vous m'entendez bien ! Et maintenant je vais vous quitter... je ne suis resté que trop longtemps avec vous... je dirai que j'ai attendu votre sommeil...

XVIII

« Cher monsieur,

« Saïd-ben-Manar avait raison : en vous quittant, je suis allé aussitôt, comme je vous l'ai dit, chez l'ami Brioux, lui raconter toute chaude la version de votre hôte. Il a paru sceptique, mais, voulant en avoir le cœur net, s'est rendu à la bibliothèque arabe et, à force de chercher, a mis la main sur un document concernant les fameux Enfants du Vieux. C'est une copie, bien entendu. L'original est longtemps resté exposé dans le marabout qu'habitait Hadj Brahim, à Chrea, mais Brioux a naguère visité ce dernier : il n'y a plus rien, les quatre murs sont nus. Il avait dû insister pour se faire ouvrir la petite maison, et montrer une autorisation gouvernemen-

tale, et une lettre du Bach-Agha. Ces gens — on les comprend un peu — n'aiment pas que nous violions leurs jardins secrets.

« Donc, je vous recopie à mon tour le morceau :

« Par la grâce d'Allah, le Miséricordieux... etc... (je vous épargne le préambule habituel) je vous dis ceci : les Infidèles ont, pour l'assouvissement de leurs vils plaisirs, détourné l'eau sacrée qui guérissait tous nos frères souffrants.

« Allah — que son nom soit béni ! — avait versé dans mon cœur sa sainte colère, attirant sa malédiction sur les profanateurs, leurs enfants, leurs petits-enfants, et ainsi jusqu'à la quatorzième génération.

« Mes très chers amis avaient fait serment à sa volonté, s'exprimant par ma bouche très indigne, d'être ses exécuteurs fidèles et résolus.

« De nombreux ram'dan sont depuis lors venus et revenus, et dans le jeûne et la prière, Allah (suivent trois lignes d'actions de grâces) m'a envoyé une parcelle de sa sagesse immense, et a indiqué à mon cer-

veau obtus que le sang attire le sang et que les Infidèles sont les plus forts, et que pour une goutte de leur sang ils verseront un torrent du sang des serviteurs de la vraie croyance.

« Sentant la flamme de mon existence terrestre devenir faible, j'ai rappelé mes très chers amis auprès de moi, et leur ai transmis les ordres que j'ai reçus de celui que je supplie de bientôt me recevoir, chétif, parmi ses élus remplis de gloire.

« Mes très chers amis ont compris que notre peuple serait la première victime de leur juste haine, et ont fait devant moi le nouveau serment de suspendre leur vengeance, la remettant avec confiance entre les mains d'Allah — qu'il soit béni — et de lui seul.

« Afin de témoigner durablement de toutes ces choses, ils ont signé ici... »

« Suivent les signatures du Hadj, et d'une trentaine de bonshommes qui s'appellent naturellement tous Mohammed quand ce n'est pas Saïd, Youssouf, Abdallah ou Amar.

« Vous voyez, cher monsieur, que nos suppositions concernant une vengeance posthume exercée contre vous, tombent à l'eau, et j'en suis bien aise.

« Ainsi, pour trouver le fin mot de l'énigme du « Fougueux » devons-nous faire confiance à la police, ce qui est d'ailleurs son rôle plus que le nôtre ; mais Brioux et vous-même, il faut le dire, étiez plutôt intéressés dans l'histoire !

« Et voilà pour vous, ainsi que se terminent les contes arabes.

« Et, j'attire, moi, chétif, toutes les bénédictions célestes sur vous, avec ma sympathie toute terrestre et très sincère.

« E. ROQUELIER. »

— En voilà encore un qui se met le doigt dans l'œil ! pensa Jordan. Quant à compter sur la police...

Il froissa la lettre en boule et la mit dans sa poche.

Il était d'humeur massacrante. Après un regard vers Saïd, qui dormait de la

sieste du sage dans la position même qu'il avait avant que Jordan fût allé chez Zorah, il se décida à faire une promenade en ville.

Peut-être cela lui changerait-il les idées ?

XIX

Il faillit étrangler de rage en surprenant, l'un à gauche, l'autre à droite du portail, deux hommes évidemment postés là par le commissaire Causse.

Il descendit le chemin du Marabout, prit le Telemly, rejoignit la rue Michelet, et sauta dans la baladeuse d'un tram qui descendait vers la poste. Il jura entre ses dents en apercevant un des deux policiers, qui l'avait suivi, héler un taxi qui suivit à son tour le tramway, mais qui, sous peine de provoquer un embarras, dut s'arrêter juste à sa hauteur lors d'un barrage d'agents.

Jordan vit le chauffeur s'expliquer avec son client qui paraissait lui reprocher, en gestes véhéments, de ne pas exécuter ses ordres ; il en profita pour descendre à contre-voie et entrer dans le premier magasin qui se présentait à lui.

Il en ressortit trois minutes après, un paquet de gâteaux en mains, dont il se débarrassa entre les bras d'un petit cireur ébahi de l'aubaine et qui s'enfuit aussitôt dans la crainte d'un changement d'avis.

Il continua sa promenade. Un autre jour il eût été enchanté de sa blague innocente, mais il se sentait vieux, las, vide de toute appétence.

La rue grouillait de gens pressés de n'aller nulle part. Il regardait les uns et les autres comme de l'extérieur, n'ayant aucun rôle dans cette agitation générale.

« Je suis seul... c'est ma « planète », à moi », disait-il souvent à ses amis, à ses camarades plutôt, car il n'avait pas non plus ce qui s'appelle des amis. D'habitude il riait en disant cela, et plaignait ceux

qu'un collier marque à la nuque, si léger ou si doré soit-il.

Pourtant, il se surprit à pousser un soupir ; les soupirs sont rares chez de tels hommes que lui, mais comme ils sont pesants lorsqu'ils parviennent à se frayer passage à travers l'épais blindage qui enveloppe le cœur !

Et d'où venait ce relâchement de soi, qu'il se reprocha d'ailleurs vite ?

Peut-être de ce sentiment de néant, d'inutilité qui l'assaillait, lui semblait-il, pour la première fois...

En tout cas, pas à cause des événements auxquels, bien malgré lui, il se trouvait mêlé. Il en avait vu d'autres, et saurait cette fois, non seulement s'en tirer, bien entendu, mais aussi en tirer Zorah, et peut-être son fou-fou de fiancé.

Zorah...

Passant devant la glace d'un grand café, il haussa les épaules, comme pour se moquer de lui-même.

Et, machinalement, il s'assit à la terrasse.

— Une fine à l'eau ! commanda-t-il au garçon.

Un grand jeune homme, de la table voisine, se dressa vers lui :

— Monsieur Jordan...

— Quoi ? Tiens ! Maxime !

— Lucien, monsieur, Lucien, reprit en riant le steward du « Fougueux »... Je vous supplie de ne plus m'appeler Maxime... j'ai été interrogé pendant plus de deux heures par le commissaire Causse...

— Ah ! celui-là !

— Enfin, tout va bien. C'est amusant, je ne vous avais pas vu, mais j'ai reconnu votre... « une fine à l'eau ! » Vous rappelez-vous ? Dans l'hydro...

— C'est vrai : si je n'avais pas eu soif, je ne vous aurais pas appelé...

— Je n'aurais pas buté dans la mallette de cette bonne femme.

— Bonne femme ! Bonne femme ! qui vous dit que c'est une bonne femme...

— Je...

— Excusez-moi, mon vieux... je suis un peu nerveux... j'en ai par-dessus la tête,

de toute cette histoire... N'en parlons plus, voulez-vous ?... Vous êtes à terre, aujourd'hui ?

— Aujourd'hui, et pour plusieurs jours.

— Et le « Fougueux » ?

— Fini. Fini, Air-France...

— Comment cela ? Pas à cause de cette affaire ?

— Nullement, il y a longtemps que je voulais quitter...

Il raconta à Jordan comment, après avoir terminé ses études secondaires, puis son service militaire, il entra dans une banque ; mais il ne pouvait endurer la vie derrière un comptoir ; il avait sollicité et obtenu l'emploi de steward, faute de connaissances techniques, à Air-France. Puis son goût d'inédit s'était rapidement ratatiné dans ces éternels allers-et-retours sur un parcours toujours le même. Autant être receveur d'autobus ! Il se trouvait saturé de cette existence qu'il jugeait aussi casanière que celle qu'il avait fuie à la maison ; alors, maître d'un récent héritage de cinquante mille francs et de quelques écono-

mies, il avait donné sa démission à la Compagnie, et retenu son passage sur le « Cap-Tourane », qui ferait escale dans deux jours à Alger avant de repartir pour Hong-Kong, où il espérait, avec la situation actuelle, rencontrer un peu d'imprévu.

Jordan saisit l'occasion d'épancher en sarcasmes ce qu'il croyait être son énervement et qui n'était — on l'eût rendu furieux en le lui disant — qu'une espèce de peine lancinante et indéterminée.

Devant le jeune homme qui n'en pouvait mais, et qui ne comprenait rien à cette avalanche, il tint ce discours sans presque reprendre haleine :

— Tous les mêmes : ils ont la chance d'avoir un père et une mère qui se sont échinés pour leur établir une vie propre, bien droite, et ils préfèrent aller se faisander dans quelque misérable coin ; il est vrai qu'ils ne pensaient pas finir comme ça... Ah ! jeunes idiots... ne vous vexez pas, je me mets rétrospectivement dans le tas. Vous vous pensez plus fort que les autres. Vous vous croyez capable de con-

quérir des empires. De réussir là où les précédents ont échoué. D'être fort. D'être riche...

— Ce n'est pas cela...

— Alors, pouvez-vous me dire qu'est-ce que c'est ?... Quelle folie vous a pris ?

— Je ne sais pas au juste... quelques photos de beaux pays...

— Vous êtes servi, ici...

— Non : l'Algérie, c'est la banlieue...

— Et quand vous aurez fait le tour, et que vous vous retrouverez à Bécon...

— Le tour peut ne jamais finir... La folie qui m'a pris ?... quelques objets exotiques ramenés de « là-bas » par un vieux marin, et dont simplement l'odeur qu'ils gardent encore est à vous dégoûter de celle des roses de chez nous...

— Mon vieux, allez à la Casbah, il paraît...

— Non, ça pue... et puis c'est pourri par nous autres...

— Vous croyez qu'ailleurs ?...

— ...Quelques noms merveilleux enten-

dus au hasard... et ce simple mot : l'Aventure.

— Mon pauvre garçon, vous êtes complètement fou. Oh ! je sais : des mots merveilleux, comme vous dites : Trincomalee... palétuvier... crapaud-buffle... cela fait exotique, n'est-ce pas ? Cela vous donne des envies d'y aller, hein ? Quand on a vu que Trincomalee est un miteux village de pêcheurs, que les palétuviers sont des arbustes plus ou moins rabougris aux racines tortueuses, que le crapaud-buffle est simplement un peu plus gros et plus pustuleux que les autres, on est bien avancé. Et je ne vous parle pas des fièvres, ni de toutes les maladies du répertoire, ni des moments de cafard intolérable, ni des bêtes dangereuses, serpents ou autres, ni du danger lui-même, qu'on rencontre souvent...

— Ah ! le danger, justement...

— Oui, oui, je connais le chromo : le danger... l'esquif sur la mer démontée, les rixes dans les bouges pittoresques pour les yeux d'une fille qui naturellement est

magnifique... Non, taisez-vous : vous ne savez pas ce que c'est, et Dieu vous garde de l'apprendre : la balle qui vient... on ne saura jamais d'où, les coups de traîtrise, la faim, la soif, avec quelquefois de l'or plein des sacs... comme moi-même, jadis, dans le Haut-Colorado...

— Oh ! racontez...

— Non ! Vous seriez capable de trouver cela très drôle. Et pourquoi tant de mal, pour quoi ? pour quelques pincées de monnaie, qui filent aussitôt des doigts... et généralement pour rien.

— Qu'est-ce que cela peut faire ? Ce n'est pas le profit, ou l'or, qui m'attirerait, il me semble, mais précisément le mal que je me donnerais pour le saisir, et la joie que j'aurais à le flanquer au vent, si j'étais arrivé à mon but. Puis, je recommencerais !

Jordan sourit : il venait d'entendre le cri de l'âme de tout aventurier.

Mais il reprit :

— Pauvre gosse, presque tous laissent leur peau à ce jeu...

— La belle affaire !...

— C'est stupide, ce que vous dites là. Mais j'admets, pour vous faire plaisir, que mourir ne soit rien, selon le lieu commun qui dit qu'on doit mourir un jour... Et ceux qui ne meurent pas tout à fait ? Si vous aviez vu, comme je les ai vus, ces lamentables bougres qui traînent dans un endroit du monde où les avaient appelés je ne sais quels espoirs de plaies, de bosses, d'or, ou quelque ambition détraquée ? Si vous aviez vu ces loques, vous seriez dégoûté.

— Ils n'avaient pas la foi suffisante...

— La foi en quoi, je vous le demande ? Vous ne savez pas ?... eux non plus... mais ils l'avaient : ils l'ont perdue dans la glace, dans le désert, dans une tempête ou dans le poing d'un gars qui était plus fort qu'eux, avant de crever à son tour.

— Il y en a qui ont gagné !

— Je n'en connais pas trois. Et ceux-là mêmes, que leur reste-t-il ? Un goût de cendres dans la bouche, vous m'entendez ; rien d'autre.

— De beaux souvenirs...

— Parlons-en... De beaux souvenirs, oui, des saletés que bon gré, mal gré ils ont commises, une fois ou l'autre. Oh ! pas de remords, bien sûr, non, même pas : rien ! Derrière eux, devant eux, du vide. Croyez-moi : les voyages, l'aventure, cela enrichit peut-être les yeux... cela appauvrit le cœur à tout jamais. On vit toute sa vie seul, on meurt seul, on n'a pas d'amis ; dès qu'on rencontre quelqu'un qui semble devoir vous plaire, il est juste temps de lui serrer la main et d'aller plus loin. Voyez, aujourd'hui, par exemple, mon garçon... vous m'êtes plutôt sympathique, quand ce ne serait que par votre folie... A quoi cela sert-il ?...

— Mais vous-même...

— Moi... sursauta Jordan redevenant d'un bloc aussi désagréable que possible. Qui vous parle de moi ? Il n'y a aucun rapport, et puis cela ne vous regarde pas, mon ami...

Il jeta quelques pièces sur le marbre, et sans plus se préoccuper de l'effet produit

sur le jeune homme par ses paroles, il se leva et marcha, devant lui, sans dessein ni pensée, pendant un quart d'heure.

Mais son esprit revint bientôt aux réalités : il lui fallait songer à la façon dont allait tourner l'histoire de la bombe : ne pas y laisser impliquer Zorah, avant tout. Unique solution : laisser le juge d'instruction préparer une belle erreur judiciaire, pour gagner du temps ; maintenir Zorah hors d'Alger, pour que ses nerfs ne se mêlent de rien ; Kaddour... le surveiller, tâcher de savoir ce qu'il a dans sa caboche. Surtout, s'assurer l'aide de Verni... Bonne idée !...

— Hep ! chauffeur ! A l'hôtel Arletta !

XX

Lorsque Jordan s'approcha du long comptoir derrière lequel trônait Verni, celui-ci, qui l'avait aussitôt remarqué, allongea ses lèvres en une moue invitant au silence, puis :

— Bonjour, monsieur. Voici l'horaire de l'avion pour Tunis, que vous m'aviez demandé... Attendez, je vais vous inscrire le prix du passage...

Il griffonna quelque chose, et tendit la brochure à Jordan :

— Voici, monsieur.

— Merci, concierge.

— A votre service, monsieur.

Jordan fit mine de compulser attentivement le fascicule, et lut ceci, écrit au crayon :

« Dans cinq minutes, au petit bistrot de l'autre jour. »

D'un pas de flânerie il quitta le hall, puis l'hôtel, et s'en fut au café convenu, où il choisit une table de façon à pouvoir parler sans être mouchardé. Aussi bien, l'heure était creuse.

Verni ne se fit pas longtemps attendre.

— Mon vieux, j'ai fait exprès de ne pas te reconnaître...

— J'ai bien pensé que tu avais tes raisons. Alors ?

— D'abord, que je te dise : Causse est venu avant-hier me fourgonner à ton sujet. Bredouille, qu'il est reparti ! Mais il a l'air d'en vouloir...

— Je pense bien : je vais demain, à six heures du soir, chez le juge d'instruction. Mais laissons cela : déballe ton sac, nous ne pouvons rester ici trop longtemps...

— Tu sais, je fais ce qu'il me plaît, pourvu que le service marche. Donc, voici : tu as vu le petit Arabe, le groom, à côté de moi ?

— Oui.

— Bon. Eh bien ! mon petit vieux, c'est un Judas.

— Ah bah !

— Tu vas voir, si tu m'écoutes : Nous avons un client qui depuis trois ans vient à peu près régulièrement tous les six mois, chaque fois pour huit ou dix jours. Un Hollandais, qu'il dit. Il s'appelle Van Koolhoven, qu'il dit. Il voyage pour les moteurs je-ne-sais-plus-quoi, qu'il dit. Tous ses papiers sont impeccables. Bon. Mais moi, avec la binette qu'il a, je croirais plutôt que son nom c'est Von Kartofel, ou dans ce genre. Et qu'il voyage pour la dynamite, mon gars. Bon. Ceux qui me disent autre chose que ce qu'ils me racontent, je les bigle du coin de l'œil, tu comprends. Il est à l'hôtel depuis hier. Voilà que pas plus tard que ce matin, il s'arrête à ma boutique, et me demande :

« — Vous parlez arabe, concierge ? »

Je lui réponds que je comprends seulement l'anglais, l'allemand, l'espagnol et l'italien. Pour l'arabe, macache chouïa fissa bezef. Mais, je lui dis, il y a le petit

qui peut traduire ce qu'il veut. C'était pas pour traduire, qu'il dit, mais pour se remettre à la langue d'ici, comme ça, parce qu'il vient du Caire, où ce n'est pas le même arbi tout à fait. Alors, ils se mettent à parler, questions, réponses, tout ce qu'il y a de plus naturel.

Eh bien ! mon pote, j'en ai pris plein les pavillons ! Cramponne-toi : il s'agit tout simplement...

— Mais tu ne comprends pas l'arabe ?

— Ha-ha ! je t'ai bien eu, toi aussi. Tu penses que je ne suis pas depuis quinze ans dans ce bled sans avoir appris comment tortiller la fleurette aux fathmas.

— Tu es un as, Verni !

— Attends, ce n'est rien. Je m'en sers seulement pour le nécessaire. Sans ça, je ne le dis pas. Quelquefois j'ai du bon temps... on s'amuse comme on peut. Je laisse gazouiller autour de moi, on ne se méfie pas, alors c'est roulant. A la Casbah, surtout... Oh ! ça. Il faut que tu connaisses : je t'emmènerai un jour...

— Oui, mais pas aujourd'hui. Continue donc...

— Bon. Il s'agit d'un nommé Youssouf-ben-M'Hammed...

— Youssouf ? Tu commences à m'intéresser...

— Je commence ? Espère un peu : ce Youssouf donne rendez-vous au Kartofel cette nuit à dix heures au Ravin Bleu !

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est un endroit, près de Chrea...

— Non !...

— Oui, je te dis : c'est très joli, il y a des cèdres qui deviennent bleus au coucher du soleil...

— Continue...

— Il faut te dire que Youssouf-ben-M'Hammed, il est bien connu comme communiste ; il a fait partie de l'Etoile Nord-Africaine, et puis il est aussi du Parti Populaire Algérien... tout ça, tu sais, ça se tient. C'est des trucs louches, et je me demande comment ils ont du flouss pour leurs affiches, etc... D'ailleurs je commence à le comprendre...

— Verni, as-tu déjà entendu parler d'un certain Hassan Yaccoub ?

— Il est bien connu celui-là. Il habite Constantine. Plein aux as. Il ne nous aime pas, paraît-il.

— Qui, « nous » ?

— Les Français. Il y en a encore quelques-uns comme cela, pas beaucoup. On dit aussi qu'il s'occupe du mouvement pan-arabe, comme ils l'appellent, mais je n'ai pas de tuyaux.

— Et connais-tu un nommé Kaddour ?

— Ça, c'est formidable, que juste tu en parles. Ils en parlaient aussi. Il sera là-haut ce soir.

— Où ?

— Au Ravin Bleu, dans la bicoque du Youssouf.

— Et les Ouled Chibani, ça te dit quelque chose ?

— Dis donc, Jordan, tu es le diable ! D'où connais-tu tout cela ? Ils ont dit ce nom-là aussi.

— Ne te préoccupe pas... Et alors ?...

— Alors quoi ?... c'est tout. Tu n'es pas

servi ? Oh ! suis-je bête, j'oubliais le principal : ils ont causé de toi.

— Tu ne pouvais pas le dire plus tôt ?

— Je te dis, je suis un ballot. C'est même pour cela que je te raconte l'histoire, sans quoi je ne vois pas pourquoi j'y aurais pensé.

— C'est une chance !... Qu'est-ce qu'ils disaient à mon sujet ?

— Pas grand'chose ; simplement ceci : celui qui habite Dar-es-Salam en ce moment — tu comprends, ils n'ont pas dit ton nom, qui aurait pu attirer mon attention — il est accusé par la police d'avoir fait le coup.

— Parfait.

— Si tu le prends comme ça, tout va bien... Après quoi, le client, il s'est remis à parler dans son français à la Potsdam, il a donné dix francs au môme, pour la « ponne » leçon, il a dit. Et puis il est parti. Moi, j'ai fait mine de rien, et je comptais bien te relancer...

— C'est tout cuit... Verni !...

— Quoi donc ?...

— A quelle heure finit ton service, ce soir ?

— A huit heures. Pourquoi ?

— Tu n'as rien de spécial ?...

— Hum ! c'est-à-dire...

— Tu la verras demain, ta belle brune.

— Elle est blonde. Tu arranges ça, toi... Enfin, on est des Tordus, oui ou non ? Je suis ton homme.

— Peux-tu louer une voiture rapide ?

— Sûrement pas.

— Il le faut, m'entends-tu, il le faut !

— Pourquoi, puisque j'en ai une ?... Ha ha ! je t'ai eu encore !

— Verni, ce n'est pas le temps de rire. Viens me prendre sur la route, derrière Dar-es-Salam, ce soir à huit heures et demie... pas juste derrière... tu arrêteras cent mètres, au moins, avant le mur... Tu connais ?

— Je trouverai.

— Merci, vieux frère. Et maintenant séparons-nous. A ce soir... A propos : le plein d'essence !

— Ça va de soi.

— Mon petit Verni, j'ai beaucoup de poudre dans le nez.

— Qu'est-ce que tu racontes... tu prises maintenant ? ou bien... tu ne vas pas me dire que...

— Crétin : c'est une expression ouolof...

— Ah ! j'y suis : tu sens une odeur de poudre... il va y avoir de la corrida...

— Tu comprends tout à demi-mot.

— Suffit, pour la mise en boîte. Tu n'as qu'à parler français. Là-dessus, je file. A tout à l'heure !

Le soir était venu. Jordan chercha un taxi, mais n'en trouvant pas se mit à marcher. Il rencontrerait bien une station.

L'idée de la lutte, de l'action, lui avait posé de nouveau les nerfs en bonne place, ce qui se traduisait immédiatement par l'envie de s'amuser. Il entra dans le premier café qu'il vit sur son chemin et se rendit à la cabine téléphonique, d'où il demanda le bureau central de la Police d'Etat.

— Allo, donnez-moi le bureau du commissaire Causse, je vous prie...

— .....

— Il n'est pas là ? Dommage. Voulez-vous me mettre en communication avec un inspecteur de son service ?... Oui, c'est urgent... non, je dois parler moi-même...

— .....

— Bonsoir... Qui est au bout du fil ?... Voyons ! tu me reconnais bien... je ne vais pas dire mon nom à l'appareil !... Ecoute, je n'ai pas le temps de discuter... Jordan...

— .....

— Oui, mais oui, Jordan ! Il est en ce moment au Carlton's Bar... dépêche-toi. Bonsoir.

Ayant coupé la communication, il envoya un petit mendiant indigène chercher un taxi, qui ne fut pas long à venir se ranger contre le trottoir. Moins de cinq minutes après, arriva le policier qu'il avait quelques heures avant « semé » avec désinvolture. Il l'accosta, et l'autre en fut tout ébaubi :

— Quelle chance, monsieur l'Inspecteur ! J'avais si peur, figurez-vous, que ce soit l'un de vos collègues...

— Quelle est cette plaisanterie ?

— Dites plutôt : cette délicate attention ! Je tenais essentiellement à vous raccompagner moi-même à votre poste d'observation... Veuillez monter...

Le malheureux ne savait quel parti prendre, qui se conformât à sa dignité. Puis, jugeant qu'au fond le mieux serait, afin de le surveiller, d'accompagner son « client », il monta dans la voiture, suivi de Jordan qui, tout le trajet durant, ne cessa d'être exagérément aimable.

Au coin du Telemly et du chemin du Marabout ils descendirent du taxi et se séparèrent, non sans que Jordan ne lui eût fait une dernière recommandation :

— Monsieur l'inspecteur, dorénavant, au lieu de risquer de me semer en route, demandez-moi donc tout simplement où je vais : je me ferai un honneur de vous en informer.

XXI

Jordan fut content d'apprendre de la bouche même de son hôte que Zorah avait repris tout son calme. Pourtant, elle n'avait su, lui dit-il, expliquer sa crise nerveuse, dont il s'excusait encore auprès de son invité. Il devait s'agir, pensait-il, d'un différend passager entre elle et Kaddour, comme l'amour aime en émailler son chemin, préparant ainsi le plaisir de la réconciliation.

Jordan se déclara entièrement de cet avis, et ajouta que peut-être conviendrait-il — s'il lui était permis de donner son opinion, — de ne pas laiser prise, pour le moment, à tout ce qui pourrait prêter matière à envenimer une querelle certainement minime en soi.

— C'est exactement ainsi que j'ai jugé,

dit le vieillard, et j'ai aussitôt proposé à ma petite-fille, bien qu'elle rentre à peine de Constantine, d'aller à Zeralda se reposer l'esprit quelques jours chez un de mes bons amis dont les filles sont ses camarades de jeux depuis toujours.

— A-t-elle accepté volontiers cette nouvelle séparation ?

— Certainement, et je dirai même, avec un empressement qui m'a un peu étonné. Elle a demandé à prendre le car demain matin. Je n'ai pas voulu l'interroger aujourd'hui, mais j'avoue que je suis inquiet: je crains pour le bonheur de ces deux enfants... et je ne sais pas que craindre exactement...

— Je suis sûr que votre affection s'inquiète pour rien.

— Il se passe des choses pas naturelles : ainsi cet après-midi de congé que m'a demandé Kaddour...

— Tout se tient, Sidi Saïd : ces deux petits se sont, comme vous l'avez pensé, querellés pour quelque babiole; les nerfs de Zorah en ont été aujourd'hui les vic-

times ; lui, cache certainement un état analogue à celui de sa fiancée, sous son orgueil de jeune mâle, et il montre avec ostentation son indépendance en allant se promener. Il ne faut pas chercher plus loin.

— Puissiez-vous dire vrai ! En tout cas, je vous affirme que, de mon temps, ceux de ma race n'accordaient pas autant d'importance à des mièvreries sentimentales : il est vrai que l'on vivait d'une façon moins tranquille, et les femmes avaient assez de partager les dangers des hommes, sans se permettre le luxe de petites crises de nerfs...

— Sidi Saïd, c'est le triste privilège des générations âgées de se souvenir qu'autrefois elles agissaient mieux que ne le font aujourd'hui les générations suivantes. Je puis vous affirmer que l'époque actuelle est encore assez fertile en imprévu...

— Il est vrai, mon ami, que vous êtes en droit...

— Il ne s'agit pas de moi, mais de ces deux jeunes gens ; de toutes façons, laissez-moi être l'oiseau de bon augure et

vous garantir que, dès le retour de Zorah, rien de tout cela ne restera.

— Je vous remercie et je le souhaite avec vous. Je décide d'avancer le jour des noces, bien que je me sente ces temps-ci assez faible, et que la perspective de fêtes, de bruit, me fasse un peu peur... mais il s'agit du bonheur de Zorah, et de Kaddour que j'aime aussi beaucoup.

— Vous avez raison, Sidi Saïd, le plus tôt sera le mieux. Quant à moi, ce soir, afin de respecter votre repos...

— Cher ami, jamais vous ne me fatiguez...

— Si, si, il faut vous ménager ; je vais donc, si vous le voulez bien, aller ce soir au cinéma : on joue un film de gangsters, d'espions, etc..., dont je me promets un excellent divertissement.

Huit heures et demie ! Verni devait déjà être là. Jordan sortit de la maison, mais au lieu de se diriger vers le portail, monta dans le parc vers l'endroit où le mur était en partie éboulé. Il s'assura que personne ne le surveillait à l'intérieur ni au dehors,

et d'un bond silencieux se trouva sur la route.

Le fidèle Verni attendait à l'endroit convenu.

Pour éviter tout bruit, il démarra sans moteur, grâce à la pente.

— Quel cap, mon capitaine ?

— Chrea. Le Ravin Bleu.

XXII

— Voilà, vieux. Nous allons laisser ici la bagnole ; elle est prête à partir sans manœuvre. Plus loin, nous risquerions de nous faire repérer. Dans ce renfoncement, personne ne peut la voir... Allez, viens, prenons ce chemin-ci, qui mène au Ravin Bleu. Là-haut, c'est Chrea même.

— Tu m'as l'air de connaître le patelin à fond ?

— Moi tout connaisse, mon z'ami. C'est simple, l'hiver, je viens dans ce coin faire du ski chaque jour de congé. C'est fameux, tu sais, de la belle neige, et...

— Chut !...

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Regarde.

Deux masses plus noires se silhouettaient dans la nuit. Ils s'approchèrent. C'étaient deux automobiles vides.

— Nous ne devons plus être loin. C'est dans ce quartier que sont les seules bicoques de tout le coin : des châlets que les gens d'Alger louent pour l'été, et surtout pour l'hiver. Ton Youssouf doit être dans l'un d'eux. Allons doucement.

— Oui, et plus une parole !

En effet, à gauche et à droite du chemin qu'ils suivaient, se dressaient en désordre des maisons dont ils devinaient les formes. Toutes paraissaient inhabitées pour l'instant. Pourtant, à un moment, Lheureux mit sa main sur le bras de son compagnon, et lui fit signe d'écouter.

Un bruit de voix venait d'une des habi-

tations. Ils se déchaussèrent, puis s'approchèrent, et collèrent leur oreille sur le volet de bois d'une fenêtre. A l'intérieur se poursuivait une conversation animée : dans cette solitude, comment se méfier d'écouteurs indiscrets ?

Jordan fut stupéfait de reconnaître la voix de Kaddour :

— Je vous dis que cet homme a la baraka : sans quoi cela ne pouvait pas manquer.

— Ya ! interrompit un accent dur et guttural, c'est manqué quand même, et au lieu d'un accident colossal qui n'aurait pas laissé de traces, attribué à la mauvaise fabrication française, voilà une enquête policière sur notre dos. Heureusement, ce Jordan est sérieusement compromis, cela nous donne le temps de souffler. Mais il se disculpera, et alors ? Messieurs, vous êtes des imbéciles et vous avez mal employé mon argent.

— Votre argent, monsieur, je m'en moque. Je tenais autant que vous à tuer Jordan, ce maudit, petit-fils de maudit. Je

crois l'avoir prouvé en exposant la vie de ma fiancée.

— C'était le meilleur moyen de détourner les soupçons de nous. Ces chiens de Français nous suspectent chaque fois qu'on a cassé un carreau.

— Ya ! Belle idée encore, d'avoir mêlé à cela une femme ! Et si elle parle ?

— Je vous garantis que non : elle fait ce que je veux. Elle ne demande qu'à ne plus entendre parler de cette affaire...

— Ta, ta, ta ! Vous garantissez quoi, jeune homme ? Savez-vous seulement si elle n'a pas reconnu Jordan ?

— Mais non, elle ne l'avait pas vu dans l'avion.

— Alors, pourquoi s'est-elle évanouie ?

— Parce qu'elle s'est trouvée devant Jordan qu'elle ne connaissait pas, je vous le répète, mais qu'elle savait par les journaux, être... lui. C'est très compréhensible.

— Trop compréhensible, beaucoup trop...

— Mais je le tuerai, monsieur, je le jure.

En ce moment c'est impossible, il est notre hôte...

— Ha-ha ! les fameuses lois de l'hospitalité, n'est-ce pas ? Vous êtes une race de pantins ridicules et nerveux...

— Je ne vous permets pas...

— Taisez-vous, c'est moi qui paye, qui permets et qui défends. Je vous ordonne de vous tenir tranquille jusqu'à nouvel ordre, c'est tout. Et, maintenant, assez bavardé. Allez à l'auto, je rentrerai à Alger avec vous ; il vaut mieux que monsieur Youssouf aille seul dans la sienne. Partez devant, j'ai deux mots à dire seul à... Eh bien ! allez ! qu'attendez-vous ?

La porte claqua, et Jordan entendit les pas de Kaddour diminuer... La voix avait repris :

— Youssouf, mon cher, il faut se méfier de celui-ci. Il faudra le... le neutraliser, ainsi que sa fiancée.

— Compris !

— Attention, pas maintenant : vous rechercherez l'occasion plus tard, quand vous aurez agi plusieurs fois, et qu'on

pourra mettre leur histoire sur le chapitre d'un règlement de comptes. D'ici là : le surveiller... je déteste ces exaltés. Il a intérêt à se taire à cause d'elle, mais on ne sait jamais.

— C'est malheureux d'avoir raté, le moyen était bon.

— Pas de... comment dit-on ? de récriminages sur le passé, s'il vous plaît. Les ordres sont-ils donnés pour la « Ville-d'Alger » ?

— Oui. Le bateau doit sauter dans... exactement dans sept jours. Hassan Yaccoub se charge de tout, et il a ses hommes bien en mains. Il sera ici demain soir.

— Et le Palais du Gouverneur Général ?

— Tout est prêt. C'est pour après-demain. La bombe est faite, mise dans le coffret. La serrure est prête, la clef est dessus... il n'y a qu'à la tourner. C'est dans la chambre à côté, voulez-vous voir ?

— Non, inutile. Vous êtes responsable. Et souvenez-vous que nous n'admettons pas deux échecs. Maintenant, partons.

— Je vais vous accompagner à l'auto.

vous ne reconnaîtriez pas le chemin, mais je reviens : je dois encore préparer la valise pour Hassan. Il vaut d'ailleurs mieux que nous ne nous suivions pas de trop près.

— Bon. Une parole encore : demain, c'est le dernier rendez-vous en cet endroit. On ne peut venir le jour à cause des habitants, et la nuit il serait à la fin trouvé curieux, ce manège d'automobiles entre Blida et ici. Convenu. Donc : vingt-trois heures demain, Hassan sera là, et vous, tant pis pour une fois, vous me prendrez avec votre voiture.

Les deux hommes sortirent, et se dirigèrent vers l'auto où attendait Kaddour.

Jordan fit signe à Verni de rester sur place. Il contourna le châlet, y entra et, après une seconde d'hésitation, alla dans une deuxième pièce, vers la fenêtre de laquelle il se dirigea.

Mais alors il entendit des pas ; Youssouf revenait. Une seule chose à faire : se glisser sous le lit.

Pendant un quart d'heure l'Arabe se livra à une série d'opérations que Jordan

ne pouvait suivre que par le bruit d'objets remués ou posés.

Enfin ce fut fini. L'électricité s'éteignit. La porte claqua, deux serrures fonctionnèrent avec un son huilé. Peu après un moteur fut mis en marche, et bientôt on ne l'entendit plus.

Jordan sortit de sa cachette, se mit debout, ouvrit la fenêtre, puis les volets, et appela Verni à voix chuchotée. Celui-ci apparut, enjamba la croisée. Jordan referma les volets dont il assujettit la barre, puis la fenêtre elle-même.

— Nous sommes chez nous !

— Où ça ? Je n'y vois rien. Et d'abord tu peux te vanter de m'avoir flanqué une de ces frousses... on n'a pas l'idée de laisser un copain pendant une heure...

— Au travail, Verni, nous épiloguerons plus tard.

Il promena le faisceau d'une lampe de poche, tamisé par plusieurs épaisseurs de son mouchoir, sur les meubles et les murs des deux chambres qui formaient l'ensemble de l'habitation. Il s'arrêta à la vue d'un

parchemin placé sous verre, pendu au mur, recouvert de caractères arabes, et qui paraissait en assez mauvais état, déchiré par endroits, usé à d'autres.

— Verni !

— Voilà !

— Puisque tu parles l'arabe, sais-tu le lire aussi ?

— Je pense bien. Qu'est-ce que tu veux que je... Ah ! c'est ça ? Attends un peu... donne-moi plus de lumière, veux-tu, c'est écrit si petit... très bien... Par la grâce d'Allah le Miséricordieux... que son nom soit béni...

— Passe, passe tout ça...

— Il y en a long...

— Justement !

— Attends... qu'il répande sur nous... non : c'est encore des salamalecs... Ah ! voilà : les infidèles ont... pour s'amuser... tu sais, je traduis le sens...

— Oui, vas-y.

— Ils ont détourné l'eau... l'eau bénite, quoi !... qui guérissait nos frères malades.

Allah... que son nom soit béni... encore ! Dis donc, ça en fait des bénédictions !

— Je t'en prie, pas de boniments. Continue.

— Allah, m'a mis en colère.

— Tu dis ?

— Enfin... il m'a mis la colère au cœur, tu comprends ? et il a maudit les... les types, quoi et leurs enfants... jusqu'à quatorze fois les enfants de leurs enfants... Eh bien ! mon petit gars, ils ont de la rancune...

— Mais va donc !

— Mes copains lui ont juré... à moi... si tu y comprends quelque chose... Ça va, ne t'énerve pas, je poursuis : ils ont juré de... d'exécuter... d'exécuter impitoyablement et fidèlement...

— Après !

— Pour être les témoins... de tout ça, ils ont signé... et puis, mon petit vieux, des tas de noms, au-dessous de... attends... Oh ! là la ! ce qu'il écrit mal... Hadj Brahim.

— C'est tout ?

— Mais oui.

— Tu n'as pas sauté des lignes ?

— Appelle-moi navet, tout de suite...

Jordán sortit de sa poche une boule de papier, qu'il déplia : la lettre de l'architecte. Il la tendit à son ami, toujours en l'éclairant :

— Lis ceci, à partir de là...

— Euh !... Par la grâce d'Allah le Miséricordieux, que son nom soit béni... mais... c'est ce que je viens de te lire... c'est inouï, ce truc-là !

— Continue...

— ...C'est exactement pareil... la malédiction... la vengeance... hé ! là ! Jordan, il y a quelque chose en plus, sur ton papelard : de nombreux ram'dans sont revenus.

— Je sais. Finis de lire.

— ...Ah ! C'est incroyable. Comment expliques-tu le coup ?... parce que, faut croire, il s'agit de la même histoire...

Jordan projeta de nouveau la lumière sur le document, qu'il examina mieux ; Verni de son côté regardait de tous ses yeux. Soudain, il s'écria :

— Jordan, regarde...

— Tais-toi donc ! Es-tu fou de crier ainsi ?

— Regarde : sous la phrase où il est dit que ses copains seront les exécuteurs, et cœtera... le papier est coupé...

— Je vois...

— Et en dessous on a remis les signatures... c'est du beau travail...

— Oui... à peine visible... surtout placé en cet endroit... loin du jour... et de la lampe électrique.

— Les sagouins ! Mais pourquoi tout cela ?

— Je t'expliquerai en route. Continuons l'inspection... Ah ! voici le coffre dont il parlait...

— C'est joli! Tu sais, j'adore l'art arabe, quand c'est bien fait.

— Ne touche pas, imbécile ; ne touche à rien... Viens, nous en avons assez vu. As-tu un canif ?

— Oui, voici.

— Avec un tire-bouchon ? C'est parfait.

Ils se retrouvèrent dehors. Jordan tira à

lui les deux battants de la fenêtre de façon à ce qu'ils joignissent bien, et parfit la fermeture grâce au tire-bouchon dont il avait vissé un centimètre dans le bois d'un battant : il n'y avait qu'à tirer.

Les volets furent simplement poussés.

Pendant une bonne partie du trajet, Verni, d'ailleurs trop occupé à prendre ses virages, se retint de questionner Jordan, dont il devinait le silence plein de pensées. Mais à la fin son envie fut trop forte :

— Et maintenant, vas-tu m'expliquer...

— Mais oui, vieux frère : ces brutes ont tout simplement embobeliné ce pauvre gosse...

— Qui donc ?

— Kaddour.

— Tu appelles ça un pauvre gosse, un petit salopard qui voulait te tuer... qui veut toujours... Et qu'est-ce que cette histoire de fiancée ?

— C'est autre chose... trop long à te raconter... tu te rappelles avoir entendu parler des Ouled Chibani par le... Hollandais ?

— Oui, ils ont dit ce nom-là...

— C'est une sorte de secte, mon vieux. Un vieux marabout, Hadj-Brahim-el-Chibani...

— Celui qui a signé ?

— Oui. Il faisait des miracles, ou prétendus tels, avec l'eau d'un ruisseau, que mon grand-père, le colonel Jordan...

— Quoi ? le type de la conquête ? Tu m'en bouches un coin !

— Laisse-moi parler, veux-tu. Il a fait détourner le ruisseau vers le parc de la maison du gouverneur. Alors tu vois d'ici la colère du bonhomme, qui y perdait son gagne-pain...

— Tu sais, ce n'était pas forcément un charlatan : encore maintenant, il y a chez eux de braves vieux qui guérissent des foules de gens... c'est peut-être la foi qui les sauve... ou le système Coué... mais le fait est là !

— Possible. En tout cas, il a fait jurer à ses amis de le venger, et de tuer mon grand-père...

— Ils l'ont eu ?

— Non, mais ils en ont eu d'autres. Tous ceux qui sous ses ordres ont participé aux travaux, tombaient sous le coup de la malédiction et de la vengeance. Et, tu l'as vu, jusqu'à la quatorzième génération, parce que les descendants des premiers Ouled Chibani devaient continuer.

— Quelle histoire !

— Seulement, tu le sais aussi, le vieux s'est ravisé sur le tard.

— J'y suis. Mais alors ?

— Alors Youssouf, Hassan Yaccoub, d'autres probablement que nous ne connaissons pas, les uns sincères, la plupart intéressés ou ambitieux, comme toujours dans ces affaires-là, font... disons : de la politique. Sous le couvert de pan-islamisme, de pan-arabisme, ils s'allient à tous ceux — tu as vu, Van Koolhoven — qui peuvent les aider, surtout financièrement. Ils marchent avec Moscou quand ils croient en tirer quelque chose, avec d'autres à d'autres moments...

— Quelle fricassée !

— Oui, où les poulets sont d'abord la

France, ensuite les pauvres bougres d'indigènes que les chefs envoient aux coups durs en restant eux-mêmes à l'abri, comme le cas s'est produit en Tunisie il n'y a pas si longtemps...

— Avec le Destour, je me rappelle. Mais Kaddour, là dedans ?

— Kaddour est le petit-fils d'un compagnon d'armes du père de Saïd-ben-Manar...

— Pas si vite, tu m'embrouilles.

— ... dont la propriété bordait le ruisseau en question. Certainement, il était un des Ouled Chibani.

« D'autre part, le grand-père de Youssouf était un fidèle de Hadj Brahim. Youssouf est chargé de l'entretien du marabout, à Chrea, où le vieux a passé la fin de sa vie... Comment il a connu Kaddour ? Je n'en sais rien. Au lycée probablement. On comprend la suite : la bande décide une série d'attentats destinés à miner le prestige français, comme un hydravion qui saute en plein vol... comme « la Ville-d'Alger » qu'ils veulent naufrager...

— J'y pense, Jordan : cela ne serait pas le premier de nos paquebots qui soit démoli sans qu'on sache comment... et toujours le plus beau de chaque ligne...

— J'y ai souvent réfléchi... mais laisse-moi continuer... Ils veulent aussi faire sauter le Gouvernement Général, tu l'as entendu. C'est peut-être le point de départ d'une série de troubles...

— Il faut empêcher cela! Allons cette nuit même à la police...

— Mon petit Verni, je te prie de n'en faire. De ne rien faire, j'ai ta parole ?

— Bien sûr, mais pourquoi ?

— Tu sais que je vais à six heures chez le juge d'instruction, je me débrouillerai alors... et sans compromettre la fille d'Amar, qui est la fiancée de Kaddour...

— Comment ?

— Oui. C'est là qu'ils sont encore plus immondes : profiter, pour ne pas faire le coup eux-mêmes, du fanatisme de Kaddour, fanatisme qu'ils ont sûrement éveillé, en tout cas aiguisé en truquant, comme tu as vu, le testament d'El Chibani qui

disait de ne pas continuer les vengeances... Je vois d'ici Kaddour, prévenu par son maître de mon arrivée en avion... je lui avais fixé la date il y a plus de trois semaines... je le vois annonçant cela tout chaud à Youssouf, qui se moque pas mal de moi, mais qui a attrapé au vol le moyen de faire sauter, sans risque pour lui-même, un de nos hydravions, exécutant ainsi le premier acte du programme. Puis Kaddour mettant sa fiancée dans le bain... toujours le fanatisme, l'exaltation dans tous les ordres de sentiments... l'amour... la race... curieuses gens...

... Lorsque la voiture atteignit le Telemly, Jordan se fit descendre à l'angle du chemin, qu'il grimpa à pied.

— Excellente soirée ! dit-il aux inspecteurs de faction qui, une fois de plus, restèrent stupéfiés de le voir rentrer alors que leurs collègues de la garde précédente leur avait affirmé qu'il n'était pas sorti. — Je regrette de ne pas vous avoir emmenés avec moi : vous vous seriez énormément

amusés. Allons, bonsoir, messieurs, ce sera pour une autre fois.

Le vieux serviteur qui vint enfin répondre, en bâillant, à son coup de marteau, était le seul éveillé de toute la maison. Peut-être Kaddour ne dormait-il pas non plus !

Jordan, lui-même, ne ferma pas l'œil de la nuit.

XXIII

Au matin, Saïd-ben-Manar fit part à Jordan de son inquiétude accrue, au sujet de Zorah, laquelle, lors de son départ pour Zeralda, lui avait paru encore plus agitée que la veille. Jordan partageait son souci ayant pour cela trop de bonnes raisons, mais au moyen des arguments les plus chaleureux qu'il pût imaginer, il parvint à rassurer le vieillard.

Il passa tout le jour, ainsi qu'il l'avait fait la nuit, à chercher comment présenter au juge d'instruction une version des événements qui mît Zorah hors de cause, ainsi que Kaddour si possible. Mais il ne trouvait pas. A la fin il décida, pour les couvrir, de se donner lui-même comme complice de toute la bande, sauf les fiancés, bien entendu. Sa vie était derrière lui, déjà, et bien

remplie. Et puis, il avait confiance en sa chance, qu'il jouerait jusqu'au bout.

L'heure approchait pour lui de se présenter au Parquet. Il voulut, auparavant, voir Kaddour, pour le persuader d'avoir à se taire. Un domestique lui dit que le jeune homme était dans sa chambre. Il s'y rendit et y pénétra sans frapper. Kaddour, à sa vue, se dressa d'un bond, et le fixa avec une expression de haine qui l'impressionna. Il entra dans le vif du sujet :

— J'ai à vous parler : je sais tout.

— Tout quoi ?

— J'étais cette nuit au Ravin Bleu... cela vous suffit-il, comme explication ?

Alors Kaddour émit une sorte de grondement rauque, et d'une façon qui eût pris de court tout homme aux réflexes moins vifs que ceux de Jordan, il fonça vers la porte pour sortir ; mais il n'avait pas couru deux pas qu'il se vit étalé sur le carreau, les deux mains tenues derrière son dos comme dans un étau, les jambes également immobilisées par celles de Jordan.

— Trop jeune, pour jouer à ce petit jeu

avec moi ! Mon bon maître Charlemont m'a appris cette botte il y a trente ans, et j'ai mis plusieurs mois à la pratiquer convenablement. Revenons aux choses sérieuses : si vous appelez, je vous fends le nez à titre d'avertissement, et la belle Zorah serait désolée... Halte-là ! n'essayez pas non plus de vous dégager avant que je ne vous le permette...

— Brute !

— Vous pouvez le dire. Et maintenant écoutez ceci : je vous répète que je sais tout. Tout, vous m'entendez bien. Vous êtes un joli coco... je ne parle pas pour moi... je ne vous en veux pas, personnellement. D'ailleurs, vous n'êtes pas de taille à descendre ce vieux singe de Jordan, moustique... Allons ! vous me forcez à serser un peu plus... dernier avertissement, c'est compris ? Bon. Je continue : vous avez agi envers Zorah de façon...

— Cela ne vous regarde pas !

— Si : elle est la fille de mon ami, qui est mort dans mes bras, en héros, si vous

savez ce que c'est. Je veux la sauver. Et vous aussi...

— Je ne vous demande rien !

— Moi, je vous demande de vous taire... Vous aussi, parce qu'elle vous aime... et, d'autre part, parce que vous n'êtes pas même un malfaiteur de grande classe... vous êtes un pauvre type... vous vous êtes fait rouler pas vos acolytes...

— Non !

— Taisez-vous, une fois pour toutes ! Ils ont ressuscité pour vous cette histoire des Ouled Chibani, qui est périmée... Ne remuez pas ainsi, je serais forcé de vous faire un peu mal... Vous demanderez à Sidi Saïd... oui, je sais : le testament de Hadj Brahim, n'est-ce pas ?... Pauvre niais : il est truqué ! Pardon, vous avez quelque chose à dire ? Allez-y, mais comme moi, à voix basse...

— Vous mentez !

— C'est charmant !

— Il a signé de son sang, mon grand-père, aussi, et tous les autres. Personne n'oserait falsifier...

— C'est bien mieux que cela : on n'a rien falsifié, on a coupé... et puis trêve de discussions : le temps presse. Voilà ce que j'ai décidé : je vais ce soir-même me dénoncer, avec tous vos bons amis. Je vous laisserai de côté, et Zorah aussi, bien entendu. Vous lui direz, lorsque vous la verrez, qu'elle ne s'inquiète nullement à mon sujet ; je me sortirai de là. Si on vous interroge, par hasard : vous ne savez rien. Si les autres vous accusent, vous niez tout. En attendant, restez tranquille : si vous essayez d'avertir votre bande, vous n'y gagnerez que d'être pris, et Zorah avec...

Il s'interrompit, car il avait entendu la voix de la nourrice de Zorah l'appeler du patio.

— Je vous lâche. Vous êtes prévenu. Tâchez de marcher droit.

Sans plus se préoccuper de Kaddour, il sortit de la chambre et rejoignit la nourrice, qui lui tendit une lettre.

Il en fut intrigué. Qui donc pouvait lui écrire ici ? Le tampon était d'Alger, la suscription toute en lettres bâtons. Il fit

sauter l'enveloppe, et dès les premiers mots de sa lecture resta figé sur place un court moment, puis en quelques enjambées retourna à la chambre où Kaddour frottait ses poignets meurtris.

— Lisez ceci !

Et il lui jeta le papier.

L'expression de Kaddour devint terreuse, et à mesure qu'il déchiffrait, le tremblement qui agitait ses mains devenait plus violent. Voici ce que disait la lettre :

« Monsieur Jordan,

« Je sens que tout est perdu. De toutes façons, je ne pourrais plus vivre avec ce remords sur la conscience.

« Vous avez été tellement bon ! Mais c'est pire encore. Je ne supporte pas l'idée d'avoir manqué vous tuer, vous, le meilleur ami de mon père. Je ne savais pas que vous étiez dans l'avion, mais cela ne change rien.

« Comment ai-je pu écouter Kaddour ? Ne lui en veuillez pas, il a eu la tête tournée par Youssouf-ben-M'Hammed, c'est cer-

tain, comme j'ai eu ensuite la tête tournée par lui. Il m'avait demandé cette preuve d'amour, et je l'aime tant !

« Monsieur Jordan, aidez-le à fuir, je vous le demande à genoux.

« Quand vous lirez cette lettre, j'aurai rejoint maman. Il sera trop tard pour que vous empêchiez quoi que ce soit... »

Kaddour ne put terminer la lettre ; il s'effondra en sanglots.

Jordan, ayant mis le billet dans sa poche, envoya une magistrale gifle au jeune homme :

— Vous pleurez, maintenant, pauvre gredin ! Séchez ça, sortez la voiture, et rejoignez-moi au portail. En vitesse !

Deux minutes après, Jordan, en montant dans la voiture, dit d'une voix claire de façon à être entendu de ses surveillants :

— Conduisez-moi au Palais de Justice, Kaddour, voulez-vous ?

XXIV

— Arrêtez ! ordonna Jordan, lorsqu'ils eurent roulé cinq cents mètres.

— Où peut-elle être ? gémissait Kaddour. Je l'ai accompagnée moi-même ce matin, à six heures, au car de Zéralda. Je l'ai vue partir...

— A quelle heure, le matin, part le train pour Constantine ?

— A sept heures ; pourquoi ?

— Vous savez comment est morte sa mère ?

— Oui... Vous ne pensez pas que...

— A quelle heure arrive ce train ?

— Vers sept heures du soir...

— Il est cinq heures un quart... combien de kilomètres...

— Jusqu'à Constantine ? Plus de quatre cents ! Nous y arriverions à onze heures.

— Y a-t-il un Club ici, qui loue des avions ?

— Oui, mais...

— Vite : à l'aérodrome !

Comme un fou, Kaddour mena l'auto en vingt minutes au terrain de Maison-Blanche.

Hélas ! le Club n'avait pas d'appareil muni des dispositifs nécessaires au vol de nuit... le soir allait tomber... d'ailleurs, il fallait être membre...

Jordan coupa court à toute explication supplémentaire ; il avait vu sur un panonceau : « Station - Service Caudron - Renault. »

En quelques bonds il fut au hangar voisin, où se lisait la même inscription. Il demanda le Directeur.

— C'est moi, monsieur, lui dit en s'approchant un homme de haute taille, au beau regard franc, tel qu'en ont souvent les marins, et aussi les guides montagnards.

— Jordan... pilote, depuis la guerre.

— Enchanté... Renard.

— Renard... êtes-vous Renard, l'as du Sahara ?... Il n'y a pas de quoi piquer un fard. Je suis rudement heureux de vous connaître.

— Qu'est-ce que je puis faire pour vous ?

— Me louer un avion, équipé pour le vol de nuit si possible... en tout cas, rapide.

— Quand ?

— A l'instant même !

— Je voudrais vous être agréable, mais voyez : tous les appareils sont rentrés, et le personnel...

— Mon cher camarade, sur la mémoire de nos copains tombés là-bas, je vous conjure de me croire : c'est une question de vie ou de mort... voici mon brevet de pilote, en règle, comme vous voyez. Je n'ai pas sur moi mon carnet de vol, mais croyez-moi aussi : je n'ai pas lâché mon entraînement depuis 1918, et...

— Avez-vous fait du vol de nuit ?

— C'était ma spécialité à la fin de la guerre... A propos, voici dix mille francs en espèces... un chèque-touriste de... cinquante mille...

— Il n'est pas question...

— J'insiste. Quel zinc pouvez-vous me donner ?

— Un *Frégate*, peut-être.

— Quelle vitesse ?

— Cent soixante-dix de croisière.

— Combien, Constantine, à vol d'oiseau ?

— Trois cents et quelques.

— Cela ne va pas ! Avez-vous plus rapide ?

— J'ai le *Simoun*...

— Parfait. Je l'ai bien en mains. Il dépasse le 300. Cela sera tout juste... Quel est le vent ?

— Ouest. Presque nul. Pas de lune, mais très beau temps... Oh ! j'y songe : le *Simoun*, c'est impossible, il part demain matin pour une grande tournée dans le Sud...

— Je serai revenu cette nuit. Je vous répète : il y va de la vie...

— Allons !... Il ne sera pas dit que je laisse en plan un ancien de la guerre... nous allons sortir l'enfant...

— Merci. Kaddour, aidez-nous !... Pendant que j'y pense, puis-je encore vous charger de téléphoner à Constantine pour faire envoyer un taxi au terrain...

— Bien entendu !... Un instant, je vous prie, il faut que vous signiez un papier... et puis je vais vous donner une carte... le cap y est marqué, pour tous les trajets usuels... Attention au Djurdura, il est mal pavé. Vous devrez monter à trois mille... le terrain de Constantine est à 700 mètres d'altitude... Une douzaine de kilomètres au Sud de la ville. Il sera éclairé, je préviendrai...

Moins d'un quart d'heure après, ayant fait le plein de carburant et essayé son moteur au point fixe, Jordan décolla, et cabra dans la nuit.

Derrière lui était Kaddour. Pas une parole ne fut échangée pendant tout le parcours. A sept heures, le *Simoun* décrivait un orbe au-dessus de l'aérodrome de Constantine, dont les projecteurs furent aussitôt allumés.

Atterrissage... roulement au sol jusque devant les hangars... contact coupé...

— Le taxi est-il là ?... Parfait. Messieurs, je vous demande de bien vouloir placer l'appareil face au vent : nous repartons tout à l'heure... Chauffeur, aussi vite que possible, au Rocher de Sidi M'lid...

— Mais, monsieur, la route ne va pas jusque-là...

— Vite, vite ! Nous verrons bien !

Jamais les nerfs de Jordan n'avaient été aussi tendus. Quant à Kaddour, son visage contracté eût fait peur à voir. Jordan questionna encore le chauffeur :

— A quelle heure, très exactement, arrive le train d'Alger ?

— Ces temps-ci, patron, il a toujours un léger retard à cause des travaux sur la ligne, à trente kilomètres d'ici. Il ne doit pas être là depuis plus de deux à trois minutes...

— Dieu soit loué ! Kaddour, la baraka est sur nous !

— Patron, si vous voulez que nous passions par la gare, pour nous renseigner...

— Etes-vous fou ? Allez où on vous dit. Plus vite, mais plus vite, voyons !

Il referma d'un coup sec la vitre de séparation.

— Kaddour... savez-vous l'endroit précis d'où s'est jetée la mère de Zorah ?

— Oui : c'est toujours le même... le Rummel coule au fond... Quelle horreur !

Il enfouit sa tête dans ses mains.

Ils croisèrent un taxi vide, puis leur course fut encore retardée à cause de quelques indigènes peu pressés de se garer.

Enfin, un coup de frein brusque.

— On ne peut pas aller plus loin, patron.

— C'est bon, attendez-nous.

Kaddour indiquant le chemin, Jordan suivant, les deux hommes montèrent en courant une colline boisée, semée çà et là de tombes musulmanes. Une ligne moins obscure indiquait que le sol s'arrêtait bientôt. Plus loin, le vide.

— La voilà !

Kaddour avait poussé un véritable hurlement, qui fit s'arrêter un instant une

forme grisâtre, mais pour repartir aussitôt vers l'endroit où finissaient les arbres...

Plus que cent mètres... plus que cinquante mètres... vingt... En même temps Jordan et Kaddour, après un dernier effort désespéré, agrippèrent leur proie, et s'écroulèrent avec elle, épuisés tous les trois.

L'abîme s'ouvrait à deux toises de là.

XXV

La lente descente vers le taxi, en évitant les tombes, Jordan portant Zorah évanouie, Kaddour suivant comme une automate...

Le retour au terrain... l'étonnement de tous devant un tel équipage...

Le décollage de l'avion emmenant la jeune fille toujours hors de ses sens, son fiancé toujours hébété, et Jordan exténué

mais pour lequel ce n'était pas le moment de se laisser aller...

Le voyage fantastique au-dessus des sommets à peine devinés...

Enfin, les balises lumineuses de l'aérodrome d'Alger, les signaux rituels, la grande volte, les projecteurs, la prise de terrain... des hommes courant au-devant d'eux...

« Dormir ! » ainsi se résumaient les pensées de Jordan, lorsque, bousculant ses passagers, il ouvrit la porte pour sauter à terre. Mais à peine eut-il touché l'herbe qu'il se sentit saisi aux poignets, sur lesquels se refermèrent des menottes.

— Ah ! ah ! mon lascar, cette fois vous ne vous envolerez plus, ricana le commissaire Causse. On voulait jouer la Fille de l'Air...

— Commissaire, vous n'êtes pas drôle !

— Monsieur n'aime que ses propres plaisanteries ! Monsieur trouve plus spirituel de ne pas se rendre à sa convocation chez le juge ! Monsieur s'est dit que l'ami Causse serait trop bête pour savoir où il

était parti ! Monsieur ignore que la police est bien faite, et que dix minutes après son décollage nous en étions avisés par téléphone. Le temps de sauter ici, de rejoindre au village M. Renard qui était allé dîner, puis de téléphoner à Constantine... mais monsieur s'était juste envolé de nouveau... Alors, voilà : il ny avait plus qu'à cueillir monsieur ! Monsieur est trop aimable d'être revenu se jeter dans mes bras...

— Mes félicitations, commissaire, mais...

— Suffit ! Passavoine, emmenez l'homme, je vous suis.

Avant qu'ils n'eussent quitté le terrain, Renard les rejoignit et dit à Jordan d'un ton très sec :

— Monsieur Jordan, voici votre chèque et votre monnaie... vous ne me devez pas tant... mais permettez-moi de vous exprimer toute... tout mon étonnement.

— Veuillez mettre l'argent dans ma poche. Bien. J'ajoute ceci : capitaine Renard, je tiens à votre estime. Aussi, foi de soldat, je vous affirme que je suis inno-

cent de tout ce qu'on a pu vous raconter. Me croyez-vous ?

Il s'arrêta, et son gardien le laissa faire. Les deux aviateurs se fixèrent droit dans les yeux, et malgré la nuit, Renard dut lire la vérité dans le regard de Jordan, car après un temps il lui dit, lentement :

— Je ne demande qu'à vous croire.

— Pour la deuxième fois ce soir, je vous remercie.

Alors, de très près, s'étant assuré que personne d'autre ne verrait son geste, il indiqua à Renard l'avion, d'un signe de tête, et fit imperceptiblement « chut ! » du bout des lèvres.

— Allons, ouste ! assez de palabres ! Non ! est-il drôle : « je tiens à votre estime »... il est roulant !... et puis : « foi de soldat » !... c'est un chef-d'œuvre ! Un soldat, vous ? un vulgaire assassin ! En voiture, et en tôle mon beau soldat !

Jordan fût volontiers devenu assassin, cette fois.

Lorsque l'auto des policiers eut disparu

sur la route, Renard, suivi de deux mécaniciens, se dirigea vers l'avion.

Ils y virent, endormis sur leurs fauteuils étroits, Kaddour, et sa fiancée blottie dans son épaule.

XXVI

Menée par un policier, l'auto roulait vers Alger. Jordan était assis à côté de Causse, tandis que l'autre inspecteur, assis sur un strapontin, tenait solidement la chaîne des ses menottes.

Comment se tirer de là ? Il ne serait pas reçu par le juge d'instruction avant le lendemain. Le Gouvernement Général aurait peut-être sauté avant. Il fallait absolument agir. Mais, persuader le commissaire ? Autant prétendre se faire écouter d'une bûche ! Pourtant il n'y avait pas d'autre

moyen, et peut-être qu'avec un peu de flatterie, et l'appât de la gloire...

— Commissaire !

— Qu'est-ce que vous voulez, vous ?

— Je veux vous permettre la plus belle réussite de votre carrière.

— Rien que ça !

— Oui. Etes-vous prêt à me croire, si extraordinaire que puissent vous sembler mes paroles ?

— Sûrement pas !

— Dommage ! Car demain il sera posé une bombe dans les bâtiments du Gouvernement Général...

— Hi-hi-hi ! Vous l'entendez, vous autres ? Vous manquez d'imagination, mon ami. A votre place, j'aurais inventé mieux... un perce-oreille dans le propre lit du gouverneur... Hou, là, là, j'en ai mal aux côtes !

— C'est bon. Et pendant ce temps je serai en prison, n'est-ce pas ?

— Avec de solides barreaux, oui.

— Tant pis. Peut-être me ferez-vous l'honneur d'une visite, après l'explosion,

afin que je vous donne quelques explications... il vaudrait mieux avant qu'après, mais je vois que c'est tout à fait inutile d'insister.

— Je constate avec plaisir que vous commencez à vous rendre compte de l'inefficacité de vos boniments. D'ailleurs nous arrivons dans cinq minutes, je n'en suis pas mécontent ; je confesse que malgré le grand avantage de votre compagnie, je me séparerai volontiers de votre encombrante personne.

Les premières maisons d'Alger défilaient rapidement.

Jordan tenta une ultime manœuvre :

— Allons, commissaire Causse, j'ai tout essayé... je m'avoue vaincu : vous êtes trop fort. Vous aviez tout deviné dès le début...

— Vous voilà maté, mon petit monsieur. Hé-hé... tous pareils : d'abord fanfarons... et puis, pfuitt ! La baudruche se dégonfle.

— C'est bien vrai. Mais il reste un point à éclaircir, pour vous...

— Quelle bourde allez-vous encore sortir ? J'ai pensé à tout !

— Bien sûr... mais pourtant... êtes-vous certain... que j'aie agi tout seul ? Fabriqué la bombe... etc... etc...

— Ah ! oui, les complices ! Naturellement... hem ! hem... quand il n'y aurait que la bonne femme de l'hydro... et puis, il y a longtemps que je sais bien qu'il y en a d'autres...

— Hélas, oui !

— Vous raconterez tout cela demain soir au juge, et vous ne serez plus témoin, mais inculpé ! Ha-ha !

— Et... si je vendais la mèche tout de suite... le mérite vous en reviendrait...

— Monsieur le commissaire, dit l'homme sur le strapontin, je me permets de vous engager à la méfiance envers les dires de l'assasin. Il cherche à gagner du temps, rien d'autre.

— Merci, mon brave Ceccaldi ; mais rassurez-vous : il ne me roulera pas ! D'ailleurs, nous sommes arrivés. S'il a quelque chose à dire, nous serons mieux à l'intérieur. Allez ! En bas !

— Commissaire, une dernière fois j'in-

siste : restons dans l'auto, j'en ai pour une seconde à vous dire tout...

— Et d'où vous viennent, bien que sur le tard, vos nobles sentiments ?

— Je vous dirai tout, mais me promettez-vous une réduction de peine, si je donne mes complices ?

— Je n'ai rien à vous promettre de ce genre. Je signalerai simplement que vous avez parlé de façon spontanée et bénévole. Allez-y, et faites vite. Passavoine, arrêtez le moteur.

— Connaissez-vous Hassan Yaccoub ?

— Qui ne le connaît pas ? La police de Constantine surveille ses agissements, bien qu'il ne soit pas dangereux... le pan-arabisme, vous savez, c'est un mouvement qui se cantonne dans la philosophie... N'essayez pas de me faire marcher avec ça... c'est tout ?

— Non. Connaissez-vous Youssouf-ben-M'Hammed ?

— Oui. C'est un chenapan sans envergure, qui tripote un peu partout. Un tout petit gibier.

— J'ai plus gros : un certain Van Koolhoven... c'est en tout cas le nom qu'il se donne...

— Connais pas.

— Monsieur le commissaire, si j'ai bonne mémoire, j'ai lu ce nom-là avant-hier sur les fiches d'arrivées... il est à l'Arletta, sauf erreur.

— Il y habite, mais il ne doit pas y être en cet instant-ci.

— Tiens donc ! et où pensez-vous qu'il soit ?

— Je vais vous le dire...

— Tout d'abord : qu'est-ce qu'il fait dans votre bande ?

— Vous le verrez. Ils ont... hum !... nous avons rendez-vous cette nuit même, à onze heures, au Ravin Bleu...

— A Chrea ?

— Oui. Si vous voulez donner un beau coup de filet...

— Laissez-moi réfléchir...

— Pas trop longtemps, commissaire : il est neuf heures et demie...

— Taisez-vous... Et vous dites que vous savez où ?...

— Bien sûr, voyons, puisque... j'en suis !

— C'est vrai !

— Je vous montrerai le chalet...

— Bon. Jordan, toute votre histoire ne tient guère debout... mais je veux tenter ma chance... qui est votre chance aussi, si vous n'avez pas menti. Je vous préviens seulement qu'il vous en cuira, si par malheur vous m'avez fait faire le chemin pour la peau... et si vous essayez la moindre entourloupette : quelques bons petits pruneaux, sans préavis. Ces messieurs ne vous manqueront pas. C'est compris ?

— D'accord.

— Parfait. Passavoine avez-vous assez d'essence ?

— Pour 300 kilomètres, monsieur le commissaire.

— C'est plus qu'il n'en faut. En route pour Chrea !

Jordan poussa un long soupir de soulagement.

XXVII

Le trajet d'Alger à Blida fut couvert en une demi-heure .

Dix-sept kilomètres séparent Blida de Chrea, par une route toute en lacets, grimpant du niveau, ou presque, de la mer, jusqu'à 1.500 mètres d'altitude. Soudain, Jordan s'écria :

— Regardez ! là-haut !

Une lueur apparaissait, puis disparaissait, pour se montrer à nouveau plus loin, selon les tournants et les arbres.

— Ce sont eux ! Arrêtons-nous... s'ils voient nos phares, ils pourront s'inquiéter. Eteignez tout.

— Non, commissaire, car ils doivent venir avec deux voitures. Si nous restons ici, la seconde, en montant, nous paraîtra

insolite. Au contraire, si ceux-là voient nos lumières, ils penseront que c'est l'autre.

— Et si cette autre est déjà arrivée, et que ses amis le sachent ?

— Cela m'étonnerait. Quelle heure est-il ?

— Dix heures et quart.

— Il est très tôt... il y a dix chances contre une que ceux que nous voyons là soient Youssouf et Van Koolhoven, et que Hassan n'y soit pas encore. Il faut risquer.

— Allons-y !

Jordan fit arrêter et ranger l'auto dans le fourré où la veille Verni avait caché la sienne.

Encadré des deux inspecteurs, dont l'un tenait toujours serrée la chaîne des menottes, et suivi de Causse revolver en mains, il refit le chemin conduisant à la maisonnette.

Alors ils entendirent un bruit de moteur.

— Cachons-nous, ordonna le commissaire. Vous deux, ne lâchez pas le prisonnier, et à la moindre velléité...

— Compris, monsieur le commissaire.

Ses lanternes en veilleuses, une automobile se frayait un sinueux passage entre les cèdres. Arrivée derrière l'autre, elle stoppa, et éteignit ses lumières.

Un indigène, qui était au volant, descendit et ouvrit la portière arrière, livrant passage à un gros homme coiffé du chèche algérien et couvert d'un burnous blanc, lequel sans un mot s'éloigna.

Puis, le bruit d'une porte qui s'ouvre, et se referme doucement ; et de nouveau le silence.

Le chauffeur fit claquer un briquet, mais il n'eut pas le temps d'allumer sa cigarette. Il s'écroula au sol sans un cri : Causse venait de lui asséner un coup de matraque sur la nuque.

Une bourrade dans les côtes de Jordan lui indiqua qu'il devait avancer.

Ceccaldi joignit les mains du malheureux Arabe derrière son dos et entoura ses poignets d'une paire de menottes, dont il fit tourner la chaînette autour du cou ; puis il en passa l'anneau dans une branche

des menottes avant de les fermer. Ensuite il enfonça dans sa bouche son propre mouchoir, qu'il maintint en garrottant l'homme de son foulard. Enfin, il lui lia les chevilles avec sa ceinture.

A voix très basse Causse dit à Jordan :

— Jusqu'ici, vous ne m'avez pas menti. Bon. Nous allons continuer l'expérience : je vais pénétrer dans leur repaire, avec Ceccaldi, pendant que Passavoine vous gardera...

— Et vous vous ferez descendre tous les deux avant de pouvoir dire « ouf ». Si vous me permettez...

— Parlez toujours...

— Je vais vous ouvrir, de l'extérieur, une des fenêtres... Comment cela ? C'est mon affaire. Nous aurons auparavant écouté s'ils se trouvent bien dans la grande pièce, l'autre, ainsi que je le présume. N'ayez crainte qu'on nous repère, tous les chalets sont inhabités en ce moment...

— Je sais. Quel est le vôtre ?... Je n'ai pas bien vu où est entré l'individu...

— Reconnaissable entre tous : il est

complètement dégagé des arbres, seul, sur une très large plaque de rocher... je vous conduirai...

— Ne croyez pas pouvoir me trahir...

— Ce n'est pas mon intérêt ; vous n'avez qu'à me laisser sous la garde de...

— Comptez sur moi pour cela.

— Mais il faudra agir vite et avec précision. D'abord, déchaussons-nous...

Après un moment :

— Voilà qui est fait. Et maintenant, allons-y. Je vous demanderai de bien vouloir me lâcher... mais si, voyons : l'un de ces messieurs n'a qu'à me maintenir son arme contre les reins... j'ai besoin de mes mains.

— Je vous laisse les menottes...

— Soit ! En avant !

Comme la veille avec Verni, Jordan plaqua son oreille contre le mince volet de bois, imité par Causse. Les deux policiers le gardaient à vue, leur revolver braqué.

A tout autre moment, le spectacle eût porté à rire, de ces trois hommes armés, un quatrième les poings bridés, tous en

chaussettes, avec leurs souliers en sautoir autour du cou, attachés par les lacets.

Mais l'instant était grave. De l'intérieur parvenait clairement le son des voix :

— Maintenant, Youssouf, le coffret est-ce qu'il est prêt ?

— Oui, monsieur Van Koolhoven... Le voici. Selim n'aura qu'à...

— Qui est Selim ?

— Vous le connaissez, Hassan : le groom de l'Arletta... c'est lui qui vous a conduit ici en voiture.

— Ah ! très bien. Mais pourquoi pas toi, Youssouf ?

— Je suis repéré, maître. Lui, non. C'est demain son jour de congé. Il se promènera dans la rue, avec des portefeuilles, des poignards, des bracelets... et le coffret. Il entrera dans le Palais du Gouvernement, demandera un renseignement au gardien, tournera la petite clef dans la serrure, ce qui armera le mécanisme, puis... il posera l'objet... un peu fort, sur une table. Il aura presque une minute pour s'éloigner.

— Parfait. Vous êtes sûr de la charge ?

— Suffisante pour faire écrouler la moitié de la bâtisse. Quatre fois la dose de l'hydravion...

— Et ce Selim, il est au point ?

— Parfaitement. Et toi, maître, tout est-il préparé pour la « *Ville-d'Alger* » ?

— Tout. Ne vous occupez de rien. Je vais emporter l'engin ce soir-même. Il vaudra mieux ne pas nous revoir pendant quelque temps...

— Tout à fait l'évidence. Moi-même, messieurs, je quitterai sous peu de journées le pays... A propos, quoi de nouveau de ce Jordan ? Toujours pas arrêté ?

— Non, et cela vaut mieux : s'il était arrêté, il ne pourrait pas être accusé de... de demain...

— Perfekt ! Tout de même, l'un de vous le connaît-il ?

— Non. Sauf peut-être Selim, qui a pu l'apercevoir à l'Arletta... nous le lui demanderons tout à l'heure...

— Il conviendrait de savoir : cet homme m'inquiète... je donnerais mille marks

pour le tenir devant moi en ce moment...

— Et à Dar-es-Salam, pas d'anicroches ?

Jordan craignait qu'on en vînt à parler de Zorah ou de Kaddour.

Il fit signe à Causse, qui le regardait, hébété : si ces hommes ne le connaissaient pas... alors ?

Jordan se rendit à la fenêtre que la nuit précédente il avait simplement tirée. Agrippant le rebord des volets avec d'infinies précautions, gêné par ses menottes, il les tira à lui, puis poussa la fenêtre, centimètre par centimètre. Pas le moindre grincement.

Il enjamba le rebord, faisant signe aux autres de le suivre, avec un geste recommandant la plus grande précaution. Les trois policiers firent preuve d'une délicatesse de mouvements que n'aurait guère fait deviner leur apparence. D'autant plus que, n'ayant pas écouté la conversation de la chambre voisine, ils jugeaient toujours bon de tenir Jordan sous le canon de leur automatique.

— Pourvu que le plancher ne crie pas !

songeait Causse, qu'un regard rassura vite il marchait sur des carreaux.

A côté se poursuivait le colloque.

Jordan fit un large geste de ses bras réunis, signifiant : en avant ! Mais l'obscurité presque complète ne lui permit pas d'être compris. Il se chargea de l'initiative des opérations et, rassemblant toute sa force, il enfonça la porte de communication d'un magistral coup d'épaule en criant : « Haut les mains! » puis il trébucha aux pieds des trois bandits que la stupeur clouait sur place.

Causse visait Youssouf, et faisait signe à ses deux aides de se charger chacun de son homme.

Le premier, Van Koolhoven retrouva son sang-froid :

— Messieurs, qui vous autorise à pénétrer ainsi chez des particuliers ?

— Allons, Van Koolhoven,... puisque c'est ainsi qu'on vous nomme, c'est inutile de crâner plus longtemps. Vous, Hassan Yaccoub, je vous engage à ne pas essayer de rabattre vos mains...

— Mais qui êtes-vous, pour nous menacer ?...

— Demandez à votre ami Youssouf : il me connaît bien, lui, ce vieux cheval de retour.

— Le commissaire Causse ! parvint à dire Youssouf d'une voix rauque d'épouvante.

— Permettez-moi à mon tour de me présenter : Jordan. Je pense que vous avez autant de plaisir à me connaître que j'en ai à voir vos nobles visages !

— Jordan ! reprit Van Koolhoven. Vous l'avez enfin arrêté, monsieur le commissaire. Mes félicitations !

— Vous êtes assez fort, Herr Kartofel, mais...

— Monsieur Jordan, je m'appelle...

— Oui, je sais. Excusez l'anodine plaisanterie d'un de mes bons amis, qui vous a surnommé ainsi...

— Et à la fin de la fin, allez-vous nous dire, commissaire, ce que vous faites ici ?

— Oh ! rien de spécial. Je suis assez amateur d'art et je recherche des belles

pièces... ce coffret, par exemple... je me l'approprierais volontiers...

— C'est notre ami Youssouf qui l'a fait ; il est très bon ébéniste, n'est-ce pas ?

— Excellent ! dit Jordan en s'approchant de la table. Et habile serrurier, également. Voyez : je tourne la clef...

— Non ! ne touchez pas ! hurla Youssouf, le voyant joindre le geste à la parole, puis mettre la clef dans sa poche.

— Pourquoi donc, mon ami ? Si vous insistez, je peux le secouer un peu. Non ?

Aucun son ne pouvait plus sortir du gosier de l'Arabe, qui tremblait comme une feuille au vent.

Hassan montrait une physionomie absolument placide. Jordan ne put manquer d'admirer sa contenance, inspirée certainement par son fatalisme ancestral ; il avait joué, il avait perdu : Mektoub !

La face de l'Européen, au contraire, indiquait la colère. Tournant son regard vers son acolyte, il lui jeta d'une voix outrée de mépris :

— Chien ! chien lâche ! Votre répu-

gnante peur nous a fait perdre toute chance... Allons, messieurs, nous sommes tous les trois pris... faites votre devoir...

— Tous les trois ? ricana Causse. Non : tous les quatre. Ceccaldi, confiez votre revolver à M. Jordan, qu'il puisse surveiller notre pacha... et allez chercher ce brave ami Selim.

L'inspecteur se rechaussa, sortit par la porte, et ne tarda pas à revenir portant sur son épaule Selim qui, revenu à lui, se tortillait vainement dans ses liens. D'un dégagement du buste, il le laissa durement tomber à terre.

— Les menottes à ces trois messieurs, les mains derrière le dos ! ordonna Causse.

Lorsque ce fut fait, Van Koolhoven reprit la parole :

— Monsieur le commissaire, nous sommes dans la baignoire, comme vous dites, je crois. Je sollicite de votre obligeance d'accepter une seule faveur, facile, je pense.

— Cela dépend !

— Veuillez faire entraver les pieds de mes deux... amis...

— Mais avec plaisir, si ce n'est que cela ! Vous voulez leur éviter de se fatiguer, à marcher jusqu'à leur voiture. Ha-ha-ha !

— Précisément !

— D'ailleurs à vous aussi !

— Pour moi, ce n'est pas la peine...

— Mais comment donc, j'insiste. Vous êtes lourd, mais Passavoine est un costaud... Allez, les gars, répondez au désir de monsieur !

— Si vous voulez...

Lorsque ce fut fait, Van Koolhoven dit encore :

— Nous travaillons tous pour notre pays, n'est-ce pas...

Et prévenant toute réaction adverse, il se jeta sur la table, la renversant.

Le coffret roula au sol.

— Au large, mes amis ! cria Jordan en s'élançant au dehors, suivi de Causse et des deux inspecteurs.

A toutes jambes ils coururent vers les

voitures, derrière lesquelles ils se garèrent.

Une minute ne s'était pas écoulée que se produisit l'explosion attendue, répercutée par vingt échos, sinistres dans la nuit.

Le chalet avait volé en éclats, qui retombaient çà et là. Ses restes brûlaient.

Causse se précipita en avant, mais Jordan le retint à temps : une deuxième explosion, plus forte que la première, ébranla le silence jusqu'aux plus lointaines montagnes.

— Celle-ci était réservée à la *Ville-d'Alger*, dit laconiquement Jordan. Maintenant, je crois que vous pouvez y aller.

— Venez-vous avec nous ?

— Merci, commissaire. Mais je suis d'une nature un peu sensible... je vous attends dans la voiture.

Pénible corvée que celle de rechercher des débris humains parmi les flammes et les décombres. Causse attendit la fin de l'incendie, qui n'avait pas gagné les autres chalets, trop éloignés, ni les arbres, grâce

à la grande humidité qui régnait partout et les imprégnait.

Quelques indigènes habitant Chrea commençaient à arriver.

Causse décida d'attendre le lendemain pour continuer ses investigations. Il ordonna à ses deux hommes de monter la garde autour de l'endroit. Il leur enverrait des gendarmes de Blida. Le garde champêtre de Chrea, qui venait d'arriver, surveillerait les deux voitures des bandits.

Lorsque le commissaire rejoignit la sienne pour le retour, ayant écarté les curieux qui regardaient à l'intérieur, il y trouva Jordan englouti dans un profond sommeil.

XXVIII

Le démarrage le réveilla, avec une douleur aux poignets :

— Aïe !... commissaire !

— Je m'excuse, monsieur Jordan, j'aurais voulu vous laisser dormir, mais il faut rentrer. Vous serez d'ailleurs mieux dans un bon lit.

— Il n'est pas question de cela...

—Alors, qu'y a-t-il pour votre service ?

— Si c'était un effet de votre rare bonté...

— Je vois que vous allez recommencer à me mettre en boîte ! Vous en avez d'ailleurs le droit...

— Je voudrais simplement que vous m'ôtiez ces menottes...

— Oh ! oh ! cher ami... attendez, j'ar-

rête... Donnez-moi vite vos mains... Voilà qui est fait... Vraiment, cher ami, je suis impardonnable... Si, si, dans toute cette affaire... j'ai été...

— Vous avez fait votre devoir, c'est tout.

— Votre générosité m'accable. Moi, le commissaire Causse, m'être aussi lourdement trompé !... Euh ! évidemment, je ne manque pas de circonstances atténuantes : avouez que vous réunissiez toutes les apparences...

— J'avoue ce que vous voudrez. C'est le passé. Le principal, c'est que vous ayez anéanti toute la bande... sauf quelques comparses d'Hassan, qui seront faciles à dénicher...

— Toute la bande, c'est vite dit : et la femme à la valise ?

— Hum ! C'était... c'était Hassan !

— Quoi ?

— Oui, habillé en femme.

— Ce gros-là ?... Alors que tout le monde l'a vue jeune et mince ?

— Oh ! vous savez ce que valent les témoignages, souvent ! Un passager de l'hydro a pu le voir mince, il l'a dit aux autres, et... hallucination collective, voilà!

— Monsieur Jordan, si vous ne m'aviez donné assez de preuves... je me demanderais si je dois vous croire...

— Vous devez, commissaire, vous devez.

— Mais comment avez-vous pu trouver tout cela, vous, étranger au pays ? C'est extraordinaire.

— Je n'y suis pour rien, commissaire : tout est venu à moi, comme ça...

— Là, je ne vous crois pas !

— Vous devez, commissaire, vous devez.

— Allons, ne vous moquez pas de moi... Quand même, j'aurais préféré les prendre vivants...

— Vous n'êtes pas satisfait ?

— Si... mais...

— Mais quoi ? Je pense, moi, qu'il en est mieux ainsi.

— Pourquoi cela ?

« Parce que, de la sorte, ils ne parleront pas, surtout Youssouf, ce pleutre : Zorah et Kaddour sont tranquilles. Si Koolhoven n'avait jeté la cassette, je l'aurais fait moi-même. »

Voilà ce que pensait Jordan.

Voici ce qu'il répondit au commissaire :

— Parce que je suis dégoûté, moi, contribuable français, de subvenir pendant des mois, quelques fois des années, aux frais de fayots de messieurs les criminels, avant qu'on les juge, et quelquefois après : je suis pour la suppression radicale du bagne, moi ! Pan-pan ! Voilà à quoi se résume mon opinion sur ces braves gens.

— Vous n'y allez pas de main-morte. D'ailleurs, je suis de votre avis, et souvent j'enrage, quand on accuse la police de lenteur parce qu'elle met huit jours à arrêter un coupable, alors qu'il sera jugé Dieu sait quand ! Cette nuit Van Koolhoven a résolu la question...

— Avec une certaine allure, il faut l'avouer.

— Hein ? Vous êtes un curieux type...

— Peut-être. Mais je fais une différence entre un Youssouf, qui cherche à s'engraisser...

— Bien sûr, mais...

— Même un Hassan, ambitieux, aigri, haïssant la domination française simplement parce qu'elle l'empêche de pressurer ses fellahs... et d'autre part un homme qui ne recherche rien pour lui... rien, que l'honneur de travailler pour son pays, comme il l'a dit lui-même... sans discuter, sans faiblir...

Un long silence suivit cette oraison funèbre que l'espion n'avait pas prévue.

Quelques lueurs, tout au fond de la vallée, indiquaient Blida. Causse montra les feux rouges qui signalaient l'aérodrome, et dit :

— Ces lumières ne vous rappellent rien ?

— Si, beaucoup de choses : un vol de nuit, pendant la guerre...

— Et... rien de plus récent ? Ce soir...

— Vous tenez à reparler de ce soir, commissaire ?

— J'ai tant à me faire pardonner !

— Rien du tout. C'est moi qui devrais m'excuser d'avoir désobéi à votre consigne...

— Vous plaisantez ! Mais, au fait, qu'alliez-vous faire à Constantine ?

— L'enquête continue ?

— Vous êtes dur : simple question, par sympathie...

— Eh bien ! j'allais ramener une jeune fille à son fiancé...

— Là, mon brave !... Excusez-moi : monsieur Jordan... vous allez un peu fort dans la plaisanterie !

— Je n'ai jamais été si sérieux, monsieur Causse.

— Bon. Je n'insiste pas. Je vous dois bien cela... Eh ! mais ! Bougre de sort !

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Aïe, ma mère ! j'étais si occupé de vous, à votre atterrissage, que je ne me suis pas inquiété... on m'a téléphoné, du terrain de Constantine, que vous emmeniez deux passagers, un homme, et une femme qui paraissait évanouie... Ah ! je n'y ai plus pensé jusqu'à maintenant...

— Aimez-vous les contes de fées ?

— Pardon ? Décidément, il faut s'attendre à tout... vous allez me faire flanquer dans le ravin, avec vos histoires...

— Ecoutez celle-ci : il y avait une fois une belle jeune fille, qui aimait... mettons : un beau jeune homme... et un beau jeune homme qui aimait une belle jeune fille...

— Comme vous paraissez triste...

— ...C'étaient les mêmes... Des... des bêtises les séparaient...

— La vie est si mal faite, quelquefois...

— Très profond, commissaire. Alors intervint l'enchanteur Merlin... on appelle cela des enchanteurs, mais en réalité, ce sont de vieux imbéciles... qui ont raté leur existence... qui n'ont pas su trouver le bonheur pour eux-mêmes... alors ils s'occupent de celui des autres...

— Pas pour les séparer, au moins ?

— Il faudrait être spécialement ignoble pour séparer deux êtres qui s'aiment... non : l'enchanteur Merlin...

— L'enchanteur Jordan, voulez-vous dire...

— Vous avez compris cela tout seul ? Parfait... Dans les contes de fées modernes, les sorcières ne chevauchent plus de balais...

— Et les enchanteurs voyagent en avion...

— Bravo, commissaire !

— C'est toujours un manche à balai... Hi-hi-hi...

— Quoi ? Ah oui ! très drôle...

Blida était là. Causse s'arrêta devant la gendarmerie. Au moment d'ouvrir la portière, il retint sa main sur la poignée et dit à Jordan :

— En tout cas, j'avais vu juste !

— Bien sûr !...

— Oui : dès le premier jour, je savais qu'il s'agissait d'un attentat politique...

XXIX

— Mon cher ami, dit Saïd-ben-Manar, vous étiez en effet l'oiseau de bon augure : je ne saurai jamais quelle a été la cause de la querelle de ces petits, mais vous aviez raison, c'est déjà fini. Zorah est descendue, hier, au premier arrêt du car, et le soir elle était rentrée ici. Si vous les voyiez, tous les deux... ils sont dans le parc, je gage... Allez les surprendre, ils ne vous en voudront pas : ils vous aiment beaucoup...

— J'en suis bien heureux.

— Oui, ce matin Zorah m'a parlé de vous... de façon, oh ! oh ! si je ne la savais pas aussi amoureuse de son Kaddour...

— Ne plaisantez pas, Sidi Saïd !

— Quel air grave, tout d'un coup... vous, toujours si gai et riant de tout...

personnellement, le spectacle charmant de ces deux jeunes pigeons me redonne des forces... et un espoir infini... la vie recommence la vie... ils se marieront dans un mois... Vous serez encore des nôtres, naturellement...

— Je ne sais...

— Voyons donc ! Vous craignez d'abuser ? Cette maison est la vôtre... D'ailleurs, d'ici-là, vous pourrez visiter notre beau pays, puisque enfin cette stupide accusation qui vous attachait dans Alger, ne tient plus... grâce à la merveilleuse science policière de ce commissaire Causse... Vous avez lu les journaux ?

XXX

Jordan n'avait pu en entendre plus long.

Dès que la politesse envers son hôte le lui permit, il prit congé et descendit vers le centre de la ville.

Ses pas l'amenèrent à l'hôtel Arletta. Il avait besoin d'entendre une voix amie, de parler à une oreille qui le comprenne. Verni, un ami ? Non, mais du moins un bon bougre, simple, avec lequel il pourrait dire n'importe quoi... les souvenirs de combats, de permissions, oui, n'importe quel sujet sauf le commissaire Causse.

Et aussi sauf Zorah.

Verni était à son bureau, en train de coiffer sa casquette chevronnée.

— Hé, Jordan, c'est l'heure de la soupe. Tu tombes bien : allons vider un pot !

— Je suis venu te chercher pour cela !

— Dis donc, tu as lu les journaux ?

— Mon petit Verni, si tu veux que nous restions copains, pas un mot sur toute cette histoire !

— Ça va... ça va... quelle mouche te pique ?

Ils se promenèrent jusqu'à la place du Gouvernement, et là s'assirent à la terrasse d'un café. Ils étaient à peine installés qu'une musique aigrelette leur fit tourner la tête.

— Qu'est-ce que c'est ?

— On dirait une nouba... Non, regarde.

Plusieurs taxis défilaient à mi-allure. Dans le premier, un groupe de musiciens soufflaient dans de courtes flûtes et en tiraient des sons pointus. La seconde voiture avait ses rideaux tirés. Cinq à six autres suivaient. Des trottoirs, les indigènes poussaient des cris joyeux.

Verni reprit :

— Pas à dire, autrefois ils avaient plus d'allure... En taxi ! a-t-on idée !...

— Mais... de quoi s'agit-il ?

— Tu le vois bien : c'est une noce arabe.

Jordan se leva d'un trait.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Viens !

— Tu es dingo !

— Viens, je te dis.

— Bon, on y va, on y va ! Attends au moins que je paye...

Jordan était déjà parti. Il marchait à grandes enjambées, et Verni le suivait avec peine, en s'épongeant le front.

Ils s'engagèrent dans le boulevard de France, qui surplombe les quais et la baie.

La sirène d'un bateau déchira l'air tiède.

Jordan s'arrêta net.

— Ouf ! un peu de repos... pas trop tôt ! Mais tu en fais une gueule ! qu'est-ce que tu as, ce matin ?

— Verni, je t'en conjure, tais-toi !

— C'est vrai, il y a assez de potin, avec cette sirène... Qu'est-ce que tu regardes ? Le « *Cap-Tourane* » ?

— Tu dis ?

— Le « *Cap-Tourane* »... es-tu sourd, ou complètement maboul ?

— Vieux frère, écoute-moi... et ne cherche pas à comprendre : tu vas aller voir le vieux Saïd...

— Saïd-ben-Manar ?

— Oui. Tu lui diras... tu lui diras ce que tu voudras...

Il serra un instant son compagnon contre sa poitrine, puis sans prendre garde à ses appels affolés, se prit à courir, et à descendre comme un fou les marches de l'escalier qui conduisait au port.

Un camion rempli de fûts manqua l'écraser.

Il fendit la foule des amis qui se pressaient au bord de l'eau, des indigènes qui offraient leurs services, et surtout des curieux qui étaient là parce qu'ils n'avaient pas de meilleure raison d'être ailleurs.

Poursuivi par les injures de ceux qu'il bousculait sans vergogne, il atteignit avec peine l'échelle de coupée, sous les regards abasourdis des employés qui se préparaient à la tirer à l'instant.

Aussitôt à bord, il fut interpellé par le

premier maître d'hôtel, dont le ton ne cachait pas sa désapprobation devant un tel voyageur sans bagages, sans même de chapeau.

—Votre billet, monsieur !

Jordan, bien entendu, n'en n'avait pas, mais fit part à l'autre de son désir de payer immédiatement, ce qui ramena le traditionnel sourire sur la face stylée.

A ce moment, un passager descendit l'escalier qui menait aux deuxièmes classes. Il le héla :

— Bonjour, Maxime.

— Vous ici, est-ce possible ?

— Tout est possible, mon ami... je vous rejoins dans deux minutes, le temps de terminer...

Il alluma une cigarette.

— Quel nom dois-je inscrire, monsieur ?

— Jordan. Voici de l'argent. Combien une première pour Hong-Kong ?

— Le commissaire va vous établir votre billet. Avez-vous un passeport ?

— Voici.

— Merci, monsieur... Hum ! il n'y a pas marqué dessus...

— Quoi encore ?

— ...Quelle profession vais-je porter ?..

— Mettez...

Il pompa longuement une bouffée de fumée, la distilla entre ses dents.

— Mettez... touriste.

FIN

IMPRIMERIE CHARAIRE A SCEAUX 177.447-4-39

VOLUMES PARUS DANS LA COLLECTION

LE MASQUE

I. — ROMANS D'ACTION

1. LE CAPITAINE ARDANT.	PIERRE NORD
2. LA MARCHANDE DE MORT	M. CONSTANTIN-WEYER
3. LES PORTES DU DESTIN	JEAN D'ESME
4. L'OR DU PACIFIQUE	H. DE VERE STACPOOLE
5. HÉLÈNE ET LE POISSON CHINOIS	JEAN BOMMART
6. LE CYGNE NOIR	RAFAËL SABATINI
7. LA CONQUE DE NACRE	H. DE VERE STACPOOLE
8. LA BOULE ROUGE	FRANK-L. PACKARD
9. LE FANTOME DE L'ILE DE VARDA	SAPPER
10. LA FIÈVRE BLANCHE	RAYMOND SILVA
11. MIRAGES	JEAN MARTIN
12. L'OR BLANC	OTTWELL BINNS
13. L'ILE PERDUE.	EDISON MARSHALL
14. BAROUD.	JEAN MARTIN

II — ROMANS POLICIERS

1. **LE MEURTRE DE ROGER ACKROYD.**	A. CHRISTIE
2. **LE TROIS DE TRÈFLE.**	Valentin WILLIAMS
3. **LA MAISON HANTÉE.**	P. WENTWORTH
4. **LES MILLE MAINS.**	B. NORMAN
5. **L'HOMME AU PIED BOT.**	Valentin WILLIAMS
6. **LE BOURREAU FANTOME.**	Léon GROC
7. **QUI ?**	J.-S. FLETCHER
8. **LA CHASSE AU PAPIER.**	HEARNDEN et BALFOUR
9. **UN AN ET UN JOUR.**	Guy THORN
10. **LE RETOUR DU PIED BOT.**	Valentin WILLIAMS
11. **LE MYSTÈRE DU ZOO D'ANVERS.**	SINTAIR et STEEMAN
12. **LES TROIS MENSONGES.**	BOYSIVON
13. **LE LOUP SOLITAIRE.**	L.-J. VANCE
14. **C'EST FAIT.**	J. CHANCELLOR
15. **LES VENGEANCES DU PIED BOT.**	Valentin WILLIAMS
16. **PRENDS GARDE.**	André CHARPENTIER
17. **LA FASCINANTE LUEUR VERTE.**	Vincent FULLER
18. **LA CABINE 19.**	John IRONSIDE
19. **LA MAISON SUR LA FALAISE.**	Valentin WILLIAMS
20. **LE TREIZIÈME COUP DE MINUIT.**	SINTAIR et STEEMAN
21. **LE DRAME DE RAVENSDENE.**	J. FLETCHER
22. **DANS L'OMBRE.**	Herbert FLOWERDEW
23. **L'ÉCHELLE DE CARTES.**	John CHANCELLOR
24. **LE CHEVALIER DE BATAVIA.**	Horace VAN OFFEL
25. **142 QUEEN'S GATE.**	Herbert ADAMS
26. **L'AFFAIRE WALTON.**	Edgar WALLACE

27. **S. O. S.** — René PUJOL
28. **LE CLUB DES MASQUES.** — Alen UPWARD
29. **LA SPHÈRE D'OR.** — Erle COK
30. **MORT OU VIF.** — Laurence GASTINE
31. **LA VALLÉE DE LA PEUR** (Une aventure de Sherlock Holmes). — A. CONAN DOYLE
32. **LE MANOIR DE TAPLING.** — Marten CUMBERLAND
33. **LE MEURTRE DE DALE HOUSE.** — Francis EVERTON
34. **LA MAIN DANS L'OMBRE.** — Edgar WALLACE
35. **LE DIPLOMATE ASSASSINÉ.** — Peter OLFELD
36. **FAUX VISAGES.** (Une aventure du Loup Solitaire) — Louis-Joseph VANCE
37. **LA BETE RAMPANTE** (Une aventure du Pied Bot). — Valentin WILLIAMS
38. **LE TALISMAN DES VAIL.** — E.-F. BENSON
39. **L'ARRESTATION DE JACK YEMMEURDE.** — Herbert FLOWERDEW
40. **LE DIVAN ORANGE.** — Valentin WILLIAMS
41. **LE CRIME D'ANN.** — R.-T.-M. SCOTT
42. **LA NOUVELLE CHRONIQUE DE SHERLOCK HOLMES.** — A. CONAN DOYLE
43. **L'HOMME CHAUVE.** — SIDNEY HORLER
44. **LES SEPT CADRANS.** — A. CHRISTIE
45. **SAMUEL BOYD DE CATCHPOLE SQUARE.** — B.-L. FARGEON
46. **LE MYSTÉRIEUX MONSIEUR RAMOSI.** — V.WILLIAMS
47. **L'ÉCOLE DU CRIME.** — Marten CUMBERLAND
48. **LE POIGNARD DE CRISTAL.** — Rodolphe BRINGER
49. **L'ÉNIGME DE BAGSCHOTT.** — Oscar GRAY
50. **LA VEINE JAUNE.** — Valentin WILLIAMS
51. **LA CHANCE MERVEILLEUSE.** — Patricia WENTWORTH
52. **DEUX CRIS DANS LE BROUILLARD.** — Fergus HUME
53. **L'ÉTRANGE MORT DE BILSITER.** — John LAURENCE
54. **LE COFFRE DE CYPRÈS.** — Gérald CUMBERLAND
55. **LE DIABLE AU COLLÈGE.** — SINTAIR et STEEMAN
56. **L'INSPECTEUR MANDERTON.** — Valentin WILLIAMS

57. **LE MYSTÈRE DE CLOOMBER.** — CONAN DOYLE
58. **LA TOUR NOIRE.** — PATRICK WYNNTON
59. **L'GOMME SANS TÊTE.** — H. DE VERE STACPOOLE
60. **LE TESTAMENT DE BASIL CROKES.** — PIERRE VERY

(Grand Prix du roman d'aventures **1930.**)

61. **LE TROISIÈME MESSAGER.** — P. WYNNTON
62. **SERVICE SECRET.** — VALENTIN WILLIAMS
63. **LA CHAINE FERMÉE.** — FRANK ARNAU
64. **STOP (U CONTRE U).** — ALEX COUTET
65. **LE MARTEAU FATAL.** — FRANCIS EVERTON
66. **LE DOIGT VOLÉ.** — STEEMAN
67. **L'AGENDA DE M. LANSON.** — WALLING
68. **LE CRIME DE LA MADELEINE.** — DOU
69. **L'HOMME AU COMPLET MARRON.** — A. CHRISTIE
70. **LA DAME AUX RUBANS MAUVES.** — ERNEST FOX
71. **JANE SMITH.** — PATRICIA WENTWORTH
72. **LA ROSE VERTE.** — ROY VICKERS
73. **LE CRIME DE MINUIT.** — SAX ROHMER
74. **LA FILLE DU LOUP SOLITAIRE.** — L.-J. VANCE
75. **LE FINANCIER BARDOLPH.** — R.-A.-J. WALLING
76. **L'HOMME DANS LA NUIT.** — JOHN FERGUSSON
77. **CHASSÉ-CROISÉ.** — DOUGLAS NEWTON
78. **LE FAUSSAIRE.** — EDGAR WALLACE
79. **L'OMBRE MYSTÉRIEUSE.** — FERGUS HUME
80. **L'ÉTUI DE LAQUE ROUGE.** — PATRICIA WENTWORTH
81. **RUPTURE D'ANÉVRISME.** — HENRY WADE
82. **L'AUBERGE DE LA DOUBLE CROIX.** — J. LAURENCE
83. **SANS MERCI.** — MARTEN CUMBERLAND
84. **SIX HOMMES MORTS.** — STANISLAS-ANDRÉ STEEMAN

(Grand Prix du roman d'aventures **1931.**)

85. **LE CERCLE NOIR.** — MANSFIELD SCOTT
86. **CICATRICES BLANCHES.** — MIURIEL SHARP BUCHANAN
87. **LA MENACE.** — JOHN FERGUSSON
88. **LE DOCTEUR FRÉGOLLE.** — OSWALD DALLAS
89. **LA MAISON DU MYSTÈRE.** — HERMAN LANDON

90. **LE CASSE-TÊTE MALAIS.** — Horace VAN OFFEL
91. **ANGEL ESQUIRE.** — Edger WALLACE
92. **BOB BANTAM.** — Paul ROSENHAYN
93. **LE PUZZLE DE L'INSPECTEUR FROST.** — H. Maynard SMITH
94. **LE DOCTEUR FU-MANCHU.** — Sax ROHMER
95. **LA NUIT DU 12 AU 13.** — Stanislas-André STEEMAN
96. **LE SINGE D'OR.** — Herbert ADAMS
97. **LE SCEAU DE LA PIEUVRE.** — Sydney HORLER
98. **VENGEANCE.** — J.-S. FLETCHER
99. **LA PUPILLE SANGLANTE.** — Anthony WYNNE
100. **M. BROWN.** — Agatha CHRISTIE
101. **LE MANNEQUIN ASSASSINÉ.** — Stanislas-André STEEMAN
102. **PILE OU FACE.** — Victor BRIDGES
103. **ARSENIC.** — Austin FREEMAN
104. **LES FAISEURS D'OR.** — Georges HOFFMAN
105. **LA MÉLODIE DE LA MORT.** — Edgar WALLACE
106. **LA MYSTÉRIEUSE AFFAIRE DE STYLES.** — Agatha CHRISTIE
107. **LE DIABOLIQUE FU-MANCHU.** — Sax ROHMER
108. **L'HORRIBLE MORT DE MISS GILDCHRIST** — Jean-Toussaint SAMAT
(Grand Prix du roman d'aventures **1932.**)
109. **RENDEZ-VOUS DE CHASSE.** — M.-G. EBERHARJ
110. **LE DÉTECTIVE DANS LA CITÉ.** — Maynard SMITH
111. **LE RETOUR DU LOUP SOLITAIRE.** — L.-J. VANCE
112. **VILLA MARGUERITE.** — Dudly LAMBERT
113. **UN DANS TROIS.** — Stanislas-André STEEMAN
114. **L'AFFAIRE PROTHÉRO.** — Agatha CHRISTIE
115. **LA MESSE ROUGE.** — Valentin WILLIAMS
116. **OBSESSION.** — Herman LANDON
117. **UN MEURTRE DANS L'AQUARIUM.** — Stuart PALMER
118. **LE CRIME DU GOLF.** — Agatha CHRISTIE
119. **LE MAITRE DU MYSTÈRE.** — SEAMARK
120. **LE JARDIN HOLLANDAIS.** — Herbert ADAMS
121. **LES ATOUTS DE M. WENS.** — Stanislas-André STEEMAN

122. **LE TRAIN BLEU.** — Agatha CHRISTIE
123. **L'INCENDIE DE WAVERDALE.** — L. MAYNARD
124. **MONSIEUR SHERLOCK HOLMES (UNE ÉTUDE EN ROUGE).** — CONAN DOYLE
125. **L'HOMME AUX ROMANS POLICIERS.** — Juliette PARY
126. **LE SECRET DE CHIMNEYS.** — Agatha CHRISTIE
127. **LE VISITEUR NOCTURNE.** — André BERGE
128. **LE COFFRE D'ARGENT.** — Herman LANDON
129. **L'ASSASSINÉ ASSASSINÉ.** — Stanislas-André STEEMAN
130. **LA TRAGÉDIE DU RAIL.** — John RHODE
131. **PRINCE DU CRIME.** — Phillips OPPENHEIM
132. **L'ÉTRANGE VOLONTÉ DU PROFESSEUR LORRAIN.** — Simone d'HERIGNY

(Grand Prix du roman d'aventures **1933.**)

133. **LE CRIME DE MONTE-CARLO.** — Henry HOLT
134. **LES QUATRE.** — Agatha CHRISTIE
135. **MONSIEUR FAUX-PAS.** — Mr. et Mrs. Dudly LAMBERT
136. **LE DÉTECTIVE EN VACANCES.** — Charles BARRY
137. **RYNOX.** — Philip MACDONALD
138. **LA PREMIÈRE MORT DE H.-W. CRAGGS.** — Gérard Y. MAC ARY
139. **LE MASQUE DE FU-MANCHU.** — Sax ROHMER
140. **LE CRIME DANS L'AUTOBUS.** — Cecil F. GREGG
141. **LE YO-YO DE VERRE.** — Stanislas-André STEEMAN
142. **SOIR D'ORAGE.** — Philip MACDONALD
143. **L'OISEAU DE MER.** — Jack HURST
144. **ÉNIGMES.** — N.-S. LINCOLN
145. **LE MAGICIEN NOIR.** — R.-T.-M. SCOTT
146. **« Z ».** — Jefferson FARJEON
147. **JUSTICE SAUVAGE.** — A. BIRMINGHAM
148. **L'OREILLE COUPÉE.** — J.-S. FLETCHER
149. **LE PAQUEBOT TRAGIQUE.** — F.-H. SHAW
150. **NOUVELLE AVENTURE DU LOUP SOLITAIRE.** — L.-J. VANCE
151. **« AUX TROIS CORBEAUX ».** — Henry HOLT

152. **UN PASSAGER POUR FOLKESTONE.** J.-S. FLETCHER
153. **L'ARBRE DE LA MORT.** L. MACFARLANE
154. **LA DISPARITION DE LORD BYGRAVE.** R. FORSYTHE
155. **LA MAISON DE L'HORREUR.** Carolyne WELLS
156. **LE POISSON CHINOIS.** Jean BOMMART

(Grand Prix du roman d'aventures **1934.**)

157. **LA MAISON DU PÉRIL.** Agatha CHRISTIE
158. **LA FORMULE DU PROFESSEUR MATHESON.** J.-S. FLETCHER
159. **REX.** Martin PORLOCK
160. **LE LÉVRIER BLEU.** Stanislas-André STEEMAN
161. **CIRCUIT FERMÉ.** J.-T. SAMAT
162. **DOUCHE ÉCOSSAISE.** Robert MASON
163. **UNE PREUVE ACCABLANTE.** Fergus HUME
164. **LA MOUCHE.** Edgar WALLACE
165. **LA MARQUE INFAMANTE.** Seldon TRUSS
166. **UN MEURTRE A L'UNIVERSITÉ.** P. PATRICK
167. **CALIBRE 22.** Aubrey TYSON
168. **HISTOIRE SANS ISSUE.** Thomas COBB
169. **LE CRIME DE L'ORIENT-EXPRESS.** Agatha CHRISTIE
170. **LE TRÉSOR DE LA VILLA ROSE.** A.-E.-W. MASON
171. **LA PREMIÈRE AFFAIRE DE RICHARDSON.** Sir Basil THOMSON
172. **LE CHIEN DE MARKENMORE.** J.-S. FLETCHER
173. **LE MYSTÉRIEUX N° 1.** Anthony ARMSTRONG
174. **LORD PETER ET L'AUTRE.** Dorothy SAYERS
175. **LA LÈVRE TORDUE.** Herbert ADAMS
176. **LE MYSTÈRE DU MASQUE.** Maurice RENARD
177. **L'ADORABLE SPECTRE.** Stanislas-André STEEMAN
178. **LA PORTE AUX SEPT SERRURES.** Edgar WALLACE
179. **LA POLICE S'ÉNERVE.** Werner SCHELLE
180. **LA BÊTE AUX SEPT MANTEAUX.** P.-A. FERNIC

(Grand Prix du roman d'aventures **1935.**)

181. **LA MORT VERTE.** Elaine HAMILTON
182. **LE GRAND MSYTÈRE DE BRIGHTON.** J.-S. FLETCHER

183. **LA MAISON VIDE.** — Francis-D. GRIERSON
184. **LA BÊTE DORÉE.** — Phillips OPPENHEIM
185. **LA FILLE DE FU-MANCHU.** — Sax ROHMER
186. **LE RUBIS DE PATRICK HENLEY.** — Francis OCAMPO
187. **LE JUGEMENT DE LAROSE.** — A. CASK
188. **LA MALLE DE BOMBAY.** — L.-G. BLOCHMAN
189. **LES TROIS JUSTICIERS.** — E. WALLACE
190. **5 H. 25.** — Agatha CHRISTIE
191. **LORD PETER ET LE BELLONA CLUB.** — Dorothy SAYERS
192. **LE PRINCE MAIYO.** — Phillips OPPENHEIM
193. **LE MESSAGE ROUGE.** — Henry HOLT
194. **L'ÉPAVE TRAGIQUE.** — Jefferson FARJEON
195. **LE STUDIO D'EN-HAUT.** — Elaine HAMILTON
196. **LA PREUVE EST AU FOND.** — Rufus KING
197. **LE COUTEAU SUR LA NUQUE.** — Agatha CHRISTIE
198. **LA MAUDITE FAMILLE WILLETT.** — Rufus KING
199. **L'INSPECTEUR DICKINS PREND SA RETRAITE.** — Phillips OPPENHEIM
200. **LE TÉMOIGNAGE DU SINGE.** — Bruce HARRISON
201. **JERRY FRISH, DÉTECTIVE.** — Nellise CHILD
202. **LE CHÂTEAU DES ARAIGNÉES.** — J.-S. FLETCHER
203. **LE POT DE CONFITURE.** — Henry HOLT
204. **WEEK-END AU TOUQUET.** — Yves DARTOIS

(Grand Prix du roman d'aventures **1936.**)

205. **TERREUR DANS LA VALLÉE.** — G. PATRICK
206. **LA CROIX NOIRE.** — J.-M. WALSH
207. **LA CLOCHE SILENCIEUSE.** — Elaine HAMILTON
208. **DOUBLE CRIME SUR LA LIGNE MAGINOT.** — Pierre NORD
209. **L'HOMME AUX CENT MASQUES.** — Edgar WALLACE
210. **LA MORT EN BLOUSE BLANCHE.** — Etienne ALERET
211. **LE CARNAVAL DES LOUPS.** — Philips OPPENHEIM
212. **L'INSAISISSABLE Mr. DEATH.** — Carlton WALLACE
213. **L'AS DE PIQUE.** — Henry HOLT

214. **DERRIÈRE LA PORTE JAUNE.** — Valentin WILLIAMS
215. **KIDNAPPERS.** — Hughe CLEVELY
216. **LE DÉTECTIVE PARESSEUX.** — George DILNOT
217. **LA SORCIÈRE.** — Olga HARTLEY
218. **LA MORT DANS LES NUAGES.** — Agatha CHRISTIE
219. **LE MEURTRE DU CHAMOIS.** — Cécil M. WILLS
220. **L'HOMME DE SCOTLAND YARD.** — Valentin WILLIAMS
221. **17 CARTES.** — E.-C. VIVIAN
222. **LE MAITRE DE L'OR.** — Phillips OPPENHEIM
223. **MEURTRE EN NOIR.** — F.-D. GRIERSON
224. **SINISTRE ALIBI.** — Carlton WALLACE
225. **LE VIEUX TOM.** — Miles BURTON
226. **NOUVELLE ENQUETE DE RICHARDSON.** — Sir Basil THOMSON
227. **LA PRISON EST OUVERTE.** — David HUME
228. **TERRE D'ANGOISSE.** — Pierre NORD

(Grand prix du roman d'aventures **1937.**)

229. **LE SECRET DE BOGEY HOUSE.** — Herbert ADAMS
230. **ON A TUÉ LE JUGE ROBINSON.** — R.-L. GOLDMAN
231. **L'INCONNU DE LA GRANGE.** — Henry HOLT
232. **L'HOROCOSPE DU MORT.** — Yves DARTOIS
233. **DÉBUT DANS LA POLICE.** — M.-A. HYCHX
234. **LE CARNET VERT.** — Anthony ARMSTRONG
235. **LA LOI DU GANG.** — Hugh CLEVELY
236. **LA TOILE D'ARAIGNÉE.** — Valentin WILLIAMS
237. **LA MORT D'UN ÉDITEUR.** — Norman FORREST
238. **LE NUMÉRO GAGNANT.** — Francis BEEDING
239. **RIEN N'EST IMPOSSIBLE.** — Hearnden BALFOUR
240. **LE DÉPUTÉ RANDALL.** — C.-F. GREGG
241. **POURQUOI PAS EVANS ?** — A. CHRISTIÉ
242. **MADAME.** — Ph. OPPENHEIM
243. **CI-GIT.** — Seldon TRUSS
244. **DANS LA SALLE DE BAINS.** — Sir Basil THOMSON
245. **SOUS LE TUNNEL.** — Miles BURTON
246. **L'HEURE INEXORABLE.** — Valentin WILLIAMS

247. **MONSIEUR X...** — Henry HOLT
248. **UNE MISSION DÉLICATE.** — David HUME
249. **DRAME EN ÉCOSSE.** — Valentin WILLIAMS
250. **APPEL DU BUREAU CENTRAL...** — Léonard R. GRIBBLE
251. **L'ASSASSIN EST A BORD.** — Q. PATRICK
252. **LE REPOS DE BACCHUS.** — Pierre BOILEAU
(Grand Prix du roman d'aventures **1938.**)
253. **L'INFAILLIBLE SILAS LORD.** — S.-A. STEEMAN
254. **LE CRI DE LA CHOUETTE.** — Arthur J. REES
255. **LA CHAMBRE NOIRE.** — Cecil M. WILLS
256. **L'ARAIGNÉE DE FER.** — Baynard H. KENDRICK
257. **QUATRE GRIFFES.** — Henri HOLT
258. **LE MORT AUX DEUX VISAGES.** — Raymond SILVA
259. **DINER D'ANNIVERSAIRE.** — Phillips OPPENHEIM
260. **LE DRAGEOIR D'OR.** — Valentin WILLIAMS
261. **TROIS DÉTECTIVES.** — Léo BRUCE
262. **LA DAME D'ONZE HEURES** — Pierre APESTÉGUY
263. **A. B. C. CONTRE POIROT** — Agatha CHRISTIE
264. **LIBERTÉ PROVISOIRE** — R.-L. GOLDMAN
265. **BAS LES MASQUES !** — David HUME
266. **BROUILLARD** — Valentin WILLIAMS et Dorothy Rice SIMS
267. **PERTE DE VITESSE** — Hugh CLEVELY
268. **LA MAIN DE MARBRE** — Jean Dickson CARR
269. **PARTIE D'ÉCHECS** — GANPAT
270. **TEMPÊTES SUR L'ATLANTA** — Weiner E. HINTZ
271. **LE DORMEUR S'ÉVEILLE** — Righard ESSEX
272. **LE TIROIR OUVERT** — Luke ALLAN
273. **MARTINSON CONTRE LES GANGSTERS** — Hugh CLEVELY
274. **LA CHEMINÉE SANS FEU** — Maxence RHONNER

PARIS
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
2 bis, RUE DE MARIGNAN, 2 bis

GILBERT STIÉBEL

SORTILÈGES

LIBRAIRIE DES CHAMPS ÉLYSÉES

15

SERIE EMERAUDE

GILBERT STIÉBEL

SORTILÈGES

ROMANS D'ACTION